

7e Année - No 11

Novembre 1914

NOTRE ROMAN COMPLET : K-77-5-

PREMIERS FRIMAS

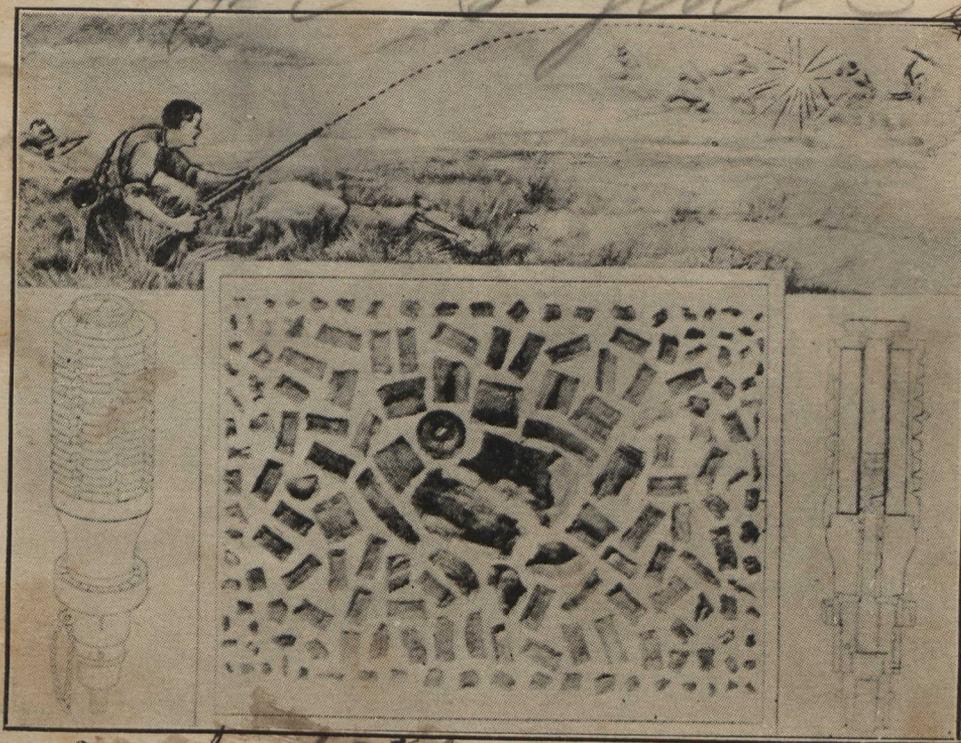
Par Pierre du Chateau.

La Revue Populaire

10^c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

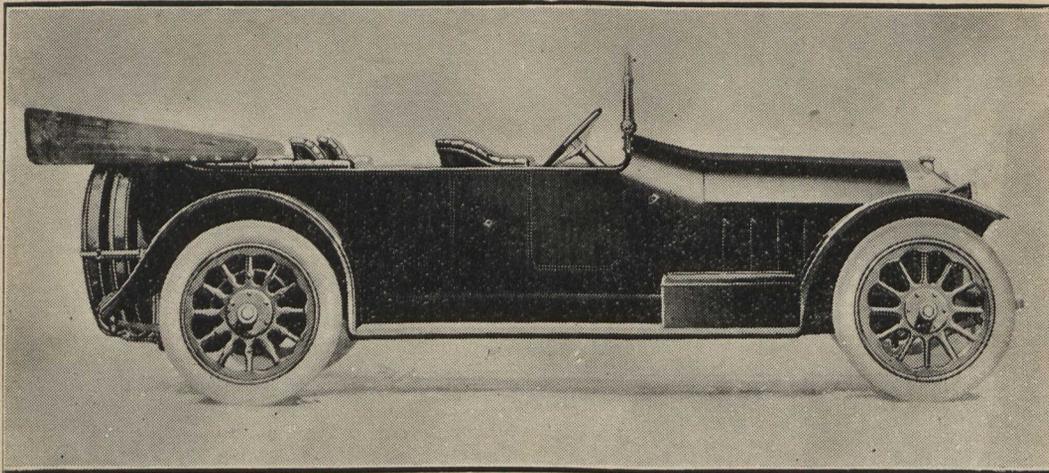
M Seguin



Un projectile meurtrier. (Voir intérieur)

Sommaire. Le mois des Morts. Le Gal Pau. Aéroplanes armés. Destruction d'un Zeppelin. Les projecteurs français. Ingénieuse invention. Projectile meurtrier. Visite aux champs de bataille. Effets des torpilles. Présages et prophétie, et quantité d'autres articles de guerre. Nostradamus. Les cartes à jouer. Récit d'un explorateur. Les Australiens. La mort de la hache. Baguette divinatoire. Christophe Colomb. Art des Indiens. Une idole japonaise. Un passeport. La réquisition des autos pour la guerre. L'armement des aviateurs. Un vaillant roi, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.



POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des "101 Raisons" qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

PATHFINDER

MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746

La Revue Populaire

ABONNEMENT : Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

LE MOIS DES MORTS

NOVEMBRE est arrivé et, avec lui, le jour que nous consacrons à nos chers disparus.

Novembre sera particulièrement douloureux cette année à bien des cœurs. En plus de son habituel tribut, la Mort fait une riche moisson, au cours de cette année 1914, sur les champs de bataille européens.

Que de jeunes gens, hier pleins de vie et d'espérance, sont aujourd'hui tombés pour ne plus se relever! Que de familles en deuil, de rêves écoulés et d'affections subitement interrompues!

C'est une mère qui pleure ses fils, une épouse son mari, des enfants leur père. Partout ce sont des larmes d'autant plus douloureuses qu'elles sont versées sur un tombeau vide. Dans le cimetière du village, une croix portant une brève inscription rappellera seule qu'un être bien-aimé ne reviendra plus jamais s'asseoir au foyer mais la tombe est vide; celui qui aurait dû l'occuper est tombé bien loin sous la mitraille ennemie. Où? On ne le sait pas au juste pas plus que l'on ne connaît l'endroit où il a été hâtivement enterré côte à côte avec de nombreux frères d'armes tombés comme lui au champ d'Honneur.

Français, Anglais, Belges, Russes, Autrichiens, Hongrois, Allemands, Serbes et Monténégrins sont couchés maintenant par milliers sous les plaines où ils se sont battus furieusement, les uns pour la défense du sol et de la civilisation, les autres pour obéir à la volonté folle et criminelle d'un empereur dément, parjure illuminé sans doute inconscient de ses actes et dont le nom est maintenant voué à l'exécration universelle pour la suite des siècles.

Aujourd'hui, tous ces morts sont allés devant le Juge Suprême rendre compte de la mission qui leur a été confiée et de la façon dont ils l'ont accomplie. A ceux qui ont lutté en braves et loyaux soldats et qui ont eu pour l'adversaire blessé ou désarmé la fraternelle pitié due aux vaincus, à ceux-là sont sans aucun doute réservées les joies infinies d'une vie éternelle de récompenses mais que d'autres se seront présentés ployant sous le fardeau des atrocités commises et des crimes abominables qui ne justifiait pas l'état de guerre!

Terribles souvenirs que nous rappelleront dorénavant toutes les années futures quand viendra le deuxième jour de novembre, le jour des Morts!

Roger Francoeur.



Le général Pau.



UN HÉROS

— o —

LA VERIDIQUE HISTOIRE DU GENERAL PAU ET DE SA SCEUR

— o —

L'HISTOIRE ressemble à une légende, et lorsqu'il y a quelque temps, la population de Nancy, saluant une dernière fois l'enfant du pays qui commandait le corps d'armée frontière, faisait ses adieux au général, le soldat devait être profondément ému en se souvenant qu'il avait joué là tout enfant, et que cette place Stanislas, illuminée, flamboyante, toute retentissante des musiques des régiments multipliant les torches de la retraite aux flambeaux, cette place d'où partaient des poitrines nancéennes les cris de: "Vive le général Pau!", sa soeur l'avait vue envahie par les cavaliers allemands, écrivant, navrée, dans son "Journal" de jeune fille:

Dimanche, 14 août 1870.—Notre charmante place Stanislas est une écurie. Des cuirassiers blancs et des hussards de la mort circulent partout. Ces derniers sont les recrues de Silésie, Polonais catholiques, timides, aussi désolés d'entrer chez nous que nous de les recevoir.

L'enfant de Nancy était, un jour, parti avec l'épaulette de sous-lieutenant pour la frontière, et la soeur, Marie-Edmée, et la mère, Mme Pau, priaient pour le soldat tandis qu'il combattait. Famille de militaires Lorrains. Le père, officier, était

mort des suites de fatigues éprouvées au siège de Rome. La soeur, artiste, dessinant fort bien, élève de Léon Cogniet, et dont Hertzelt acceptait des compositions excellentes pour "Le Magasin d'Education", enthousiaste de Jeanne d'Arc, faisant à Domremy de pieux pèlerinages patriotiques, veillait sur son frère plus jeune qu'elle avec une sollicitude passionnée.

Je n'ai pas oublié qu'une charmante femme, une fidèle lectrice, Mme Parisot, dans sa demeure de Nancy, m'avait donné la joie de me faire connaître, avec les vertus de Marie-Edmée morte, la bonté de Mme Pau, survivant à sa fille et ne songeant qu'à son fils Gérald, alors capitaine. Gérald Pau, qui, tombé sur le champ de bataille de Woerth, une balle dans la cuisse et le poignet droit broyé par un projectile, avait été recueilli, le lendemain de la bataille, par la pauvre femme d'un ouvrier mineur.

La soeur, accourant malgré les dangers, retrouvait son blessé dans la maisonnette del 'Alsacienne. Elle obtenait de l'ennemi de l'emporter à Nancy. M. de Bismarek était élément. Que pouvait-on craindre de ce mutilé?

—Faites-lui signer le revers.

Le rêves? L'engagement de ne plus servir contre l'ennemi pendant toute la campagne. Le lieutenant Pau refusa.

—Bah! laissez-le partir! Il n'est plus bon que pour l'ambulance!

Mais, à Nancy, dès que le lieutenant Pau vit sa blessure à peu près cicatrisée, dès le mois d'octobre, il voulut repartir, rejoindre son régiment, reprendre son rang dans l'armée, défendre la France envahie.

—Y penses-tu? Tu boîtes encore. Et ton bras, ton bras amputé?...

Qu'importait au jeune officier! C'est à Besançon qu'il doit retrouver ses compagnons d'armes. Il part pour Besançon, seul, malgré les prières de sa soeur qui veut l'accompagner, et avec lui faire campagne. Elle n'a pas seulement un culte pour l'héroïne de Domremy, elle veut l'imiter, ne fût-ce qu'en soignant les blessés.

Et, pendant que Gérard—plus tard, le capitaine Gérard—combat à l'armée de Metz, elle organise à Nancy la Compagnie de Jeanne d'Arc une association d'ouvrières qui cousent des vêtements pour les prisonniers ou font des bandes à pansements pour les blessés qui passent. Les trains aux wagons ensanglantés se succédaient, nombreux, dans la gare lorraine. Mlle Pau parcourait les compartiments, demandait leurs noms aux soldats, leur tendait un bout de papier et faisait parvenir aux parents anxieux ces lignes tracées à la hâte.

Elle eut plus de courage encore, l'admirable Marie-Edmée, éprise de sacrifice. Cette enfant de vingt ans allait aux ambulances et, de son crayon sûr et charmant (on prendrait ses dessins pour des Tony Johannot), elle traçait les portraits des mourants,—dernier souvenir qu'elle en-

voyait à des familles, au loin.

Un jour, on apporta dans la salle de dissection un cadavre, celui d'un enfant de la Savoie, Jean Contat, franc-tireur, dix-neuf ans, qui avait fait, avec de braves compagnons comme lui, sauter le pont de Fontenoy, exploit d'une hardiesse étonnante, accompli avec une témérité superbe, au milieu des lignes prussiennes.

Le malheureux avait été torturé avant de mourir. Le cadavre était comme haché. Marie-Edmée parvint à le voir, s'agenouilla devant lui, dessina la tête juvénile du martyr, pria et coupa une mèche de cheveux sur le front glacé de Jean Contat. Pour la mère.



Tel e est cette famille Pau. Marie-Edmée, comme elle avait retrouvé Gérard au lendemain de Reichshoffen, voulut retrouver son frère au lendemain de la douloureuse retraite de l'armée de l'Est.

Mais le capitaine n'avait pas voulu se réfugier en Suisse avec l'armée de Bourbaki. Avec une poignée de soldats résolus, il avait hardiment, par les bois, dans la neige, traversé l'armée ennemie et gagné Lyon. Et, le sachant là, Marie-Edmée rentrait à Nancy.—mais pour y mourir. Y mourir épuisée de dévouement et de fatigue, y mourir au milieu de ces soldats allemands qu'elle ne haïssait pas, l'exquise fille, et dont elle disait en son "Journal":

Le jardin est envahi comme la veille. Par-dessus le mur du jardin voisin, je vois deux soldats bavarois qui écrivent. Ils pleurent, les pauvres garçons! La famille, la patrie sont là devant eux, entre leurs larmes et cette lettre, qui parviendra peut-être quand ils seront morts. Oh! soyez maudits, vous qui séparez les enfants des

mères, et les hommes de leur pays!

Et Nancy suivit le convoi de Marie-Edmée. Les soldats allemands s'étonnaient de cette longue file d'amputés, de blessés sanglants encore, suivant, appuyés sur des béquilles, le convoi qu'escortaient aussi des enfants et des pauvres, les enfants dont Mlle Pau s'était faite l'institutrice, les pauvres dont elle était la soeur de charité.

Je l'ai dit, il y a là comme une sorte de touchante légende. Et c'est de l'Histoire, notre histoire, l'histoire d'hier. Le "Journal" de Marie-Edmée devait inspirer à une autre jeune fille, digne de comprendre le coeur de cette Française, un sentiment délicieusement touchant. En lisant les pages laissées par Marie-Edmée, en s'attendrissant sur la morte, elle s'éprenait du héros vivant, et il y aura vingt-neuf ans bientôt, à Versailles, Gérald Pau épousait la fiancée que sa soeur lui donnait par delà la tombe. J'ai parlé de ce touchant roman, autrefois, et je n'oserais en reparler encore. Le soldat au grand coeur, élégant et charmant, que j'avais l'honneur de saluer, il y a quatre ans, sur le quai de la gare de Toul, ne me le pardonnerait pas.

Mais il m'est bien permis d'évoquer ce passé à l'heure où le nom du blessé de Woerth est devenu célèbre.

Et rien ne m'a plus ému que le récit, clair et pur comme l'eau du ruisseau qui sépare la Lorraine de la Champagne, de Marie-Edmée, cette Marie-Edmée dont les Nancéens disaient aux officiers allemands étonnés de voir tant de monde derrière un cercueil et demandant si c'était là l'enterrement d'une grande dame:

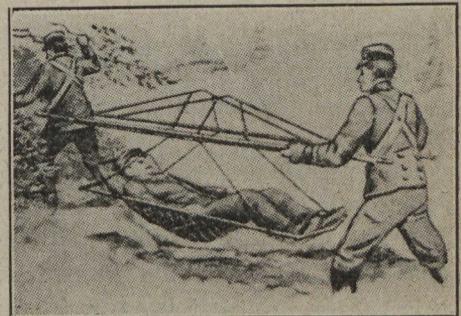
—Non, c'est le convoi d'une petite soeur de Jeanne d'Arc!

— o —

CIVIERE DE MONTAGNE

En guerre, le transport des blessés dans les montagnes est une besogne particulièrement difficile et harassante lorsque l'on se sert de civières ordinaires, car, pour maintenir le blessé dans une position horizontale, pour éviter de le jeter à terre, il faut bien souvent porter la civière d'une façon très fatigante, selon l'inclinaison du sol, selon que l'on monte ou que l'on descend la côte, selon que l'on est placé devant ou derrière.

Toutefois, une invention d'un médecin militaire français, déjà mise en pratique



Civière de Montagne.

dans certains corps d'armée, est appelée à rendre de réels services.

Il s'agit d'une civière d'un modèle excessivement ingénieux et qui peut être utilisée non seulement pour porter les blessés, mais encore pour franchir les fossés ou passer par-dessus un obstacle.

Ainsi qu'on peut le voir en examinant la gravure qui accompagne cet article, la civière proprement dite, est une sorte de hamac suspendu à un cadre en tubes d'acier creux. Quelle que soit la position des porteurs l'un par rapport à l'autre, le

blessé demeure couché horizontalement, et les cahots se transforment en un léger balancement du hamac.

Comprenant que, pour les porteurs, c'est un gros avantage que d'avoir les mains libres, l'inventeur a imaginé un système de courroies permettant de porter la civière sans qu'il soit nécessaire de s'embarrasser les mains en aucune façon. Ce système, en outre, facilite le transport en le rendant moins pénible.

Lorsque l'on veut transformer le cadre de la civière en échelle ou en ponceau, il suffit d'en ôter le hamac que l'on transporte alors à la main.

L'appareil complet ne pèse pas plus de 25 à 30 livres. Il est pliant et, par conséquent peu embarrassant à transporter par chemin de fer ou par voiture.

Souhaitons, pour ces pauvres et innombrables blessés qui couvrent les champs de bataille de cette épouvantable guerre européenne, souhaitons que les secours ne manquent pas. Hélas! combien déjà, plus ou moins gravement blessés, ont dû mourir là, sur le sol qu'ils venaient de défendre ou de conquérir, sans que le moindre soulagement ait pu être apporté à leurs souffrances... Ce n'est pas la bonne volonté qui manque; infirmiers et infirmières font preuve de dévouement, d'héroïsme, mais ils ne sont pas assez pour secourir tous ceux que le fer et la mitraille couchent dans la poussière.

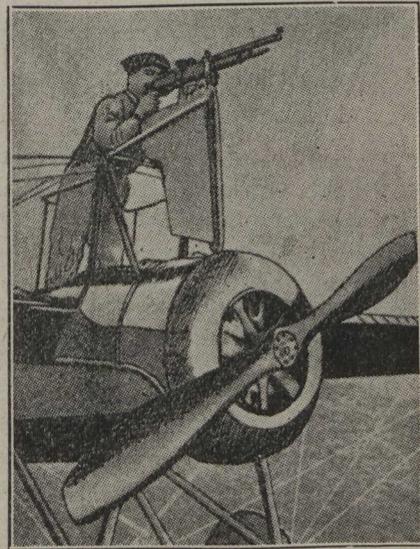
— o —

Un mécanicien allemand est l'inventeur d'un automate vraiment extraordinaire. Cet automate, appelé Occultus, marche et s'arrête selon qu'on le lui commande et répond aux questions qui lui sont posées. Un Américain a offert \$500,000 de l'automate, mais l'offre a été déclinée.

LES AÉROPLANES ARMÉS

L'armée française a pourvu un certain nombre d'aéroplanes de guerre de mitrailleuses destinés à combattre les aéroplanes et les ballons dirigeables ennemis.

Les aéroplanes sur lesquels sont montées les mitrailleuses, sont généralement cuirassés. Des plaques d'acier chromé protègent le moteur et les parties vitales de



Comment est placée la mitrailleuse.

l'appareil. Le pilote lui-même est protégé par une sorte d'armure en forme de V. Quant à la mitrailleuse, elle est montée sur le moteur, en arrière du pilote.

Notre gravure fait très bien voir la position de la mitrailleuse. Comme on peut le remarquer elle est montée suffisamment haut pour que l'hélice de l'aéroplane ne puisse être atteinte durant le tir.

Il va sans dire que le pilote n'a pas à s'occuper du tout de la mitrailleuse; il

lui serait tout à fait impossible d'abandonner son poste sans risquer une chute de l'aéroplane, puisqu'on n'a pas encore devisé un appareil permettant d'abandonner les leviers de manoeuvre en toute sécurité. Il a donc fallu adjoindre un pointeur au pilote.

Le pointeur est bien souvent un officier, car son rôle ne se borne pas à prendre soin de la mitrailleuse et à tirer. Malgré que l'aéroplane armé ait été construit en vue de pourchasser les aéroplanes et les ballons dirigeables de l'ennemi, on l'emploie, tout comme les autres, pour exécuter des reconnaissances. Or, il faut une certaine habitude et, surtout, des connaissances spéciales pour pouvoir parfaitement et aussi brièvement que possible décrire ce que l'on a aperçu: une armée en marche, sa composition, sa force, sa direction; la position d'une batterie masquée; une ligne de tranchées, etc.

L'aéroplane armé est à l'aéroplane ordinaire ce qu'est le fusil de guerre moderne à la massue préhistorique. Pourvu de moyens de défense et d'attaque, il peut s'aventurer là même où l'ennemi a réuni ses forces et défier la poursuite d'autres aéroplanes, ou au besoin jeter bas ceux-ci, soit pour s'ouvrir un chemin libre, soit pour empêcher que des reconnaissances ne soient opérées par l'ennemi au-dessus des lignes qu'il a charge de défendre.

— o —

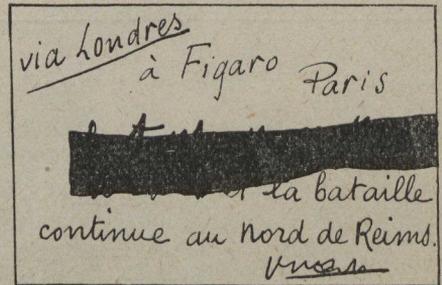
LA CENSURE DE GUERRE

Depuis le commencement de la terrible guerre qui désole l'Europe, chacun parcourt avidement les journaux pour se renseigner sur les opérations et souvent

c'est avec un geste de dépit que la feuille tend cette exclamation "Rien! On ne sait rien!"

Il ne faut pas en rejeter la faute sur le journal; celui-ci cherche bien, par tous les moyens possibles à se procurer la sensationnelle "copie" dont le lecteur est avide mais il y a l'impitoyable censure qui cribble tout au passage et ne laisse passer, sinon rien, du moins fort peu de chose.

Il faut bien qu'il en soit ainsi; en 1870, les journaux trop bavards ont renseigné l'ennemi par leurs indiscretions et bien des batailles ont été perdues parce que grâce aux journaux, les Allemands avaient



su qu'à tel endroit des troupes étaient massées en vue d'une attaque ou bien que tel corps d'armée très éprouvé ne pouvait plus offrir une résistance sérieuse.

Un homme prévenu en vaut deux; ce proverbe mis largement à profit par l'Allemagne il y a quarante-quatre ans, ne lui est plus d'aucune utilité dans la présente guerre car les journaux sont, par devoir, sinon par plaisir, presque aussi muets que des poissons.

Nous donnons la photo d'une dépêche tronquée par la censure, ce qui en reste n'a pas grande importance au point de vue stratégique et ne peut aucunement renseigner l'ennemi. Il est vrai que cela ne renseigne pas mieux le lecteur mais, dame, il faut bien s'en contenter!

— o —

LA DESTRUCTION D'UN ZEPPELIN

LE LEVIER D'ARCHIMEDE

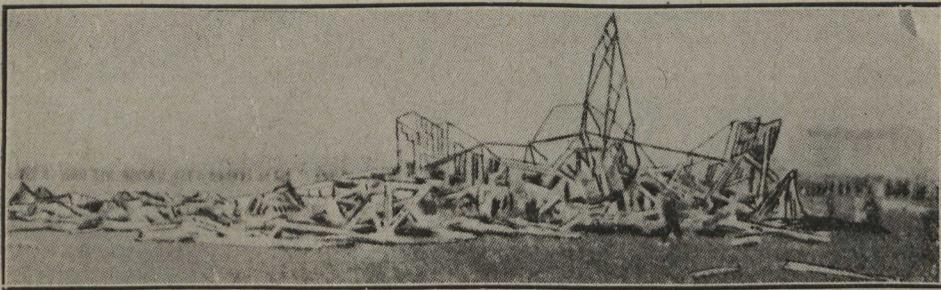
Les gros dirigeables allemands ont ceci de commun avec les épouvantails à moineaux qu'ils font plus de peur que de mal. Ces immenses réservoirs pleins de gaz inflammable sont toujours prêts à jouer un vilain tour à ceux qui les conduisent et qui naviguent non pas "sur" mais "sous" un volcan.

De plus un Zeppelin constitue une admirable cible pour les bombes des aéroplanes; un combat entre ces deux navires

Archimède s'écria un jour: "Donnez-moi un levier, je soulèverai la Terre." Il pensait vrai, mais il est bien probable qu'il n'avait pas réfléchi aux données du problème.

Or, un homme peut soulever 170 livres avec un levier, il faut donc calculer la longueur du bras du levier pour qu'au bout de ce bras le poids de la terre n'ait pas plus de 170 livres.

Quand un levier est "en équilibre", les



aériens rappelle celui de David et de Goliath et se termine toujours de la même façon.

Grâce à sa puissance de vol et à sa rapidité d'allure, l'aéroplane peut facilement survoler l'énorme ballon et ensuite lui envoyer une bombe pour le faire exploser. Au cours de la présente guerre la chose est arrivée à plusieurs reprises; notre photographie montre ce qui reste, après la chute fatale, d'un de ces orgueilleux rois de l'air dont la longueur est supérieure à celle des plus grands navires de guerre.

Les poids placés aux extrémités sont en raison inverse de la longueur qui les sépare du point d'appui. C'est-à-dire que si un levier porte à une de ses extrémités un poids de 45 livres et qu'il soit sur un point d'appui situé à un quart de la distance de ce poids, les trois quarts restant devront porter un poids de 15 livres pour être en équilibre.

Or, si l'on veut placer le point d'appui seulement à 3 pieds du point où serait attachée la Terre au levier (ce qui, bien entendu, est impossible), nous avons les éléments pour calculer la longueur de ce levier. Le poids de la Terre est d'environ 13000 sextillions de livres.

Il n'y a qu'à diviser ce poids par 170 livres pour avoir la longueur du levier, ce qui donne environ 50 sextillions de milles. La distance de la Terre au Soleil étant de 37 millions de lieues en moyenne, c'est 600 milliards de fois cette distance, soit à peu près 160 millions de fois la distance qui nous sépare de l'étoile Bêta du Cocher, dont la lumière ne nous parvient qu'au bout de cinquante-cinq ans, à raison de 75,000 lieues à la seconde!

Maintenant, si l'on veut supposer que la Terre ne serait soulevée que d'un pouce, on peut calculer qu'elle serait la courbe décrite dans "l'espace" par le grand bras du levier, c'est formidable.

Cette courbe mesurerait 200 billions de lieues, soit 6,000 fois la distance de la Terre au Soleil!

C'est, comme on le voit, un exercice peu facile à pratiquer et Archimède eût été bien embarrassé si on lui avait fourni le levier.

— 6 —

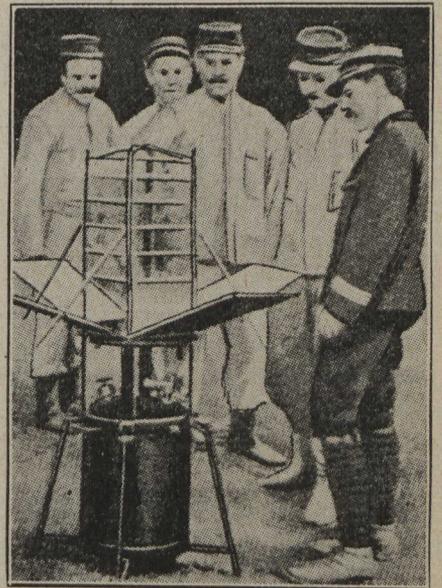
PROJECTEURS UTILISES DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

L'armée française emploie pour l'éclairage des camps un appareil qui peut servir également de projecteur.

L'appareil comprend un réservoir dans lequel est contenu le pétrole destiné à la lumière. Ce pétrole, sous pression, est vaporisé et enflammé en dedans d'un manchon à incandescence. La lumière fournie est de 4,000 bougies et la dépense de pétrole est relativement faible.

Sur les quatre côtés sont disposés des réflecteurs que l'on peut incliner à l'angle

désiré, selon que l'on a besoin de projeter la lumière dans telle ou telle direction. Ce projecteur est moins puissant que ceux habituellement employés, mais son champ d'action est plus étendu. Tel qu'il est, il permet de découvrir facilement un aéroplane ou un ballon dirigeable volant au-dessus du camp, même à une assez grande hauteur.



Un appareil d'éclairage qui sert également de projecteur.

Pour l'éclairage ordinaire du camp, les réflecteurs sont complètement abaissés. Un appareil de ce genre suffit pour une assez grande étendue de terrain.

Et maintenant, pour dire vrai, il est peu probable que l'appareil dont nous parlons soit très employé autrement que comme projecteur, lorsque l'armée se trouve à proximité de l'ennemi, auquel cas on s'efforce de ne pas faire connaître sa position. On se contente d'allumer les feux nécessaires à la cuisson des aliments, mais

on les éteint, ces feux, aussitôt que possible.

D'ailleurs, en guerre, on ne s'inquiète pas tant de voir clair autour des tentes, ou même dans les tranchées, car, en campagne, coucher sous la tente c'est, pour le soldat, une sorte de luxe; bien souvent, à la suite d'une bataille, on couche sur la terre nue, et tout ce que demandent les hommes harassés, c'est de dormir.

Dans certains quartiers du camp, cependant, cet appareil d'éclairage pourra peut-être rendre d'appréciables services, si toutefois la lumière n'en est pas aveuglante d'un peu près. Evidemment on pourra toujours s'en servir avec avantage dans les camps qui n'auront pas à radouter le tir des canons ennemis.

— 0 —

POUR TRAVERSER LES COURS D'EAU

Dans l'armée allemande, on a devisé un nouveau genre de chaussures pour marcher sur l'eau ou, plus exactement, puisqu'on ne se lève pas les pieds pour avancer, pour glisser à la surface d'un fleuve, d'une rivière ou d'un lac.

Les chaussures dont il s'agit sont en caoutchouc et creuses. Leur longueur est d'environ six pieds. Elles affectent un peu la forme d'un sous-marin.

Très légères, tenant peu de place quand elles sont dégonflées, elles se transportent facilement et ne sont qu'un mince surcroît de charge pour le soldat qui en est muni.

Lorsque le soldat est sur le point de traverser un cours d'eau, il n'a qu'à dépaqueter les chaussures en question, à les gonfler et à se les assujettir solidement

aux pieds. Il peut ensuite avancer sur l'eau presque comme sur terre.

En raison de leur dimension et de leur légèreté, les chaussures pour marcher sur l'eau du modèle de l'armée allemande, permettent au soldat de transporter une charge assez lourde: fusil, sac, équipement, munitions, bicyclette, etc.

On assure que, dès la première fois, toute personne est capable de se servir de ces sortes de patins, mais la rapidité ne s'acquiert qu'à la pratique.

Au besoin, un certain nombre de chaus-



Soldat allemand traversant un cours d'eau

sures à marcher sur l'eau reliées entre elles, forment un excellent radeau pouvant servir au transport de mitrailleuses, de pièces d'artillerie plutôt légères.

L'idée, évidemment, n'est pas neuve. Ce qui rend surtout intéressante l'invention allemande, c'est que les chaussures ne sont ni lourdes, ni encombrantes, alors que celles fabriquées jusqu'alors n'étaient pas, pour la plupart, bien aisément transportables.

Quant aux services que peuvent rendre ces chaussures, ils sont peut-être plus théoriques que pratiques. Que de fois déjà

n'a-t-on pas parlé de se servir de modèles assez analogues pour traverser l'océan ! Projets par trop présomptueux, jamais mis à exécution ; ils n'auraient pas manqué de se terminer d'une façon tragique. Mais, même sur un lac fort calme, on serait loin d'être à l'abri des accidents. Il suffirait de peu de chose, un trou insignifiant dans l'une des chaussures et l'homme ne tarderait pas, obligé qu'il serait de se maintenir sur un pied et empêtré par la chaussure pleine d'eau, l'homme ne tarderait pas de perdre l'équilibre et de se noyer. Il est vrai que, en guerre, on ne regarde pas beaucoup à la vie d'un homme.

— o —

CERTAINS ANIMAUX SONT PLUS OU MOINS BONS A MANGER

L'éléphant est dur, avec une odeur de cuir peu engageante ; le rhinocéros ressemble à la fois au boeuf et au porc ; les singes ont le goût du lièvre ; le phoque est mangeable, mais le lion, et surtout le tigre, sont coriaces et dégagent un fumet trop âcre.

Ces gibiers-là ne sont pas à la portée de tout le monde, mais il y en a d'autres, dont on peut faire l'essai sans sortir du pays.

Le renard est dur et dégage un fumet désagréable ; par contre, le blaireau rôti est bon.

Le rat des champs, ou campagnol, se rapproche fort du lapin ; l'écureuil bien gras n'est pas sans charme ; le chat-huant, le hibou, l'épervier sont coriaces et sans saveur ; mais l'hirondelle est morceau de barbare... et, hélas ! de fin gourmet.

Le serpent évoque la chair d'un poisson filandreux, dont il a singulièrement

l'odeur ; la sauterelle, bien sèche, possède le goût de la crevette.

Le hanneton, si l'on en juge par le journal allemand le "Taegliche Rundschau", peut fournir un excellent potage dont le goût rappelle celui du potage aux écrevisses.

Quant au gibier de potence, chacun sait qu'il n'est pas comestible.

— o —

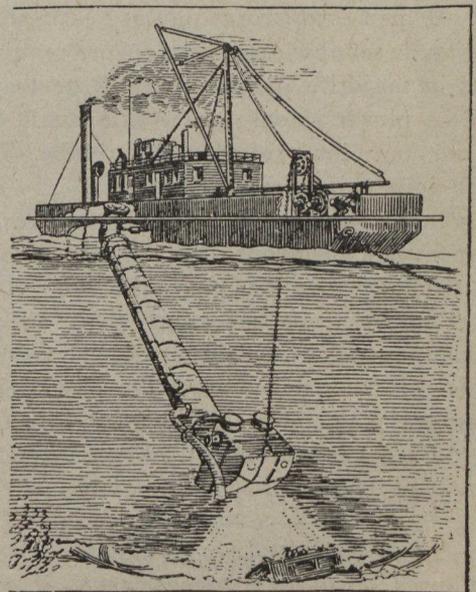
UNE INGENIEUSE INVENTION

—

Comment on pourra désormais se livrer à des recherches sous-marines

Un ingénieur anglais, du nom de Simon Loke, a conçu un très ingénieux navire destiné à des recherches sous-marines.

Le navire est muni d'un tube long de 95 pieds et d'un diamètre de cinq. A l'ex-



Comment s'opèrent les recherches

térieur de ce tube se trouvent deux forts tuyaux d'une pompe aspirante ayant pour mission de déblayer la vase et le sable qui pourraient nuire aux recherches. A l'intérieur circule un escalier qui aboutit à un compartiment carré de huit pieds de côté.

Le compartiment situé à l'extrémité du tube sert aux ouvriers pour diriger les travaux; il est muni de forts projecteurs et de hubots d'observation. A l'aide de râbles, le tube peut être aisément déplacé.

On conçoit qu'il est facile aux ouvriers de diriger les recherches. Placés dans le compartiment, ils scrutent attentivement le fond de l'océan. S'il s'agit simplement de retrouver un trésor, la pompe aspirante se chargera généralement d'une bonne partie de la besogne, surtout si les coffres contenant l'argent ont été défoncés ou détruits par l'action du temps et de l'eau. Au cas où il s'agirait d'objets trop volumineux, les ouvriers du tube se contenteraient de les dégager de la vase, facilitant ainsi la tâche du scaphandrier.

Il est bien évident que, malgré cette invention le scaphandrier sera encore requis dans la majorité des cas, mais il ne travaillera plus à tâtons; grâce à la lumière fournie par les projecteurs du tube, il verra sans peine à se diriger.

Enfin, il est probable que des perfectionnements surgiront. Peut-être trouvera-t-on le moyen de munir le tube de sortes de bras mûs mécaniquement, avec lesquels on pourra saisir les objets, voire même briser, se débarrasser des obstacles ou encore placer des cartouches de dynamite. Bref, l'invention est intéressante et mérite qu'il y soit porté attention.

— o —

D'après le dernier recensement, il y aurait 990 ermites en Italie.

LA TRANSFORMATION D'UNE ARME

Quand des batailles se livrent sur un front très étendu, comme celles que nous voyons se livrer dans la guerre actuelle, les blessés ont souvent à être transportés pendant une assez longue distance avant que l'ambulance ne soit atteinte.

Ce transport des blessés est toujours très fatigant. Il faut passer dans les terres labourées, franchir des fossés, gravir des côtes, et cela tout en évitant de donner des secousses à la civière, car on doit épargner à l'homme que l'on transporte de nouvelles souffrances.



Pendant le transport

Pour faciliter le transport des blessés sur le champ de bataille une idée originale a été émise en France. Il s'agit tout simplement de transformer la lance dont sont munis une partie des dragons pour la faire servir au support des civières.

Il faut dire que, depuis bon nombre d'années, l'utilité de la lance a été fort contestée. Beaucoup de généraux ne la considèrent que comme un ornement en temps de paix et que comme un embarras en temps de guerre, car, dans une charge de cavalerie, elle ne sert à frapper qu'une seule fois; elle est trop longue pour que

Le cavalier, emporté par l'élan de son cheval puisse la dégager sans risquer d'être désarçonné.

Pour transformer la lance en support, on la coupe, lui laissant une longueur d'environ cinq pieds, puis, à une des extrémités on adopte une sorte de fourche.

Avant la guerre, l'intention était, en France, de munir chaque civière de quatre de ces supports. Nous ne savons pas si le projet a pu être entièrement réalisé.

Comme le fait voir notre première gravure pendant qu'ils transportent le blessé, chacun des infirmiers a en main un des supports.



Au repos.

Pour se reposer, point n'est besoin de déposer la civière à terre, mouvement qui, mal exécuté, est souvent douloureux pour le blessé. Tout ce que les infirmiers ont à faire, c'est de placer les supports sous chacune des poignées de la civière, laquelle, de cette façon, n'aura pas besoin d'être soulevée de terre pour repartir.

Comme on le voit, blessés et infirmiers bénéficient également de l'emploi de supports pour les haltes.

Disons, pour terminer, que les lances dont se servent les dragons, ne sont pas en fer, mais en bambou. Elles sont à la fois très légères et très solides.

REPARATION DES HELICES D'AÉROPLANE

Une hélice d'aéroplane est une pièce coûteuse et, malgré tous les soins que l'on apporte à sa construction, elle se brise facilement. On assure que, lorsque l'hélice tourne à toute vitesse, il suffit d'un clou pour la briser. Heureusement, le bris d'une hélice ne veut pas dire nécessairement une chute, mais, cependant une descente immédiate devient obligatoire, ce qui, surtout, en cas de guerre, n'est pas une perspective des plus agréables lorsque l'on se trouve au-dessus des lignes ennemies.

Peut-être réussira-t-on un jour à fabriquer une hélice qui pourra être très rapidement démontée et remplacée. Pour l'instant, on s'efforce d'en effectuer la réparation.

Lorsqu'une hélice a été brisée, le bout endommagé est taillé proprement, afin qu'il ne reste pas d'éclisses, puis des petits morceaux de bois enduits de colle forte sont disposés un à un et fixés solidement à l'aide de goujons sur la partie non abîmée de la branche brisée de l'hélice.

Après que l'hélice a été reconstituée à l'aide de petits morceaux de bois, on recouvre la partie réparée d'une feuille de cuivre rivée et soudée, et voilà une économie de \$50.00



Hélice d'aéroplane après qu'elle a été réparée.

au minimum de réalisée.

En raison de la force centrifuge, il faut percer de petits trous l'extrémité de la feuille de cuivre afin de permettre à l'eau qui aurait pu s'introduire intérieurement de s'échapper. Sinon, il pourrait se produire une pression trop forte sur le bout de l'hélice, auquel cas la partie réparée risquerait fort d'être arrachée. En effet, les extrémités d'une hélice ordinaire ne parcourent guère jamais moins de cinq milles à la minute et, bien souvent, cette vitesse est de beaucoup dépassée.

Le fait même que l'on cherche à économiser le plus possible sur les réparations, sur l'achat des pièces prouve que les constructeurs visent de plus en plus à produire un aéroplane dont le coût d'entretien ne sera pas trop élevé. Autrement, même si l'aéroplane offrait plus de sécurité qu'il n'en offre actuellement et même s'il pouvait rendre des services appréciables au commerce, son emploi ne serait jamais pratique parce que trop onéreux.

Dans un prochain numéro, nous verrons comment on procède pour réparer les autres parties d'un aéroplane.

— 0 —

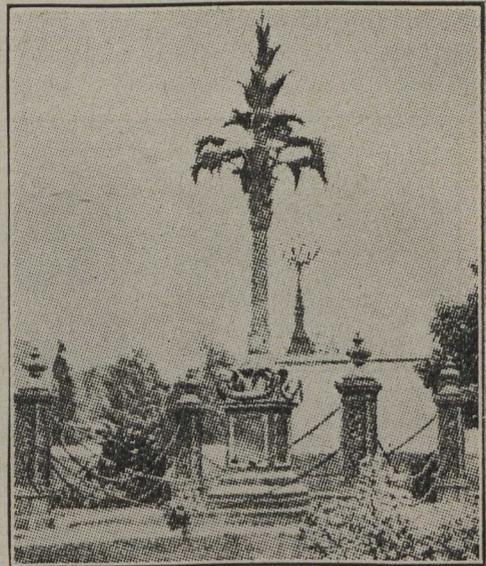
UN MONUMENT ORIGINAL

Un des plus intéressants monuments de Columbia, Caroline du Sud, est sans contredit celui élevé à la mémoire des soldats du régiment Palmetts tombés sur les champs de bataille durant la guerre du Mexique, en 1847.

Ce monument représente un palmier des Etats-Unis connu sous le nom de palmetto.

Le travail a été exécuté en un métal qui imite à la perfection les couleurs de l'arbre et de son feuillage. C'est non seulement une oeuvre originale, mais encore une oeuvre artistique qui attire chaque année de nombreux touristes.

Par la gravure qui accompagne cet article, nos lecteurs pourront se rendre compte de l'effet gracieux du monument dont nous parlons. Vraiment, il faut être prévenu pour ne pas le prendre pour un



palmier naturel. Encore, une simple gravure ne peut-elle pas donner une idée parfaite, car bien des détails manquent et les nuances délicates et si bien distribuées qui font le charme de ce chef-d'oeuvre ne sont pas indiquées.

Comparé à certaines des banales statues dont nos parcs sont pourvus, le monument de Columbia repose et flatte agréablement les yeux et l'esprit.

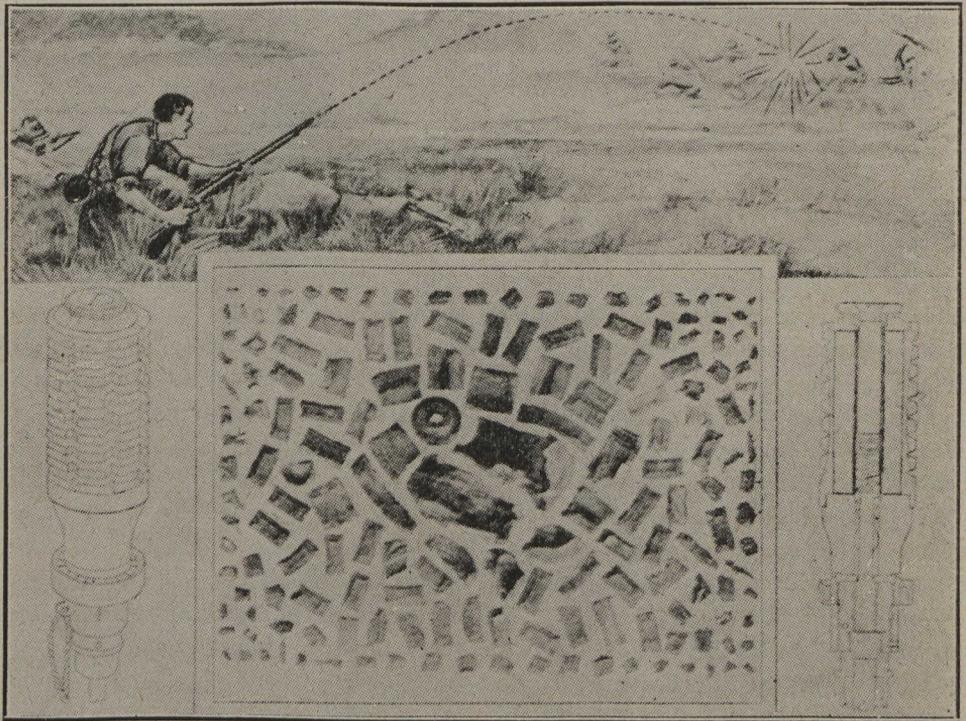
— 0 —

UN PROJECTILE MEURTRIER

Il paraît que le Code international de la Guerre prohibe les moyens de destruction trop cruels comme par exemple les balles "dum-dum". Ceci n'empêche naturellement pas les allemands de s'en servir, au mépris de toutes les conventions; mais, si ces balles causent d'affreux ravages, on peut en dire tout autant de pas mal d'au-

éclate en quantité de fragments qui sont envoyés avec une grande force de tous côtés.

Afin de prévenir un éclatement prématuré, un dispositif ingénieux ne permet à la grenade d'être prête à exploser que lorsqu'elle a parcouru, au minimum, une distance de 15 verges. A partir de ce moment, elle est armée et le moindre choc met le feu à la charge intérieure qui en détermine l'éclatement.



tres projectiles qui sont tolérés et au nombre desquels on doit ranger la grenade à fusil.

Ce projectile tient de la bombe et de l'obus. Comme la bombe, il se projette à courte portée et suivant une trajectoire très courte qui lui permet de tomber dans les tranchées ou autres abris qu'il rend rapidement intenable. Comme l'obus, il

Il paraît que cette grenade a permis, au cours de la présente guerre européenne, d'emporter rapidement d'assaut plusieurs positions allemandes fortifiées qui auraient nécessité sans cela de furieuses charges à la baïonnette et de grands sacrifices de combattants de la part des alliés.

Puissent ces grenades contribuer à la victoire définitive!

LA FEMME AU MONTENEGRO

Héroïne et servante

Ce vaillant petit peuple montagnard appartient à la famille slave, qui dans les temps primitifs, s'est toujours montrée très dure pour le sexe faible.

La naissance d'un garçon dans une famille monténégrine est un événement heureux, qu'on célèbre par des coups de fusil et des pétards.

“Beaucoup de garçons, dit un proverbe monténégrin, les tuiles chantent sur le toit; beaucoup de filles, la maison tombe en ruine.”

Evidemment, ce proverbe a été inspiré par la situation économique de l'agriculteur, les garçons apportant des bras pour travailler la terre, tandis que les filles quittent la maison pour se marier. Le Monténégrin, qui est avant tout un guerrier, salue avec orgueil la naissance d'un fils, en s'écriant:

“Encore un fusil dans la maison!”

Enfin les ascendants paternels ont le pas sur ceux de la mère; la première parenté s'appelle le “sang épais”, la seconde le “sang fluide”.

La fillette monténégrine est dès l'âge le plus tendre surchargée de besogne. Toute jeune, quand elle-même réclamerait encore des soins, elle aide sa mère à garder ses petits frères et soeurs, elle berce le nouveau-né et le surveille. Plus tard, avec ses frères, elle mène paître le bétail; seulement, pendant que les garçons, quand ils ont ramené le soir leurs troupeaux, la journée finie, écoutent tranquillement, assis autour du feu, la conversation des aînés ou s'amuse à des jeux, les petites

filles doivent vaquer aux occupations du ménage.

Elle n'a pas une minute de loisir; levée avant tous, elle apporte de l'eau, nettoie la chaussure, puis mène les bêtes à l'abreuvoir. Ensuite, quand tout le monde est levé, elle doit aider chaque membre de la famille à s'habiller et lui donne tout ce dont il a besoin pour sa toilette.

Lorsque les hommes reviennent du travail ou de voyage, c'est elle qui tire leurs bottes et leur lave les pieds. Elle doit rendre le même service aux hôtes de ses parents. Elle va aussi à la forêt avec un cheval ou un mulet pour rapporter le bois déjà coupé par les hommes. Mais parfois elle-même s'arme d'un “kossier”, couteau recourbé à long manche, scie des branches et les lie en fagots qu'elle rapporte sur son dos. Les lourdes charges sont d'ailleurs toujours transportées par des femmes.

A côté de ce travail incessant, la jeune fille doit confectionner les vêtements qui constitueront le principal de sa dot. Mariée, elle continue la même vie de labeur. Une ancienne chanson nous peint fidèlement l'entrée de la bru dans la maison conjugale:

“On a emmené une jeune fille dans un pays lointain, dans une famille étrangère, dans une Isba hostile.

“Il y a un beau-père, une belle-mère; il y a trois beaux-frères, trois belles-soeurs et trois tantes.

“Le beau-père dit: “Voilà qu'on amène l'ours!” et la belle-mère dit: “On amène la cannibale!” et les beaux-frères disent: “On amène la fainéante!” et les belles-soeurs disent: “On amène la méchante!” et les tantes font chorus avec “tout le monde.”

Pourtant, bien que, d'après nos idées, ce

travail physique ne convienne pas à la femme, il n'a altéré ni la santé ni la bonne humeur des Monténégrines. Si elles perdent prématurément leur teint et l'harmonie de leurs lignes, on observe également cette déformation chez les femmes qui ne sont pas vouées au labeur manuel.

Malgré le travail excessif auquel elle est astreinte, la jeune fille monténégrine est remarquable par l'éclat de son teint et l'élasticité de son corps; mais dès qu'elle se marie: adieu, les couleurs vermeilles, le contour arrondi du visage; mais



Jeune fille Monténégrine

elle ne perd rien de sa vigueur; au contraire, elle devient encore plus endurante et, comme les hommes du pays, elle atteint un âge très avancé. En tout cas, la Monténégrine ne se sent point humiliée par la besogne qu'elle doit accomplir; c'est une travailleuse, qui est fière de penser que tout repose sur elle.

Cette discipline rigoureuse a d'ailleurs un correctif dans la vive tendresse qui unit au Monténégro les frères et les

sœurs. Dès leur plus tendre enfance ils sont habitués à se trouver ensemble, à paître les troupeaux en commun, ils ont les mêmes jeux et les mêmes occupations. Cette camaraderie constante, cet échange de soins se développent avec l'âge en une amitié raisonnée et tenace. Quand le frère devient grand, sa soeur s'occupe de ses vêtements, l'ajuste, le coiffe, met sa coquetterie à ce qu'il soit le plus beau.

En revanche, le jeune homme est toujours le protecteur de sa soeur et prend sa défense même contre ses parents.

Les deux jeunes gens se confient les premiers secrets de leur cœur, et si le frère doit se marier, c'est sa soeur qui prend la plus grande part à sa joie et s'occupe le plus activement des préparatifs de la noce; en retour, il s'inquiète de l'établissement de la jeune fille.

Le mariage ne relâche pas ces relations amicales; le jeune homme reste toujours attaché à sa soeur et souvent la préfère à sa femme, car il peut, sans s'exposer au ridicule, témoigner de l'affection à celle-là, tandis qu'il est malséant de se montrer épris de celle-ci et de s'occuper d'elle, sous peine de passer aussitôt pour être sous sa pantoufle.

La jeune femme trouve donc toujours en entrant au foyer conjugal, une rivale en sa belle-soeur, et cette situation engendre des jalousies et des haines implacables, souvent tragiques dans leurs manifestations. Ces rapports caractéristiques de la famille monténégrine se reflètent dans la chanson populaire "Dieu ne laisse jamais le mal impuni" que nous trouvons dans le "Recueil de Vouka Karadjitch".

Une jeune femme, pour se débarrasser de la soeur de son mari, tue de ses mains son propre enfant au berceau, pour accuser de ce crime horrible sa belle-soeur.

Celle-ci est mise à mort, mais la colère de Dieu retombe sur la vraie coupable.

Au Monténégro, toute tentative pour semer la discorde entre frères et sœurs est l'attentat le plus odieux qui se puisse concevoir.

La jeune fille reste pour le Monténégrin l'emblème de tout ce qui est beau, pur, élevé et saint, sa main cicatrise plus promptement la blessure qu'elle panse, et ses soins hâtent certainement davantage la guérison.

Aussi la jeune fille est-elle sacrée pour



Coiffure de mariée.

le Monténégrin; si un homme s'avise d'effleurer du bout de son doigt sa "kapitza", elle a le droit de lui grincer au visage, de le frapper, de le blesser même grièvement, et la moindre représaille ferait encourir à celui-ci un châtement exemplaire.

Celui qui "brise la vie d'une jeune fille", "isgoubie narok diévoitzt", c'est-à-dire celui qui rompt ses fiançailles, n'échappera pas à la vengeance du frère.

Médire d'une jeune fille est un grand péché. Une chanson qui peint les tourments des pécheurs en enfer montre que les supplices les plus cruels sont la part

de leurs calomnieux.

Dans sa nouvelle famille, la mariée trouve un homme qui remplace son propre frère, c'est le frère du mari. C'est à lui qu'elle a donné son consentement au mariage, c'est lui qui a reçu de ses mains l'anneau des fiançailles, c'est lui qui l'introduit dans la maison conjugale, et c'est lui qui, à partir de ce moment, restera pour toujours son ami et son défenseur.

Un proverbe monténégrin dit: "Une fille est une marchandise étrangère", c'est-à-dire est née, mais elle prend racine dans celle de son mari; néanmoins, la famille paternelle la tient pour un de ses membres, ne la perd jamais de vue et la suit avec un intérêt actif dans sa nouvelle existence.

Et elle s'appelle dès lors pour sa famille "odiva", ex-jeune fille, et il ne peut y avoir de fête domestique à laquelle l'"odiva" ne prenne part. Il y a même des jours fixes de l'année où les "odivi" doivent venir passer quelques heures sous le toit paternel, et ni le mari ni personne de leur nouvelle famille n'a le droit de s'y opposer. Même lorsque la femme est heureuse au foyer de son mari, elle regrette toujours sa famille et souvent fait passer les intérêts de celle-ci avant ceux de ses enfants.

Sa tendresse pour la famille de son frère, qui fait toujours partie du clan, est si grande qu'elle ressent beaucoup plus vivement les malheurs qui la frappent que ceux qui l'atteignent personnellement.

Plusieurs poèmes monténégrins ont été inspirés par cet attachement des femmes au foyer paternel; on retrouve d'ailleurs ce thème dans beaucoup de chansons populaires slaves, témoin celle-ci:

"Devant mon jardin, devant mon verger passait une route, un chemin pas trop

large, un chemin raboteux.”

“Sur cette route une jeune femme marchait : elle venait de quitter sa mère ! Elle versait des larmes brûlantes et elle dit au rossignol :

“—Va, va, mon cher rossignol, va au pays d'où je viens, suspends ton nid au jardin verdoyant, au pommier que j'aime tant ; console ma pauvre mère, pour que “Madame” ne s'attriste pas et ne pleure pas en voyant les enfants des autres et en songeant aux siens”.

Dans toutes les guerres civiles au Monténégro, les femmes sont restées sacrées.

Au milieu de la lutte la plus acharnée entre deux clans, lorsqu'un homme ne pouvait s'approcher de la limite de son voisin sans risquer d'être aussitôt massacré, les femmes, jeunes filles ou épouses, pouvaient passer librement.

Cette immunité leur valut de jouer le noble rôle de palementaires dont plusieurs d'entre elles se sont acquittées avec une grande habileté. Les Monténégrins observaient la même courtoisie chevaleresque à l'égard des femmes des peuplades soumises à la Turquie, bien que celles-ci n'en usassent pas de même envers les Monténégrines.

Les Albanais surtout exploitèrent cette déférence pour le beau sexe, en déguisant sous des voiles leurs espions, qui pouvaient ainsi faire leurs reconnaissances impunément.

Pour nous résumer, nous constatons que si les conditions très sévères de l'existence au Monténégro rendent le sort de la femme extrêmement dur, d'autre part elle possède des droits qu'elle revendique encore vainement dans nos sociétés civilisées.

UN VAILLANT ROI

Le roi Albert de Belgique a prouvé que la bravoure peut combattre avec succès contre le nombre. La résistance acharnée faite par ses troupes à l'invasion allemande a étonné le monde et profondément humilié l'orgueilleux empereur de la Confédération germanique.

Quelle différence entre ces deux souve-



rains, celui de Belgique et celui d'Allemagne. A l'un la bravoure, à l'autre l'orgueil brutal ; au premier, la sagesse, la modération mais aussi la ténacité dans la lutte, quant au second, à Guillaume de Prusse, à lui la lâcheté dans les moyens d'action en attendant la déroute sur les champs de bataille et l'anéantissement définitif.

De cette guerre atroce, le vaillant peuple belge et son roi sortiront grands aux yeux de l'Univers entier.

Soldats d'autrefois

UN GRENADIER DE NAPOLEON

Certain jour de septembre 1804, l'empereur et l'impératrice, accompagnés de l'aide de camp Rapp, firent une promenade en voiture aux environs de Saint-Cloud. Napoléon était d'assez méchante humeur. Il avait pris son parti de la guerre avec l'Angleterre, et même de la rupture des relations diplomatiques avec la Russie; mais, bien que l'Autriche se fût enfin résignée à le reconnaître comme empereur des Français en accreditant M. de Cobenzel, il soupçonnait cette puissance de préparer une nouvelle coalition. En outre, la question du sacre lui causait des soucis. Le Conseil d'Etat ne marquait pas moins de répugnance à voir le pape à Paris que Pie VII n'en avait à y venir.

Pendant la première demi-heure de la promenade, l'empereur ne desserra pas les lèvres. Mais, comme la voiture revenait vers le château, l'idée de rentrer dans "son cher cabinet" le dérida. Il sourit, ses yeux prirent leur expression charmante, il commença de causer gaiement. Tout en parlant, il s'amusait à tirer les oreilles et la queue du petit chien que Joséphine avait sur ses genoux. Le chien jappait désespérément. En vain, Joséphine pria l'empereur de cesser le jeu, il continua de plus belle. L'impératrice dit soudain :

—Au lieu de tourmenter cette malheureuse bête, tu ferais mieux de veiller à tes affaires! Regarde, voilà une de tes casernes qui est à vendre.

On montait la route de Saint-Cloud, qui longeait la caserne de la garde. L'empereur jeta les yeux de ce côté. Au haut

d'une fenêtre du rez-de-chaussée était attachée une grande pancarte à peu près semblable aux écriteaux des locaux à louer. Napoléon feignit de n'avoir rien vu et se remit à taquiner le chien; mais, arrivé dans la cour du château, il dit tout bas à Rapp de s'informer de ce que signifiait cet écriteau. Peu d'instant après, le général lui fit son rapport :

—Sire, il s'agit d'un grenadier qui va passer en Conseil de guerre pour avoir, étant ivre, insulté un de ses supérieurs. Il a réussi, on ne sait comment, à placer à la fenêtre de la prison cette pancarte, qui porte le mot "Grâce!" Il espérait ainsi attirer l'attention de Votre Majesté si Elle passait devant la caserne. L'ordre est donné d'enlever la pancarte.

—Qu'on m'amène cet homme, demain, à la parade.

Le lendemain, l'empereur, selon sa coutume, assista à la parade. A quelques pas, à la gauche de la compagnie de garde montante, quatre grenadiers, baïonnette au canon, entouraient un soldat en petite tenue et sans armes. Il avait deux décorations: une longue balafre sur le visage et la Légion d'honneur sur la poitrine.

L'Angleterre, la Russie, l'Autriche, le pape et bien d'autres choses encore avaient complètement fait oublier à Napoléon l'incident de la veille. A la vue du grenadier, il fronça les sourcils et interrogea le chef de bataillon Pourailly, qui commandait la parade. (Le colonel se trouvait au camp de Boulogne avec la portion principale du régiment de grenadiers et presque toute la garde impériale.)

—Sire, c'est le grenadier contre lequel a été établie une plainte en Conseil de guerre, et que Votre Majesté a demandé à voir.

L'empereur marcha droit au prisonnier.

Le malheureux était tout tremblant. Il tenait la tête baissée, les yeux rivés à terre; de grosses larmes roulaient sur ses moustaches.

—Comment! toi, un vieux soldat décoré, tu te conduis comme un conscrit! tu te grises! et tu as le vin mauvais, tu insultes un de tes chefs! Te voilà dans de beaux draps!... Est-ce que cela t'arrive souvent de te griser?

—Non, Sire, dit le chef de bataillon. C'est la première fois depuis qu'il est dans la garde. C'est un bon soldat.

L'empereur reprit:

—Tu n'es pas honteux d'aller devant un Conseil de guerre avec une pareille cicatrice et une pareille décoration?

Le soldat ayant fait un mouvement pour arracher sa croix, l'empereur l'arrêta de la main. Il tressaillit comme au contact d'une pile électrique.

—Où as-tu gagné la décoration?

—Je ne sais pas, balbutia le grenadier.

—Il avait eu un fusil d'honneur pour sa conduite à la bataille d'Arcole, expliqua Pourailly.

—C'est vrai, mon empereur, dit le soldat qui, en voyant s'éclaircir le visage de Napoléon, avait recouvré la parole. J'étais sur le pont, tout près de vous, avec mon camarade Toinon, un fameux rageur. Vous devez vous en souvenir?

—Oui, oui, dit l'empereur en riant malgré lui, un grand blond.

—Pardonnez-moi, mon empereur, répliqua le soldat, qui n'était pas bon courtisan: il était noir comme une taupe.

—Assez! interrompit l'empereur, reprenant son air sévère, Je suis fâché qu'un brave d'Arcole passe en Conseil de guerre. Mais tant pis pour toi! Il ne fallait pas te griser... Si encore j'étais sûr que tu fus- ses bon camarade...

Et, s'adressant aux grenadiers:

—Est-il bon camarade?

—Oui! oui! crièrent d'une seule voix les soldats. Vive l'empereur!

—Mes grenadiers me demandent ta grâce. Je la leur accorde, mais pas en entier. Tu auras huit jours de prison. Et ne te grise plus... A propos, comment t'appelles-tu?

—Magnachot (Jean-Pierre-Népomucène), répondit le soldat, qui était tombé à genoux. Ah! mon empereur, je vous jure de ne plus boire que de l'eau et de me faire tuer pour vous!

En remontant le perron du château, Napoléon dit à Rapp:

—C'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne les batailles. Ce sont mes atouts au jeu de la guerre.

Le grenadier Magnachot ne se grisa plus et vit beaucoup de pays. Il entra avec Napoléon à Berlin, à Madrid, à Vienne, à Moscou. Grièvement blessé à la bataille de Bautzen, il guérit à temps pour se retrouver dans le rang pendant la campagne de France. Au mois d'avril 1814, il fut un des cinq cents grognards qui accompagnèrent à l'île d'Elbe l'empereur détrôné.

Le soir funèbre du 18 juin 1815, Jean-Pierre-Népomucène Magnachot fut tué d'un coup de lance au ventre, dans le dernier carré de la vieille garde.

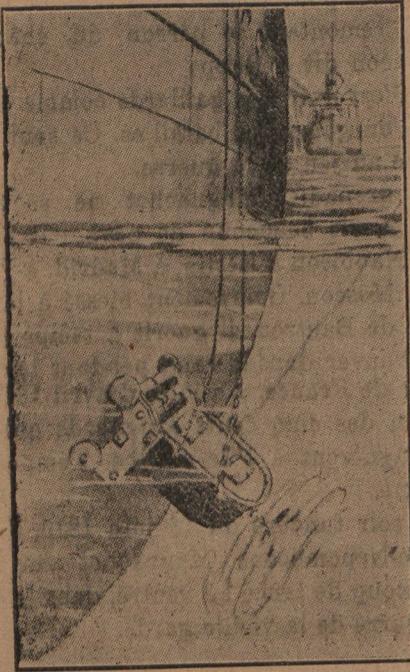
— o —

D'où vient le mot calepin? Au moyen âge, un ermite de Saint-Augustin, nommé Ambroise Calpino, composa une sorte d'encyclopédie, un dictionnaire, où il prétendait donner un abrégé de la science universelle. L'ouvrage eut une vogue énorme et quand on était embarrassé, on consultait son "Calepin".

LE NETTOYAGE DES NAVIRES

Si l'on veut qu'un navire donne la pleine vitesse qu'on est en droit d'attendre de ses machines, il faut l'entretenir dans un état de propreté constant en ce qui concerne la partie immergée.

Ceci peut sembler extraordinaire et c'est cependant rigoureusement vrai. La coque d'un navire se recouvre rapide-



ment de parasites divers, végétaux et animaux dont la présence oppose à l'eau une résistance proportionnelle à leur épaisseur. Il s'ensuit que pour conserver la vitesse d'origine, il faut sumener les machines et dépenser beaucoup plus de charbon.

En temps de paix le nettoyage des navires se fait quelquefois d'une manière

très complète en cale-sèche mais en temps de guerre il ne saurait en être ainsi et il a bien fallu adopter un procédé plus rapide tout en étant efficace.

C'est ce qu'on est parvenu à faire au moyen d'un moteur électrique actionnant une série de brosses dures et que l'on peut promener à volonté sur toute la partie à nettoyer du navire sans l'introduire dans un bassin spécial.

Notre gravure fait voir le dispositif employé, grâce auquel les flottes des alliés pourront se maintenir en parfaite condition tout en surveillant étroitement les navires du Kaiser si bien embouteillés depuis le commencement de la guerre.

— o —

Sur les rives de l'Oureq.

UNE VISITE AUX CHAMPS DE BATAILLE

Par Paul Erio

Parti de Paris avec l'intention de gagner Meaux, je parvins à dépasser cette ville et à arriver jusqu'aux rives de l'Oureq.

Ce fut une brève randonnée, mais longtemps, j'imagine, je conserverai le souvenir des tableaux douloureux qui s'offrirent à ma vue.

o

C'est un peu avant d'arriver à Meaux que je pénétrai sur le terrain même où, en ces deux derniers jours, nos troupes se sont heurtées à celles des Allemands.

Je venais de quitter la florissante vallée de la Marne pour remonter vers le nord, lorsque nous croisâmes une automobile arrêtée. On venait d'y placer un Sénégalais, découvert dans un champ quelques minutes auparavant. Le malheureux, blessé à la jambe, était resté plus de trente heures à l'endroit où il était tombé, n'osant appeler de crainte de voir revenir l'ennemi. Lorsqu'on le releva il serrait son fusil sur sa poitrine, et même dans l'automobile, avec une insistance sauvage, il refusa de s'en séparer.

Bientôt quelques cadavres de chevaux que nous croisons nous indiquent que nous approchons. Effectivement, non loin de là, nous pouvons juger l'effet de notre artillerie. Près d'un hangar servant à remiser du foin, huit chevaux gisent en tas. Ils sont couverts de blessures effroyables. Ceux qui les montaient viennent d'être enterrés. Ces cavaliers, des uhlans envoyés en patrouille, s'étaient abrités derrière le hangar, lorsqu'un shrapnell éclata au-dessus d'eux. Ils furent tous tués.



Nous étions parvenus sur les plateaux légèrement boisés où les rencontres du 8 et du 9 se sont produites.

Les forces allemandes envoyées de ce côté étaient très importantes; elles occupaient l'Oureq et la Marne et se retranchaient fortement, quand le général Joffre donna l'ordre à une de ses armées assez rapprochée de Paris de prendre l'offensive et de rejeter l'ennemi sur la rive gauche de l'Oureq. Cette opération fut parfaitement conduite. Les Allemands nous opposèrent une résistance acharnée; leur artillerie, durant deux jours, tonna sans interruption, mais l'élan et la vigueur de

nos troupes nous donnèrent la victoire.

Sans cesse harcelés, nos adversaires perdirent du terrain puis ils battirent en retraite et quand le capitaine aviateur Belanger eut indiqué l'emplacement précis de leurs batteries et que celles-ci se trouvèrent sous le feu de nos canons, ce fut la débâcle. Les Allemands, poursuivis à la baïonnette, traversèrent l'Oureq en abandonnant plusieurs caissons d'obus.

Ces munitions que nous n'avions pas encore eu le temps de recueillir hier, on en trouve en bordure des routes et dans tous les retranchements où l'artillerie s'était installée. Les Allemands fuirent si rapidement qu'ils ne purent emporter une partie de leurs bagages. Pour s'éloigner plus vite, les fantassins jetaient leurs sacs, leurs manteaux, jusqu'à leurs cartouches.

Nos troupes furent splendides. Les zouaves et les turcos se montrèrent prodigieux d'audace, et leurs camarades de la ligne exécutèrent des charges irrésistibles.

Aussi les pertes des Allemands sont-elles énormes. La vallée de l'Oureq est jonchée de leurs cadavres, et ce n'est pas avant quelques jours qu'ils auront pu être tous enterrés.

Malheureusement beaucoup de nôtres aussi sont tombés. Je ne décrirai pas l'aspect qu'offre un champ de bataille. Ceux et celles qui pleureront nos soldats trouveront une consolation dans l'assurance qu'ils se sont battus en héros.



La nuit proche m'obligea à quitter ces lieux désolés où tant de sang généreux avait coulé. Je repris, ému, angoissé, la route de Paris. Je croisai des troupes :

les hommes riaient. Le voisinage de la mort qui les frôle à tout instant n'enlève rien à leur gaieté et excite leur ardeur.

—Ils sont sublimes, me disait un de leurs officiers. Il faut vivre au milieu d'eux, il faut aller au feu avec eux pour juger leur courage. Ils sont infatigables et toujours prêts à marcher. Ils veulent vaincre, et une armée composée de semblables soldats ne peut qu'être victorieuse.

— o —

LES SENEGALAIS

Les récents combats en Belgique ont mis en relief toute la valeur militaire et tout le courage des troupes nénégalaises. Voici une assez plaisante anecdote qui prouve que ces braves soldats noirs sont fort débrouillards.

A une étape, un lieutenant de Sénégalais constate qu'il manque deux poulets à la popote des officiers. Interpellé sur cette absence illicite, le cuisinier, un superbe Bambara, nommé Haïcha, répond avec calme :

—Y a bon! lieutenant. Les deux poulets: "déserteurs..."

—Eh bien! Haïcha, si ces déserteurs n'ont pas réintégré demain matin, il y a quatre jours pour toi...

Haïcha ne s'émut pas: la nuit venue il s'en fut chaparder des poulets au plus proche douar. Mais, pour être sûr d'en avoir le compte, il en prit quelques-uns en plus. Le lendemain, le lieutenant revient: la popote comptait trois poulets d'exécuté.

—Qu'est-ce encore que ce compte-là ? s'exclama-t-il.

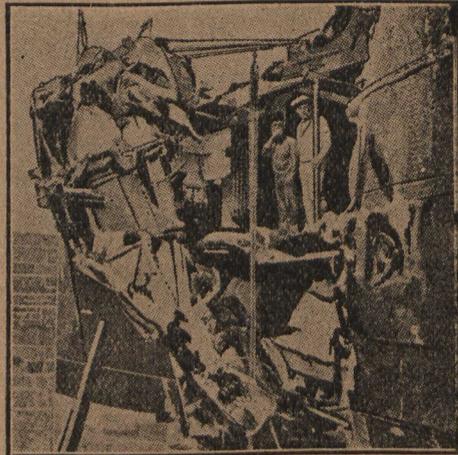
Alors Haïcha, imperturbable :

—Y a bon! lieutenant. Ces trois poulets: "engagés volontaires"...

EFFETS DESTRUCTIFS DES TORPILLES

LES

Les torpilles sont de terribles engins de destruction. Leur effet sur la coque d'un navire est épouvantable; aucune plaque de blindage ne résiste, et comme le coup porte en dessous de la ligne de flottaison, il est rare que le navire atteint ne coule pas en quelques minutes.

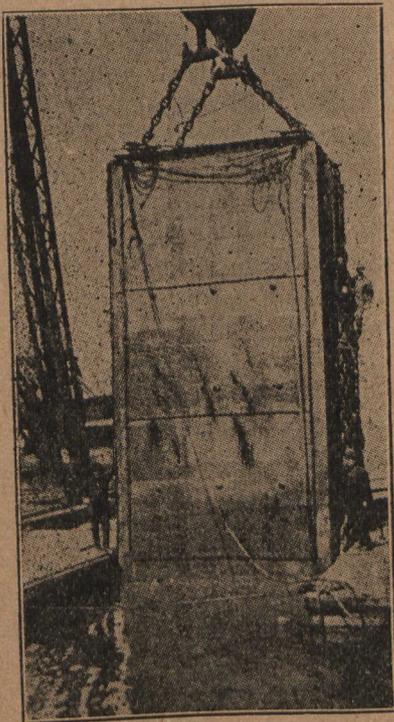


Effet de l'explosion d'une torpille sur le flanc d'un torpilleur

Toutefois, il arrive que le vaisseau a le temps de se jeter à la côte et, par ce moyen, d'échapper au naufrage. Notre première gravure en est un exemple. Il s'agit d'un torpilleur anglais qui fut torpillé par un sous-marin allemand. On est surpris que la déchirure qu'il reçut au flanc, déchirure qui se propage à plusieurs pieds en dessous de la ligne de flottaison, ne l'entraîna pas immédiatement à fond.

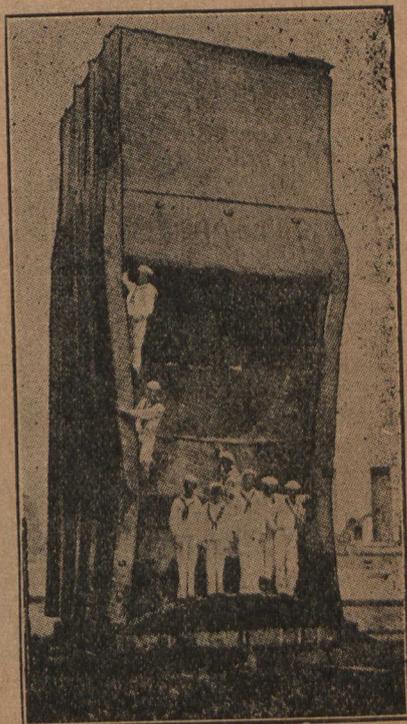
Il est bien évident, que l'on n'attend pas la guerre pour éprouver la puissance des torpilles. Au fur et à mesure que les formidables cuirassés se sont revêtus de

n'y eut jamais autrefois de bataille où l'on vit plusieurs millions d'hommes en présence et les flottes ne possédaient pas d'équipages aussi nombreux qu'elles en possèdent maintenant. Il faut remarquer aussi que, dans les siècles passés, les guerres étaient à peu près interminables; on combattait des années avant que de décider la paix; de nos jours les conflits même les plus graves, durent relativement peu de temps. On se détruit plus facilement, plus rapidement, mais on a de meilleurs moyens de défense, on se bat moins longtemps: tout s'équilibre.



Un caisson servant à l'épreuve des torpilles.

plaques de blindage de plus en plus résistantes, de plus en plus impénétrables, on s'est ingénié à produire une torpille dont la force destructive fût à peu près irrésistible, car, en guerre, il y a lutte constante entre les moyens de protection et les moyens de destruction, et on a si bien manœuvré de côté et d'autre que, toutes proportions gardées, la guerre moderne n'est pas plus terrible que la guerre d'il y a quelques siècles. Bien entendu, nous disons toutes proportions gardées, car il



Le caisson après l'explosion de la torpille.

Mais, nous nous éloignons quelque peu de notre sujet. Nous disons que l'on n'attend pas la guerre pour éprouver la puis-

sance des torpilles. A cet effet, on construit des caissons composés comme la coque d'un cuirassé, on y lance la torpille à éprouver et, sans qu'il en coûte énormément, on est renseigné sur sa puissance de destruction. Une de nos gravures représente le caisson avant le lancer de la torpille; la gravure suivante est la reproduction d'une photographie prise après l'explosion, laquelle occasionna une déchirure de 15 pieds de haut et de 4 de profondeur.

— o —

LA REQUISITION DES AUTOS POUR LA GUERRE

Pour assurer le ravitaillement des troupes de combat en vivres et en munitions, la France a, dès le début de la guerre, réquisitionné toutes les automobiles qui pou-

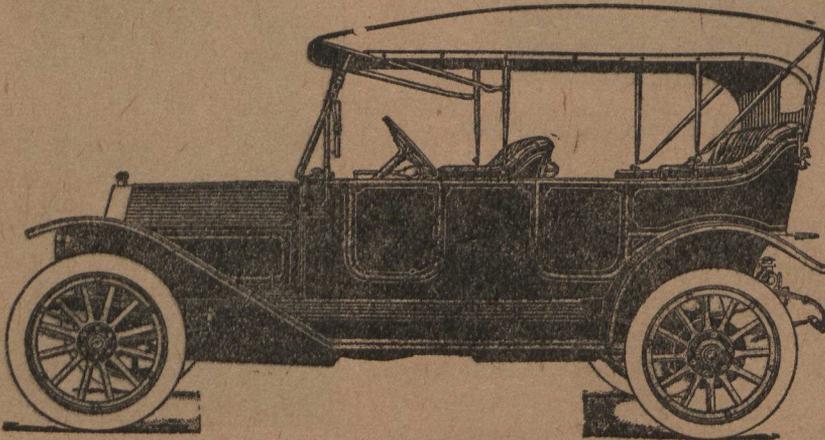
ces dernières n'ont pas été négligées pour cela et ont été employées également pour divers services.

Voici quelques détails précis sur la façon dont s'est faite, à Paris, la réquisition des voitures automobiles destinées à l'armée. Ils montrent avec quel soin fut effectué le choix et fut réglée l'organisation de cette partie délicate.

Les automobiles réquisitionnées étaient amenées devant une première commission composée d'officiers. On examinait les papiers de la voiture d'abord au point de vue de la puissance. Certaines marques, dont les usines n'avaient pas le nombre de pièces de rechange suffisantes pour certains types de voitures, étaient également éliminées.

Puis, des officiers spécialistes examinaient le véhicule ainsi accepté au point de vue de l'utilisation carrosserie. Il était ainsi procédé à un second choix.

Venait enfin l'examen technique. Des chauffeurs connus et parmi lesquels il y



vaient faire un bon service.

Grâce à ces véhicules rapides, il était en effet possible d'obtenir un résultat nettement supérieur à celui qu'on pouvait attendre des voitures ordinaires à chevaux;

eut plusieurs rois du volant, montaient sur le siège, faisaient tourner le moteur en accéléré, en ralenti, afin de se rendre compte du jeu des têtes de bielle, du coignage. Ils embrayaient, débrayaient, rou-

laient, faisaient marche arrière, essayaient les freins et déclaraient que la voiture, ainsi acceptée comme type utilisable, était en bon état ou en mauvais état, reçue ou refusée.

Les voitures reconnues en bon état étaient alors envoyées à Issy-les-Moulineaux, où une dernière commission d'examen procédait à l'achat, après avoir vérifié l'état des organes de fatigue. Puis on classait les voitures par marque et, dans chaque marque, par types, placés sur une même rangée. Les mécaniciens des usines, mobilisés, étaient affectés chacun aux voitures de leurs marques et ils prenaient possession de la voiture qui leur était confiée. Il y eut ainsi un choix rigoureux, simple, aboutissant tout de suite à des groupements donnant le maximum d'utilisation et la plus grande facilité de conduite et d'entretien, puisque les voitures de même marque et de même type forment de véritables petites escouades automobiles placées entre les mains des propres mécaniciens de l'usine.

— 0 —

UNE VIEILLE PROPHÉTIE

Voici une très curieuse prophétie faite, antérieurement à l'an 1793, dans le pays de Sologne (France).

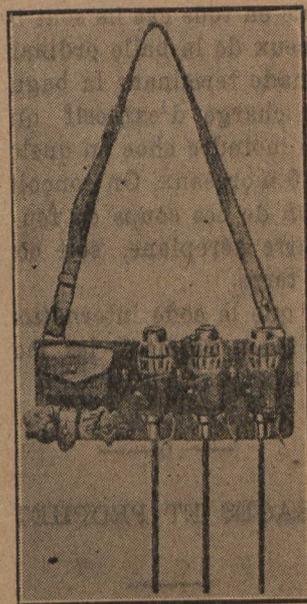
“Quand les hommes voleront comme les oiseaux, dix grands rois entreront en guerre les uns contre les autres. Tous les hommes partiront à la guerre. Les femmes feront les moissons toutes seules.”

Aujourd'hui, les hommes volent en effet comme des oiseaux et la guerre dévaste l'Europe entière et une dizaine de nations font tonner leurs canons sur les champs de bataille.

L'ARMEMENT DES AVIATEURS

En plus des bombes qu'ils laissent tomber sur l'ennemi ou des mitrailleuses qu'ils ont à bord, les aviateurs ont à leur service un fusil perfectionné fonctionnant d'une manière automatique et envoyant sa balle à une très grande distance.

Un des modèles les plus récents est le fusil Lewis fabriqué par la Birmingham



Grenades pour fusils

Small Arms Company; cette arme pèse près de quarante livres mais elle est néanmoins d'un maniement pratique car il est facile de l'appuyer sur la charpente même de l'aéroplane. D'autre part, son recul est insignifiant.

Le magasin dont il est muni peut contenir 47 cartouches et on peut les tirer

dans le temps extrêmement court de 5 secondes; le rechargement ne prend guère que trois ou quatre secondes.

Ce n'est pas tout. Comme il y a des cas où la balle ordinaire est jugée insuffisante, on a songé à munir ce fusil d'un projectile qui n'est autre chose qu'une véritable bombe.

Cette bombe est fixée à une baguette que l'on glisse dans le fusil et la projection en est assurée au moyen d'une cartouche chargée à poudre seulement.

Les ravages accomplis par ce projectile dépendent, naturellement de l'habileté du tireur mais en tous cas ils sont bien supérieurs à ceux de la balle ordinaire.

La grenade terminant la baguette contient une charge d'explosif qui la fait éclater au moindre choc en quelque chose comme 170 morceaux. On conçoit dès lors l'effet d'un de ces coups de feu soit contre un autre aéroplane, soit contre des troupes à terre.

Et dire que le code international de la guerre défend, paraît-il, les moyens de destruction trop cruels...

— o —

PRESAGES ET PROPHÉTIES

—

La Couronne des rois de Pologne

Aux époques des grandes crises, les présages et les prophéties auxquels nos pères attachaient tant de foi superstitieuse ressortent de toutes parts et sont accueillis sinon avec une foi aveugle au moins avec un intérêt très vif, qui montre combien l'homme moderne a gardé de goût pour ce qui est mystérieux.

On nous a raconté en ces derniers temps que le chêne d'Iéna avait été foudroyé, mais je n'ai vu rappeler nulle part, parmi les signes avant-coureurs qu'on se plaît à signaler, l'éroulement de la statue colossale de la "Germania" qui ornait la gare de Constance, en Allemagne.

C'est en 1911 que la chose eut lieu, et la même année, à Autern, en Saxe, l'épée de la statue de Bismarck et le bras qui s'appuyait sur cette épée s'éroulèrent l'un et l'autre, sans cause apparente, à ~~1911~~, le jour anniversaire de Sedan.

Mais voici mieux: l'hiver dernier, certains journaux annoncèrent qu'à Cracovie venait d'être retrouvée la couronne des rois de Pologne, disparue en même temps que la Pologne elle-même.

Durant une violente tempête, un tilleul séculaire avait été déraciné, et sous les racines on trouva la couronne, qui fut envoyée à l'évêque de Cracovie.

Or, dans un recueil de prophéties intitulé "Demain", et qui est du baron de Novaye, on lit que la Pologne retrouvera sa liberté à la suite d'une grande guerre qui ravagera l'Europe.

C'est, bien entendu, à titre de simple curiosité, que nous rappelons ces faits. Ils ont été publiés au mois de mars dernier dans un périodique qui traite des sciences occultes. Aujourd'hui que, de par la toute-puissante volonté du tsar, la Pologne redevient libre au seuil d'une des plus grandes guerres de l'histoire du monde, ils acquièrent une force de coïncidence dont on ne peut s'empêcher d'être surpris.

— o —

Le plus grand soldat de l'armée allemande est un nommé Zimmerman; il a 9 pieds $\frac{3}{4}$ de pouce.

UN CURIEUX PAYS

Pour la "Revue Populaire"

Par Auguste Fortier

Un pays où nos maquignons canadiens ne feraient pas beaucoup d'affaires, c'est celui d'où je vous écris ces lignes, c'est la presqu'île de Malacca, au sud de l'Indo-Chine, et où se trouve la ville de Singapore. Il n'y a que trois ou quatre chevaux.

Toutes les voitures, appelées "rickshaw", sont traînées par des hommes. Ces "rickshaws ne peuvent contenir qu'une seule personne; on dirait de petits carrosses d'enfants, comme on en rencontre dans les rues de Montréal, en été.

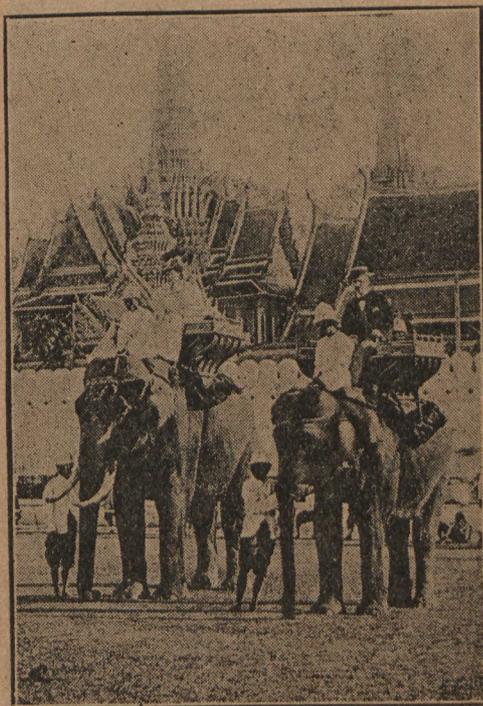
Elles ne conviendraient nullement aux amoureux, qui, par les beaux clairs de lune, aiment à faire une promenade sentimentale. A quoi bon se promener avec sa "blonde", si cette "blonde" est tantôt à dix pas en avant de vous, tantôt à dix pas en arrière, et s'il faut lui crier à tue-tête ces deux mots d'amour qui ne sont faits que pour être prononcés presque tout bas! Non, les promenades en "rickshaw", ne vaudront jamais nos promenades en buggy sur les belles routes de la province de Québec, par les soirs étoilés.

Lectrices et lecteurs de "La Revue Populaire", vous savez sans doute que la presqu'île de Malacca, est en Asie, à peu près vis-à-vis l'île de Sumatra et presque à mi-chemin entre l'île de Ceylan et la ville de Hong-Kong, par conséquent c'est quasiment aux antipodes de Montréal.

La principale ville est Singapore; et les habitants sont des Malais, pour la plupart. Ils sont d'une apathie extrême, et presque toujours vous les voyez assis à l'ombre d'un manguiier, ou d'un bananier; ils

jouent de la musique à bouche. A les voir, vous croiriez qu'ils sont aussi fatigués que des hommes qui viennent d'hiverner dans les chantiers de la Mattawa.

Les Chinois, qui s'infiltrèrent partout, ont envahi la presqu'île de Malacca; et ces Chinois, industriels, patients et travailleurs, comme ils sont, ont pris toutes les meilleures places. Les grands magasins sont tenus par des Chinois; les employés



Les "petits chars" à Penang.

principaux sont des Chinois! et chose remarquable, tous les chevaux,—pardon, je veux dire tous les tireurs de "rickshaw",—sont des Chinois.

Quand un Chinois a fait le cheval pendant deux ou trois ans, s'il n'a pas eu de malchance, il peut retourner en Chine avec un capital équivalent à une centaine

de nos dollars canadiens. Mais, hélas! le Chinois est joueur,—vous pouvez en avoir une idée je crois par ceux qui sont à Montréal—, et souvent on en voit, qui perdent en une nuit le produit de plusieurs mois d'un travail pénible. Triste, n'est-ce pas?

Au nord de Singapore est un petit pays très peu connu que je conseille aux Cana-

d'un vert si beau que vous ne vous lassez pas de regarder.

Dans les "Etats Malais Fédérés", la principale culture est celle de l'arbre à caoutchouc. Élégantes Montréalaises qui lisez ces lignes, quand, par les journées pluvieuses ou neigeuses, de nos automnes, ou de nos hivers canadiens parfois si rigoureux, quand, dis-je, vous "enfouissez" vos pieds mignons dans ces objets si utiles, si commodes, vulgairement appelés "claques", vous demandez-vous quelquefois d'où vient le caoutchouc qui sert à fabriquer ces "claques?"

Vous savez évidemment que le caoutchouc ne vient pas tout du même pays. Il en vient de l'Amérique du Sud, — des bords de l'Amazonie, des contrées du Pérou,—; il en vient de l'Afrique, — du Congo—et enfin, il en vient aussi une certaine quantité de différents autres pays, tels que les Etats Malais Fédérés, oui, on vous expédie du caoutchouc de Penang, où je suis à écrire les dernières lignes de ce petit article commencé à Singaport, il y a une couple de semaines. Je vous envoie quelques vues qui vous feront voir comment on se procure le caoutchouc.

Une plantation d'arbres à caoutchouc ressemble un peu à nos sucreries de la province de Québec. N'est-ce pas? Voyez les vues. Cependant le climat n'est pas le même; regardez comment sont habillés les travailleurs, et vous serez convaincus que ces plantations ne sont pas sur les bords de notre majestueux Saint-Laurent.

A Penang, à Singapore, et dans tout le pays, quand un Européen, c'est-à-dire un Blanc, entre dans un restaurant Malais, ou Chinois, cet Européen voit un garçon indigène s'avancer à sa rencontre en faisant force saluts et en disant: "Allo! Al-

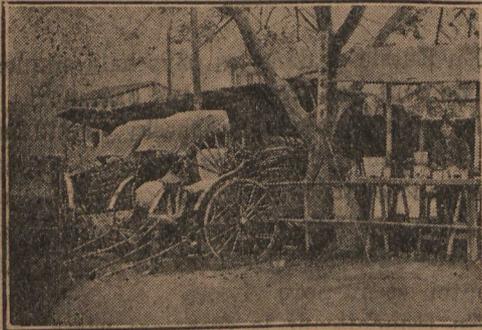


A Penang ce qui coue de cet arbre deviendra peut-être une "claque" qui garantira du froid le pied d'une élégante Montréalaise.

diens-français qui feraient le tour du monde de visiter, je veux parler des "Etats Malais Fédérés", dont la métropole est Penang. Pour l'amateur de sites pittoresques, Penang est une ville idéale. Nulle part, je n'ai vu des maisons aussi coquettes, bâties à la façon chinoise, entourées de verdure, de fleurs et d'arbres géants,

lo!" comme si vous étiez un vieil ami, puis ce garçon indigène prend un verre ou une tasse vide, et vous les montrant, vous dit sur un ton "interrogateur": "Fill them up again? Fill them up again?"

Ces mots vous intriquent, et quand "Allo! A lo!" s'adresse à une grande dame de la haute société européenne, ou à un gros monsieur, cela semble déplacé, un peu familier, pour ne pas dire plus. Mais il n'y a pas de quoi se formaliser; l'intention du garçon indigène, Malais ou Chinois, est bonne. Il désire simplement vous souhaiter la bienvenue et à cette fin,



En attendant la clientèle.

Ces mots "Fill them up again", je n'avais pas besoin de les expliquer; ils doivent être connus à Montréal. Quelle est la lectrice de "La Revue Populaire", de il emploie un mot qu'il a entendu prononcer par des "gentlemen" anglais lorsqu'ils se rencontrent. Quant aux mots "Fill them up again", vous comprenez ce qu'ils signifient: "Emplissez-les encore." Le garçon indigène les a entendus prononcer également par des Anglais, dans un hôtel, ou un restaurant, quand ils s'offrent "un petit coup" et il les emploie "interrogativement" si je puis m'exprimer ainsi.

moiselle ou dame, qui peut faire serment que son amoureux, ou son mari ne les a jamais prononcés... et même qu'il ne les prononce pas encore quelquefois?...

Penang (Asie).

LA CATARACTE DE KAIETEUR.

On croit généralement que la plus grande cataracte dans le monde entier est la chute du Niagara.

Le fait est inexact, car le Niagara, comhauteur de cataracte et comme force de ses eaux, se laisse distancer par le cataracte de Victoria, qui se trouve en Australie, et surtout par la cataracte de Kaieteur, qui se trouve dans la Guinée anglaise.

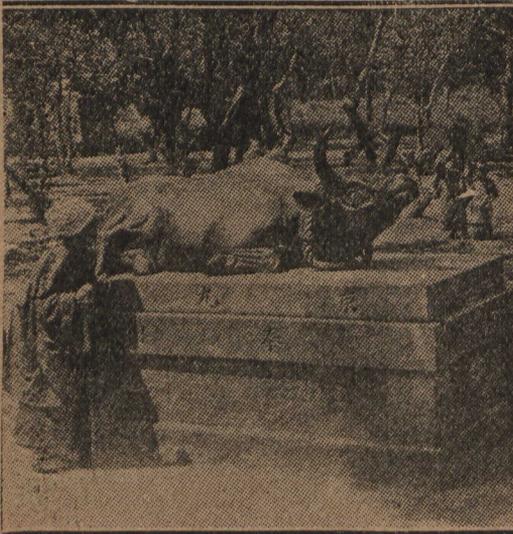
Dans une communication faite récemment à Londres, le docteur Percy Kendall a donné une description fort intéressante, avec projections lumineuses, de cette colossale cataracte qu'il a visitée en 1871. Cette chute d'eau est extraordinaire.

Tous ceux qui l'ont visitée sont restés émerveillés et en quelque sorte ahuris devant le superbe panorama qui se présentait à leurs yeux. Kaieteur laisse se précipiter ses eaux—du fleuve Potaro— d'une hauteur de 822 pieds, c'est-à-dire d'une hauteur plus que double de celle de Victoria et cinq fois supérieure à celle du Niagara. La force de ses eaux est évaluée à plus de 1,250,000 chevaux-vapeur, bien supérieure à celle du Niagara, comme on peut le voir par ces chiffres.

UNE IDOLE JAPONAISE

C'est une idole japonaise que représente notre gravure. Elle n'est pas jolie, n'est-ce pas, cette idole? Cette sorte de boeuf a un air stupide et méchant dont doivent avoir honte ses congénères, si tant est qu'un pauvre boeuf vivant puisse pénétrer dans le parc et contempler son image mal faite.

Et pourtant, les Japonais attribuent un



pouvoir divin à cette ridicule statue d'un animal, car on assure que, pour le moins, l'idole guérit le rhumatisme à la seule condition de frotter la partie du corps affectée contre la pierre de la statue. Si l'on n'est pas guéri du premier coup, il n'y a qu'à recommencer jusqu'à guérison ou jusqu'à ce que mort s'ensuive, et, quel que soit le résultat, on peut être assuré que la bête de pierre n'a eu aucune influence bienfaisante ou malfaisante sur la maladie de la bête humaine qui l'a invoquée.

Mais, ne nous moquons pas trop des superstitions japonaises, ce ne serait d'abord pas charitable, et, ensuite, il faut songer que le Japon ne vient que de s'ouvrir aux idées nouvelles et qu'il semble bien qu'avec un peu de persévérance nos dévoués missionnaires parviendront complètement à anéantir et à remplacer par la saine religion qu'ils propagent, les pratiques païennes des anciens japonais.

— o —

UN PASSE-PORT

En Russie et dans les pays balkaniques on ne peut pas voyager sans passeport.

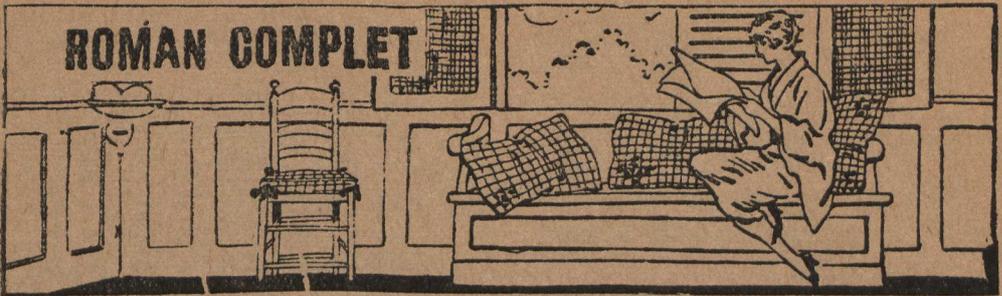
Le prince russe Metchersky, résidant en Roumanie, fut chargé récemment de faire une enquête en Russie sur les maladies des bestiaux. En conséquence, il partit avec quelques spécimens de boeufs, de mouton et un porc vivant.

En franchissant la frontière russe, on lui demanda son passeport roumain. Comme il avait perdu le papier officiel, il sortit un autre certificat imposant, que l'employé russe ne put lire et couvrit de confiance du cachet officiel.

Le prince Metchersky voyagea pendant cinq mois, en Russie, avec ce papier en poche. Arrivé à Moscou, il alla voir le chef de police son ami, et lui montra en riant le passeport visé par les fonctionnaires russes. Et le chef de la police, qui connaissait le roumain, lut devant le mot signallement: "Soie longue tachetée de noir; groin proéminent; une oreille arrachée".

C'était le permis de circulation du porc destiné aux expériences bactériologiques!

— o —



PREMIERS FRIMAS

Par Pierre du CHATEAU

I

— Non !... Plutôt mourir !...

Blottie sur sa chaise longue, Mme Audebert reste immobile, le front dans ses mains réunies...

Le tic tac de la pendule le crépitement des bûches entassées dans l'âtre et le sifflement de la bise d'hiver, qui fait rage au dehors, troublent seuls le silence du boudoir.

Le désordre y règne. Sur la console Louis XV, les meubles, le piano, les objets de toilette sont semés au hasard. De temps en temps, elle lève les yeux et les regarde, l'un après l'autre, avec défiance et une secrète envie de les trouver en défaut... Est-ce que la robe de faille mauve garnie de dentelles blanches n'est pas un peu surannée... comme celle d'une douairière ?... et tous les accessoires sont-ils assez modernes ?.. Voici un éventail qui date de l'an passé et des gants dont la coupe n'est pas irréprochable... Mon Dieu ! qu'une jolie femme a donc de

mal pour ne pas déchoir !...

Ainsi, croiriez-vous qu'elle ne peut se procurer une femme de chambre ! J'entends une femme de chambre digne de ce nom !... Celle de Mme Audebert n'a pas le moindre sentiment de l'art... Son coup de peigne est maladroit, en ce sens qu'il dégage trop les tempes... elle ne veut rien comprendre, cette fille, rien, rien !...

— Louise !...

— Madame ?

— Je vous donne vos huit jours : vous irez coiffer ailleurs...

Louise se retire et hausse les épaules. Qu'est-ce que ça lui fait de partir ?... C'est la vie d'une servante : ici aujourd'hui, là demain ; tantôt l'hôtellerie est bonne, tantôt elle est mauvaise : celle-ci entre les deux ; ma foi ! elle ne le regrettera pas !

Soudain, une avalanche passe devant elle :

— M'man est là ?

— Oui... elle est là... et de bonne humeur, encore, ajoute mentalement la femme de chambre.

Ah ! ce M. Paul qui traîne ses souliers poudreux sur tous les tapis, elle ne le regrettera pas non plus, ah ! non !...

Il s'est engouffré dans le boudoir.

— Bonjour, m'man. Tiens, tu es malade, ce matin ?

— Ah ! c'est vrai : c'est jeudi !... murmure sans aucune espèce de satisfaction la maman de Paul.

Le voici qui regarde, qui furette.

— Tiens... tiens... Ah ! oui, le bal de la préfecture !... Tu avais cette robe lilas ?...

— La trouves-tu jolie, Paul ?

— Très "bath" !...

— Quel mot !...

— Dame !... Quand on est en rhétorique... Avec le père Brocard, encore !...

Et jetant son képi sur le piano :

— Un fameux raseur !...

— Qu'est-ce qui est "raseur", Monsieur mon fils ?...

Tous deux retournent la tête, surpris par l'apparition de M. Audebert.

— Quand tu arrives, toute la maison tremble : un escadron de hussards !... J'entends le bruit depuis mon bureau... Et justement j'avais un client... Du moins si tu faisais autant de besogne que de bruit, mon garçon !... Quelle place as-tu aujourd'hui ?

Paul se gratta l'oreille :

— Le père Brocard a des fifis !

— Ce qui veut dire que vous êtes un des derniers ?

— Et puis j'avais la migraine...

— Vous l'avez toujours, les soirs de composition !... Ah ! Monsieur, je commence à me lasser de votre... rossardise. Tans pis ! c'est le mot... Et, si vous ne changez d'allures, nous en verrons de belles, en juillet !...

La sonnette du téléphone interrompit la philippique :

— Allons, un importun !... Je reviens.

Paul n'avait garde d'attendre son père :
— Je vais faire un tour de bicyclette, m'man !...

Mme Audebert respira dès qu'il eut disparu. Ah !... les enfants... Quels troubles-fête... Jusqu'à six ans, ça va encore, tant qu'ils ont cheveux bouclés, chaussettes et cols marins... Mais plus tard !... Ainsi, Paul, avec ses bras, ses jambes interminables, sa voix enrouée, le soupçon de moustache qui lui noircissait la lèvre et les "scènes" que suscitaient les compositions, Paul assombrissait la vie de sa mère. Maudit baccalauréat ! il lui ferait venir des cheveux blancs...

Sa soeur Geniève était moins encombrante ; seulement, elle poussait comme une asperge... On lui aurait donné vingt ans, hélas !...

— Mon Dieu, que tu es grande !... rêpétait Mme Audebert en entrant au parloir ; car Geniève était en pension, une pension à la mode d'où elle allait sortir à la fin de l'année.

Et que faisait-on d'elle ?... Promener une fille si grande ?... Autant s'attacher son propre extrait de naissance au dos ! Quelques intimes disaient qu'elle serait jolie comme sa mère ; mais les avis étaient partagés. Mme Audebert avait des admirateurs fervents qui ne lui reconnaissaient pas de rivales ni dans le passé, ni dans le présent, ni même dans l'avenir. Il leur arrivait de la citer aux voyageurs parmi les merveilles à voir, comme l'un des chefs-d'oeuvre locaux dont la ville avait le droit de s'enorgueillir...

— Allez au Bosquet, à l'heure de la musique, vous la reconnaîtrez... blonde... une taille !... un teint !... des yeux !...

Quand Paul et Geniève étaient des bébés, ils formaient aux côtés de leur mère un vrai groupe d'art !

Mais ils n'étaient plus des bébés ; et cette pensée, ce lendemain de bal augmen-

taient la nervosité de Mme Audebert. Depuis le matin, elle cherchait à incriminer la toilette qu'elle portait la veille et la coiffure si maladroitement édiflée par Louise ; car les paroles d'un insolent bruissaient encore à ses oreilles, lugubres comme le "Frère, il faut mourir !"

C'était durant le souper, à une table voisine de la sienne :

— Elle, la beauté du cru ?... disait une voix railleuse, ce sera bientôt votre ruine historique, mon cher !...

Un frisson semblable à un grand coup d'aile lui avait effleuré les épaules. Un moment, elle crut s'évanouir ; puis, le front haut, le sourire aux lèvres, elle avait continué la conversation animée, spirituellement frivole, qui captivait ses auditeurs. Mais le trait restait si douloureux qu'elle ne put se reprendre à la danse. Elle fit signe à son mari :

— Allons-nous-en !...

Lui eut un haut-le-corps. Ce serait bien la première fois qu'il ne verrait pas le cottillon.

— Fatiguée ?... Ça ne m'étonne pas !... Trop mêlées, ces soirées de préfecture... fichue république ! conclut-il en aparté. C'est sérieux ? ajouta-t-il tout haut.

— Faites avancer la voiture, dit-elle insistamment.

Il s'empressa. Déjà elle était au vestiaire : une dérouté comme celle de Cendrillon au coup de minuit. Dans le coupé, et tandis que l'époux se glissait avec circonspection entre les ondes de faille mauve, elle se blottit dans l'angle et ferma les yeux...

— Vous souffrez ?

— Qui dit cela ?

— Mon Dieu !... Je vous ai vue tout à l'heure très pâle...

— Moi ?...

— Ce qui ne vous empêchait pas d'être la reine du bal ! conclut-il glamment.

— La reine-mère, n'est-ce pas ?...

Il crut entrer dans la plaisanterie et commit une maladresse :

— Evidemment, notre printemps s'avance !... Je n'ai que deux ans de plus que vous, et voyez mes cheveux gris !

Et se frottant les mains avec une satisfaction qu'elle jugea odieuse :

— Ça me fait plaisir de trouver mon lit avant 1 heure du matin !...

Ils arrivaient.

— Bonsoir ma femme ! dit-il en l'embrassant martialement ...

— Allez dormir !... murmura-t-elle avec une amertume qu'il ne remarqua pas, puisqu'il est entendu que les hommes sont des égoïstes ; celui-ci le prouvait une fois de plus, ne s'occupant que de son propre repos.

Mme Audebert, elle, ne reposa pas. Sa nuit d'insomnie fut tragique, car, à la lueur de la veilleuse qui voilait un globe d'opale, elle vit s'avancer un spectre, le spectre de l'âge mûr. Il était effrayant, triste comme l'automne lorsque le brouillard règne en maître, que les feuilles tombent sous les rafales d'un vent glacé ; et il riait, d'un rire édenté, branlait sa tête chauve, répétait, impitoyable :

Voilà ce que tu seras demain !...

Elle le repoussait, cachait dans l'oreiller son front baigné de sueur :

— Grâce !... grâce !... Va-t'en !... Je veux rester jeune... Je veux être toujours la belle Mme Audebert.

Au matin, sur sa chaise longue, le spectre la hantait encore :

— Plutôt mourir !... Plutôt mourir !...

II

— Va te promener, Paul... N'écrase personne !

— Pas de danger, m'man !...

Mais si longue que se ferait la promena-

de, il faudrait revenir ; et la colère du chef de famille, accrue durant cette absence, se traduirait par une "scène" à l'heure du déjeuner...

Soudain, un tourbillon pénétra dans le boudoir :

— Bonjour chère ?... Un peu fatiguée du bal ?... Une cohue, n'est-ce pas !... Et quelle épreuve pour les antisémites ! Ces nez-là se fourrent partout, même, si l'on n'y prenait garde, dans les ventes de charité !... Vous devinez que je viens au sujet de la kermesse ?... Il faut absolument que vous teniez un comptoir !... Voulez-vous les fleurs ?...

Avec un sourire navré, Mme Audebert secoua la tête :

— Pas moyen, c'est jeudi...

— Eh bien ! jeudi ?... Un jour comme un autre ?... C'est le lundi que vous recevez ?...

— Aujourd'hui, j'ai Paul !... Il a une mauvaise place... Tout à l'heure ce sera terrible... et j'en aurai les nerfs malades jusqu'au soir...

— Bah !... Si sévère que cela, votre banquier de mari ?...

— Oh !... très sévère... très exigeant.

— Bah ! bah !... Une idée : si je restais à déjeuner, oserait-il, devant moi ?...

— Je ne pense pas...

— Bon, alors !... Et, après le café, je vous enlève ?... Mon Dieu ! que vous êtes enfant de vous mettre l'âme à l'envers pour des vétilles !... Est-ce donc si nécessaire que votre Paul arrive bon premier ?... Vous me faites songer à la générale X... qui a deux garçons dans la mêlée : "Mon pauvre Hubert" et "mon pauvre Jean". On ne parle plus que d'eux dans son salon : le général annonce les bonnes nouvelles : "Mes fils ont la victoire !..." Si c'est une défaite, il s'adresse à sa femme : "Vos fils ont manoeuvré comme des pompiers !..." Et comme il

n'est pas tendre, il les fait mettre aux arrêts par le professeur. Seulement, la générale intercède et cherche à influencer M. Brocard... Elle est très éloquente, d'autant qu'elle parle avec son coeur. Mais crac ! l'autre jour, elle est surprise par son mari...

— Alors ?...

— Oh ! alors... Quelque chose de terrible !... Le général pestait, sa femme pleurait...

— Et M. Brocard ?...

— Que vouliez-vous qu'il fit ?... Il ne pouvait cependant pas mourir ?... Allons, vous souriez... Ça va mieux ?...

— Hélas !...

— Encore ?... Mais quand on est Mme Audebert, on doit prendre la vie par le bon côté. Laissez donc ; si votre Paul ne mord pas au grec et très peu au latin, il mordra à une chose... c'est moi qui vous le dis...

Un renfort arriva de nouveau, sur le coup de midi, en la personne de l'un des bons clients de la banque, très inquiet de ses mines d'or. Paul, rasséréiné, prit place allégrement à la table du déjeuner :

— La mère Destourbil, le père Rocamadour : ça va bien !...

Et ça alla si bien qu'il put mettre les morceaux doubles et reprendre trois fois de la crème au chocolat...

— Eh bien ! Etes-vous contente, pauvre mère ?... L'orage est conjuré !... Maintenant, faites-vous belle pour tenir le comptoir des fleurs...

Elle se fit très belle, et son miroir lui certifia qu'elle n'était pas la "ruine historique" de ce mauvais plaisant du bal. La kermesse ouvrait à trois heures ; elles arrivèrent plus tôt pour tout disposer et tombèrent au milieu d'un grand débat, car il est rare que tout marche sur des roulettes, même dans une vente de charité. La faute n'en est à personne. Il faut bien

soutenir ses droits et les défendre, jusqu'à la mort. Mme Chérec, jeune et jolie brune affectée au buffet, jugeait, avec raison, que la chartreuse verte, jaune ou blanche était sa spécialité ; mais Mme Ardent, non moins jeune et non moins jolie, n'entendait pas de cette oreille, toujours avec raison. Le buffet, qu'est-ce qu'il avait à faire avec la chartreuse ?... A la bonne heure, l'épicerie ?...

L'excellent curé de la paroisse s'évertuait à tirer la chose au clair :

— Voyons, Mesdames ?... mes chères dames ?... Si nous nous faisons de petites concessions ?...

— Parfaitement, Monsieur le Curé !... Que l'épicerie soit raisonnable...

— Que le buffet cesse d'être exigeant...

— Oui... mais... si l'un et l'autre... Voyons, est-ce que l'un et l'autre ne pourraient vendre la précieuse liqueur ?...

— Jamais de la vie !...

— Je ne vois pas, Mesdames...

— Question de principes, Monsieur le Curé...

— Un petit sacrifice... en vue du prochain Carême ?...

— J'en ferai d'autres...

— Et moi aussi !...

Comment sortir de l'impasse ?... Le pauvre pasteur se grattait l'oreille en pensant qu'il lui serait plus aisé de présider un Concile que de mettre d'accord Mme Chérec et Mme Ardent : "des femmes bonnes, très bonnes, très dévouées, excellentes... mais... Ah ! sainte mère de Dieu..."

Il eut une idée sublime :

— Un arbitrage, Mesdames !... car le temps presse, vous savez ?... Allons, les doyennes ?... Voici justement Mme Destourbil et Mme Audebert !...

Oh !... Monsieur le Curé, pauvre Monsieur le Curé, qu'avez-vous dit là ?... C'est bien encore pour la première qui a

doublé le cap de la cinquantaine ; pour celle-ci l'heure de la crise est passée ; mais pour Mme Audebert, la belle Mme Audebert qui n'a pas un cheveu blanc, pas une ride apparente, Mme Audebert coiffée d'un toquet garni de roses moins fraîches que ses joues ; qu'est-ce que vous pensez donc, Monsieur le Curé ?...

Ce ne serait pas vous, que déjà vous seriez remis à votre place, avec prière instante de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ; mais c'est vous, et l'offensée ne vous lancera qu'un regard, un seul, sous sa voilette blanche... Puisse-t-il vous éclairer et vous faire réfléchir !

Vous ne serez donc pas surpris que Mme Audebert se dérobe. Elle a tourné le dos et s'absorbe dans ses fleurs en vous laissant aux prises avec le buffet et l'épicerie ; et voici que l'affaire devient tragique, puisque les deux comptoirs se précipitent, ensemble, vers la caisse de bouteilles qu'un commis vient d'apporter. Une seconde idée, vraiment géniale celle-ci, termine l'affaire :

— Eh bien ! Mesdames, la chartreuse sera le gros lot de la tombola...

La décision est commentée, et cette fois il tient ferme.

Il tient aussi le sujet de son prochain sermon à la réunion mensuelle des mères chrétiennes... Monsieur le Curé, vous êtes un saint ; mais vous allez vous faire des ennemies !...

Déjà Mme Audebert ne peut plus vous souffrir. Elle pensait, la veille, vous parler de son mari à propos des Pâques et vous conduire son Paul auquel vous feriez du bien. Mais elle cherchera quelqu'un qui ne la traitera pas de doyenne en pleine vente de charité...

C'est un coup terrible, celui-ci, car il a été public. Malgré l'importance du débat, il n'a pu rester inaperçu.

Des sourires, très rapides, mais enfin

des sourires ont passé sur bien des lèvres ; ils se sont incrustés aussi dans la mémoire de Mme Audebert et lui enlèvent tout d'abord sa gaieté. C'est sans conviction qu'elle offre ses fleurs ; elle envie l'entraîn de Mme Destourbil qui fait l'article au bazar ; vainement de nombreux amis s'approchent de son comptoir et lui payent au prix de l'or les primevères et les azalées. Lorsqu'on compte les recettes, c'est la sienne la meilleure... un immense succès !

Mais qu'elle se soucie peu d'un succès pareil ! Les papillons noirs sont revenus en foule sans même attendre la tombée de la nuit ; et Louise vient annoncer à M. Audebert que sa femme a la migraine et qu'elle ne dînera pas. Pour lui aussi ce jeudi a été pénible ; Paul a échappé forcément à sa mercuriale. Il a regagné le lycée sans prendre congé ; et maintenant son père est à table, tout seul, en tête-à-tête avec le bulletin qu'il froisse d'un doigt nerveux...

Et les jours qui suivent sont des jours nébuleux. Mme Audebert a des crises de larmes qui ne laissent pas que de l'inquiéter ; même son mari en parle au docteur, qu'il rencontre par hasard. Le "prince de la science" pose quelques questions pour que sa religion en soit éclairée...

— Des bals tout l'hiver, n'est-ce pas ?..

— Hélas !... docteur...

— Quelquefois deux, trois dans la même soirée ?..

— Parfaitement !..

— Et le souper de la nuit, hein ?..

Foie gras, galantine, dinde truffée, la ruine de l'estomac !..

— Que voulez-vous que j'y fasse ?..

— Et moi, mon cher ?.. Vous êtes étonnants, vous autres gens du monde, de venir nous demander de vous refaire une santé que vous avez mis vingt ans à démolir !..

— Est-ce ma faute, après tout ?..

— C'est celle de la femme que vous m'avez donnée, Seigneur !... comme depuis Adam, mon bon ami ; voilà, pas de changement depuis lors. Mais à présent, en Carême, vous assagissez-vous un peu ?

— Mais docteur...

— Bon ! Les concerts remplacent les bals et vous multipliez les grands dîners..

— On ne peut pourtant pas vivre chez soi comme des ours ?..

— Mieux vaut mourir dans l'impénitence finale, alors ?

— Mais la belle saison... Elle va venir, la belle saison...

— Peuh !... Elle vous poussera vers le cours, à l'heure de la musique, quand tous les microbes de la création pullulent sous les pas des promeneurs...

— Nous irons aux bains de mer...

— Avec casino tous les soirs...

— Mais, enfin, docteur, que voulez-vous que j'y fasse ?.. s'écria presque tragiquement M. Audebert.

Le docteur, vieil ami de la famille, eut un sourire, un léger haussement d'épaules qui signifiaient :

— Mon cher, vous êtes maître chez vous !..

Et après qu'ils se furent quittés, le banquier resta sous cette impression qu'il était bien, en effet, le chef de la communauté. Une heure plus tard, il grattait à la porte du boudoir.

Sa femme, étendue sur la chaise longue, lisait un roman. Ce roman l'énervait, non parce que l'héroïne était la plus belle du monde, mais parce qu'elle s'avisait d'avoir vingt ans...

— Ah ! que ces romanciers sont bêtes ! dit-elle en jetant le livre avec dépit..

— Très bêtes ! appuya M. Audebert, qui ne goûtait que les journaux financiers.

En baisant la main qu'elle lui tendait, il s'assit tout près d'elle :

— Ma chère amie, j'ai fait un rêve... un beau rêve... J'ai rêvé, cette nuit, que nous rajeunissions...

Elle tressaillit, et avec un peu d'humeur :

— Nous ne sommes pas des vieillards !

— Sans doute ; mais le songe me reportait aux premiers temps de notre mariage... qui ne date pas d'hier...

Elle eut un soupir :

— A quoi bon évoquer le passé ?...

Le visage du banquier se fit plus sérieux, et une lueur attendrie passa dans son regard :

— Parce que le souvenir est l'un des meilleurs dons que Dieu ait pu nous faire, et à mesure qu'on avance on aime de plus en plus à revivre les jours de l'enfance dans le cadre où ils furent placés...

Il attendit un peu une réponse qui ne vint pas.

— Mon enfance à moi a été heureuse, continua-t-il lentement, et j'ai joui de bonheurs que nos enfants ne connaîtront jamais. Est-ce que les citadins savent ce qu'est la campagne, la vraie campagne avec ses champs, ses bois, ses prés ?...

— En effet ! ni Geneviève ni Paul m'ont failli, comme vous, se noyer dans la mare !... Jamais ils ne se sont perdus, comme vous, dans le bois du Faucheur !... Jamais ils n'ont eu occasion de lutter, toujours comme vous, contre le bouc du troupeau...

M. Audebert eut un rire sonore :

— Vrai ? Vous vous rappelez cela ?...

Ces trois incidents mémorables sont restés longtemps dans la famille à l'état de légende... On avait eu si peur pour l'enfant : si peur !... Et ma mère vous a conté ces aventures où elle prétendait que je m'étais conduit en héros...

— De fait, continua-t-il, je sus nager du jour où je barbotai avec les grenouilles, et la nuit passée dans le bois m'aguerit dans l'obscurité ; quant au bouc, je

ne le harcelai plus à l'aide d'une baguette, puisqu'il s'était fait respecter...

Et redoublant d'expansion :

— Chère vieille maison de famille, qu'elle est délaissée depuis la mort de ses habitants !... De temps à autre, la grosse écriture de mon vieux Pierre m'apporte l'écho de Beauchamp... On y fait des travaux... Et j'ai si grand désir d'aller voir !...

— Vous êtes libre, mon ami...

— Non pas entre deux trains, comme il m'arrive parfois... Mais pour y passer quelques jours... Même, si je pouvais, du samedi au lundi de chaque semaine... Car ma vie de labeur commence à me peser... Je m'alourdis... Je me fatigue... Et vous me rendriez bien heureux, Marthe, d'y venir avec moi cet été ?...

Pendant qu'il parlait, elle avait plusieurs fois changé de visage sans qu'il s'en aperçut, tout entier à l'exposition de son rêve ; mais elle répondit, d'une voix très mesurée :

— Mon ami, nous reparlerons de ce projet et nous le mûrirons à loisir...

Enchanté, il baisa les mains de sa femme, la remercia de l'avoir compris, et retourna à son bureau avec la conviction d'être un homme habile et un mari privilégié.

Elle était moins calme et moins satisfaite. Beauchamp ! S'en aller passer la belle saison à Beauchamp ! Il ne manquerait plus que cela pour l'énerver ! Ah ! ce Beauchamp, comme elle s'y ennuyait, jadis, et comme elle avait trouvé des prétextes afin d'y aller le moins souvent possible pendant la vie de ses beaux-parents !

Et Dieu sait s'ils se mettaient en quatre pour la recevoir, si les vieux amis la fêtaient, organisant les promenades au bois, des parties de pêche dans la Moselle limpide où se tiennent de si beaux poissons ! Comme une reine un peu dédaigneuse, elle

se laissait gâter et bâillait en cachette. Aussi, les enfants venus, elle eut un prétexte pour délaisser Beauchamp, où ils eussent pris de si libres ébats. Son mari, qui ne voyait que par ses yeux, acquiesçait à ses décisions avec un furtif soupir. Ne lui disait-on pas que ce pays était trop humide pour y conduire sans péril Geneviève et Paul ?

Vieux parents, vieux amis étaient partis l'un après l'autre sans que jamais M. Audebert se fût résolu à vendre la vieille maison. Qu'importait à sa femme pour qui elle ne semblait pas une menace ? Leur fortune leur permettait cette fantaisie improductive, justifiée par le sentiment. Ah ! si elle eût su qu'un beau jour, inspiré par un rêve d'enfance, le banquier déciderait de la revoir et d'y faire un séjour, elle ne se fût pas endormie dans sa sécurité. Mais la manoeuvre était facile : consentir et traîner en longueur...

Elle ne put s'en taire à Mme Destourbil, qui abonda tout de suite en son sens :

— Ah !... Pauvre chère, encore un ennui de plus ! Que pense-t-il donc, votre mari, pour vouloir vous enterrer vive dans son Beauchamp, un trou où il n'y a que des fumiers, des oies, des canards !...

III

Une grande jeune fille blonde entra au parloir, clignant un peu les paupières pour découvrir, parmi les divers groupes celui qu'elle cherchait. Un lycéen, haut monté sur jambes, se leva à son approche :

— Bonjour Ginette... Ça va ?...

— Bonjour, Paul... tout seul aujourd'hui ?...

— Parbleu, m'man a ses nerfs... P'pa son assemblée des mines d'or... Et ton serviteur, ah ! ma chère, ton serviteur a

frisé la retenue...

— Encore ?...

— Encore !... Il est enragé, le père Brocard...

— Mais il me semble...

— Que c'est moi, pt'êtré ? Ginette, Ginette, est-ce que tu vas passer dans le camp des vieilles barbes, à ton tour ?...

— Oh ! oh !...

— Tu ne comprends donc pas que je m'embête ?...

— Chut !...

— Et que ça me rase, leur bachot !...

Il roulait des yeux si comiques et gesticulait de ses grands bras d'une façon si plaisante, que Geneviève ne put retenir un éclat de rire qui s'envola comme une fusée à travers le parloir. Quelques têtes se retournèrent.

— Tu vois ?... Nous causons du scandale !...

— Il faut donc parler bas, dans cette boîte distinguée ?...

— Voyons, Paul !...

Elle dit cela mollement, amusée d'une façon visible par ce petit mauvais sujet de frère dont la visite lui était une distraction...

— Eh oui, je m'embête ! reprit-il : au lycée, c'est le père Brocard qui me mécanise ; à la maison, c'est p'pa qui me fait des scènes et m'man qui est d'une humeur ! Il paraît que la couturière a raté une robe et la modiste un chapeau...

— Mauvaise langue !

— Je dis la vérité. Et par là-dessus, il y a la question Beauchamp.

— La question ?...

— Beauchamp... Le domaine des grands-parents... P'pa voudrait y aller cet été... mais M'man ne se mobilise pas jusqu'à présent...

— Pourquoi ?...

— "That is the question," ma chère !

Il y a des tas d'embûches, il paraît...

Tantôt c'est le froid, tantôt c'est le chaud... Ou il pleut, il vente, il tonne... Ou même c'est le bachot qui est mis en avant... Penses-tu, le bachot qui est mis en avant... Penses-tu, le bachot?... Avec ça que c'est m'man qui me fera recevoir !... Enfin, comme dans la Grande Duchesse: "Est-ce aujourd'hui?... (qu'on part.)"

"Non, pas encore..."

"Le prince Paul ôte ses gants..."

Il fredonnait de sa grosse voix rauque, et toutes les conversations s'arrêtèrent dans le parloir...

— Tais-toi !... Tu me feras expulser..

— L'beau malheur !.. D'puis le temps qu'elle dure, ton éducation !... A quoi ça te sert d'apprendre tant de choses, puisque les femmes ne pensent qu'aux chiffons...

— Oh ! le monstre qui se figure cela !..

— Moi ? Je ne me figure rien... J'ai des oreilles, ma chère, et quand on vient chez m'man, le jeudi, c'est comme une revue de la mode... Voilà !..

— Tu écoutes aux portes ?...

— Jamais de la vie ! J'arrive au "five o'clock..." On cause, on me fait causer... Je fais rire tout le monde : Ce qu'il est drôle !... Ce qu'il est amusant !... La maman Destourbil me donne des conseils. Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter que le programme de l'Université tue les enfants... Elle cite des cas de méningite.. Elle ajoute qu'il faut "détendre l'arc", et, ma foi !... Je le détends...

— A quoi tout ça te mènera-t-il ?... dit Geneviève s'efforçant de reprendre son sérieux.

— A m'engager quand j'aurai dix-huit ans...

— Toi soldat ?...

— Après ?...

— Passe par Saint-Cyr...

— Et la méningite, qu'en fais-tu ?...

Elle se reprit à rire. Bien drôle et bien amusant, en effet, ce gamin ! Et, quand il l'eut quittée, elle raconta aux intimes les prouesses du lycéen : "Si vous l'entendiez !... Il a réponse à tout... On ne peut lui tenir rigueur... Quel habile avocat il ferait !..."

M. Paul devint très populaire de ce fait car les intimes confièrent à tous les échos les boutades — nommées traits d'esprit — du frère de Geneviève Audebert... la grande Geneviève, qui commençait à s'ennuyer en pension et agitait aussi en sa tête la question Beauchamp... Elle la connaissait si peu qu'elle n'avait pas appris à l'aimer, la maison des grands-parents !

IV

Et cette question était encore pendante, lorsque la jeune fille fut prise d'un violent mal de gorge, contracté pendant une récréation.

On avertit ses parents. Ils accoururent, émus: déjà elle allait beaucoup mieux ; mais Mme Audebert à l'encontre de son mari, ne voulut pas se rassurer. Tandis qu'ils s'en revenaient ensemble dans le landau qui les avait conduits à la pension, elle s'occupait à remonter le cours des âges et à trouver dans la prime enfance de sa fille des indispositions du genre de celle-ci...

— Vous souvenez-vous Félix, elle avait cinq ans... Nous avons été si inquiets !.. Le docteur a prédit qu'elle se ressentirait longtemps de sa coqueluche.

— Voyons, Marthe, n'exagérons pas ! Geneviève ne peut vraiment...

— Si, si, je vous assure ; cela s'est vu.

— Au bout de treize années ?...

— Soit ! De treize années ...

— Quelle plaisanterie !..

— Oh ! vous voilà bien, vous autres

hommes !... Vous voulez vivre en pleine sécurité... Au besoin, vous recouvririez de fleurs le cratère d'un volcan...

— Mais... ma chère amie...

— Ne protestez pas !... C'est malheureux, mais c'est ainsi... Il n'y a que les mères qui voient clair.

Un peu troublé par ces reproches, repris d'une inquiétude toute paternelle, il accepta de consulter un spécialiste et de s'en tenir à sa décision. Le lendemain même, Mme Audebert retournait au pensionnat où elle avait fait appeler le praticien. Le banquier présidait une assemblée d'actionnaires ; il attendit impatiemment son retour.

— Eh bien, est-ce si grave que cela ?..

— Si grave ?... Non, à condition expresse de ne pas négliger le mal, de le combattre, d'aller le chercher en ses racines mêmes...

— Bon !... Et Geneviève nous revient tout de suite, n'est-ce pas ?... Et vous partez ensemble pour Beauchamp, où j'irai vous retrouver tous les samedis !

Elle se mordit les lèvres. Toujours la vieille marotte. Beauchamp l'épouvantait. Heureusement que le docteur penchait pour la Bourboule, bien loin là-bas : la Bourboule où il y aurait moins de souvenirs, mais plus de distractions...

— Hélas ! mon ami, il faut renoncer à votre rêve. Beauchamp est humide, trop humide pour que Geneviève y séjourne sans péril.

— Humide ?... Qu'en savez-vous ?... Qui vous l'a dit ?...

— Je le sais par moi-même ; est-ce que Beauchamp m'est une terre inconnue ? Certes ! je l'aurais revue avec joie... sans les circonstances qui nous imposent un... sacrifice de plus...

Mme Audebert possédait à un très haut degré le don de persuasion ; et peut-être se convainquait-elle elle-même, sans se

souvenir de la pression discrète exercée sur le docteur, trop jeune, celui-ci, pour y voir très clair.)

Le rêve, en effet, se dissipait comme un mirage.

Un moment, l'épouse se sentit touchée de la déconvenue qu'exprimait clairement le visage de l'époux...

— Mon pauvre Félix !... mon pauvre Félix !... Voyons, ce sera pour une autre année, je vous le promets...

— En un an, il se passe tant de choses ! murmura-t-il pensivement.

C'était sur "tant de choses" qu'elle comptait bien, tout en répondant de l'avenir. Aussi, du jour au lendemain, ses nerfs s'apaisèrent, le sourire revint sur ses lèvres et la gaieté dans son cœur...

— Alors, m'man, tu vas partir ?...

Et maître Paul leva ses grands bras vers le ciel :

— Tout ça de colis ?... Mazette !... Il en faut, aux femmes des tas d'affaires pour voyager !... Tu emportes donc des robes de bal ?...

— Pas de bals, n'est-ce pas chère amie ? dit le banquier qui avait entendu. Vous allez là-bas pour soigner Geneviève et vous reposer vous-même...

— Certainement, mon ami...

— C'est grâce à cette promesse que je me résigne vous savez ?...

— Je sais, ne vous ai-je pas rassuré, homme de peu de foi ?... D'ailleurs, vous y viendrez voir...

— Pas avant le baccalauréat...

Oh ! cet examen, qu'elle était heureuse de le fuir, d'aller si loin, si loin qu'elle en entendrait bien peu l'écho...

— Ma chère, je t'annonce que je serai tous les jeudis en retenue ! dit Paul à l'oreille de Geneviève quand vint l'heure du départ.

— En retenue ?... Quelle prédiction !..

— Oh ! je serai bon prophète, va !...

Et comme elle l'interrogeait des yeux :

— Crois-tu que ça me botte les scènes ?

Oh ! non, alors !...

— Voyons, si tu travaillais ?...

— Moi ?... Mais je travaille !... Je suis un martyr du devoir !...

Elle haussa les épaules :

— Mauvais sujet !...

— Oh ! tu as de la veine, toi, d'être une fille !... Pas de grec, pas de latin... et pour un simple bobo, un voyage... On ne m'aurait même pas envoyé à l'infirmerie, moi !

Et mystérieux :

— Maintenant que tu es sortie de ta boîte, on va te marier, bien sûr ?...

Elle eut un éclat de rire et une furtive rougeur.

— Qui sait, Ginette, si ce n'est pas là-bas que tu rencontreras le prince...

— Quelle prince ?...

— Dame ! le prince Charmant...

— Il n'y a plus d'enfants, petit Paul !

— A mon âge, avec ma barbe, tu voudrais...

— Ah ! ah ! ah !... ta barbe ?.. Mais on est tenté de te dire : "Lave-toi donc ! tu as du noir au menton..."

Vexé, il la regarda de travers, et agressif :

— Tu aurais bien pu plaider en faveur de Beauchamp !.. Toi aussi, tu es contente de t'en aller là-abs... sans t'inquiéter de rien !...

Elle resta interdite, puis elle s'indigna :

— Comme c'est mal de dire ces choses.

— Il faudrait seulement les penser ?..

Geneviève haussa les épaules et tourna majestueusement le dos à ce vilain frère, qui se mêlait maintenant de la critiquer.

Et pourquoi donc eût-elle "plaidé" en faveur de Beauchamp, ce pays perdu qui n'était pas pour elle le pays du souvenir ?

Toutefois de la portière du wagon où elles avaient pris place, elle montra du

doigt le lointain massif de verdure qui bornait l'horizon :

— C'est là, n'est-ce pas, maman ?...

Mme Audebert eut un simple et rapide mouvement de paupières, puis elle se lança dans un long exposé des dispositions établies avant son départ :

— Naturellement, j'ai pris des mesures pour que ton père soit bien soigné... très bien... même mieux que lorsque je suis présente... Aussi, suis-je entrée dans les plus petits détails du service avec la femme de chambre : le tub tous les matins... Le linge renouvelé tous les deux jours... Des fumigations et des lavages à l'eau de Cologne. Ah ! l'hygiène, c'est le meilleur des médecins... Et puis j'ai exigé de Rosette qu'elle fit des godiveaux trois fois la semaine... C'est son triomphe, les godiveaux. Il est convenu de même qu'elle se procurera des escargots et les cuira au vin blanc... C'est long à préparer : tant pis ! Ton père les aime... Vois-tu, petite, quand un mari aime quelque chose, il est bon de ne reculer devant rien. Hier encore, malgré le tracassé des malles à compléter et à boucler, j'ai écrit à Bordeaux... Une surprise !... Toute une caisse de vins fins, par grande vitesse, à l'adresse de M. Audebert... Il se demandera d'où cela vient ?.. S'il me soupçonne, et il me soupçonnera... il verra mon désir constant de lui causer un plaisir... D'ailleurs, je lui ai fait promettre, à ton père, de venir nous rejoindre à la Bourboule... Il ne voulait pas, alléguant les affaires... mais j'ai supplié... et de là, bon gré, mal gré, nous prendrons le chemin des écoliers pour revenir. Il a si grand besoin de distractions, mon pauvre Félix !... Sa vie est bien trop sédentaire et j'ai une peur horrible que sa santé vienne à en souffrir... J'y pense sans cesse !... J'en parle à Mme Destourbil qui a toutes les peines du monde à me

rassurer : "Votre coeur cherche constamment la petite bête !..." me dit-elle sou-vent.. Eh bien ! c'est naturel, après tout, de chercher "la petite bête..." C'est le propre de l'affection... Lève donc la gla-ee, Ginette ! Il vaut mieux avoir trop chaud que d'être changée en négresse par la fumée du train... Est-ce que je n'ai pas déjà une myriade de points noirs sur la peau ?...

— Non, maman, tu es toute blanche... toute fraîche... toute belle... toute ché-rie...

— Flatteuse !...

— Moi ?... Ce n'est pas la vérité que j'ai une jolie maman ?...

— Et moi, une bonne, bonne petite fille.

— Enchantée d'avoir quitté la pension.. et d'être toujours, toujours près de toi...

— Mon bébé !...

C'était vrai qu'elle ne paraissait même pas son âge, cette gracile Geneviève, un roseau ! Paul semblait son aîné, peut-être parce qu'il se donnait des façons d'homme en fumant des cigares gros come lui..

— Si seulement il pouvait être reçu ! conclut Mme Audebert, sans transition et continuant tout haut sa pensée.

— Qui ?... Le petit frère ?... Ça n'y compte pas, maman...

— Voyons, qu'en sais-tu ?...

— Puisqu'il ne travaille pas...

— Mon Dieu !... que c'est ennuyeux.. Mais enfin, il a du sang-froid, Paul... et puis il faut aussi compter avec la chance.. la chance, elle est aux audacieux... Puis, je lui ai fait tant de recommandations avant de partir !...

Et Mme Audebert, satisfaite du témoi- gnage de sa conscience, ferma les yeux pour prendre un peu de repos...

elle expédia un petit bleu à son mari ; le troisième était daté de la Bourboule ; "Nous arrivons. Pas trop de fatigue. A travers l'espace, bon souvenir..." C'était gentil. A moins que d'avoir mauvais ca- ractère, le banquier pouvait se montrer content. Mais les lettres qu'il écrivit suc- cessivement manquaient de philosophie. Il se trouvait isolé, le disait et le redisait sans cesse, au risque de démontrer une fois de plus l'égoïsme masculin. Il parlait ausssi de Paul, qu'il se flattait de secouer vertement, et ceci enlevait à sa femme l'ombre de regret qui venait parfois la hanter :

— Ah !... Mon Dieu... des scènes ?... Que je suis bien ici !...

De fait, la saison battait son plein, et l'hôtel où Mme Audebert avait pris pen- sion recevait un grand nombre d'hôtes tous les jours Geneviève avec ses timidités de pensionnaire, s'habituaît peu à la ta- ble commune où elle arrivait, rougissante, les paupières baissées, le coeur battant d'une crainte inconnue...

—Allons, petite, on ne te croquera pas ! lui murmurait en souriant sa mère, dont l'aisance était pour la jeune fille un sujet d'admiration. Déjà elle l'avait vue se lier d'une amitié "éternelle" avec des incon- nues envolées au premier jour. On se quit- tait avec des regrets, des tendresses :

—Vous m'écrirez, chère !... Vous vien- drez me voir à X... !... Je ne puis plus vivre sans vous !...

Et devant les yeux écarquillés de Gene- viève :

—Que tu es naïve !... C'est une façon de parler !... Les mots gracieux sont la petite monnaie de la politesse... Ils ne coûtent rien et enchaînent les coeurs...

"Enchaîner les coeurs" devenait plus que jamais l'objectif de Mme Audebert. On lui rendait, d'ailleurs, amabilités pour amabilités, s'étonnant qu'elle eût une si

Deux fois durant le cours du voyage

grande fille ?... Elle expliquait le fait : d'abord, elle s'était mariée très jeune... Oh !... si jeune... Et puis Ginette — le plus souvent elle disait "Nette" — avait poussé vite... comme une asperge !... Sans cette taille extraordinaire, elle lui eût fait porter encore des jupons courts. Mais elle lui laissait flotter les cheveux dans le dos :

— Tu comprends ?... à cause de la chaleur... On évite les maux de tête de cette façon-là !...

Pour un peu, elle eût persuadé au médecin des eaux que c'était d'hier que datait la coqueluche de Nette, cette terrible maladie d'enfance qu'on traite par un changement d'air. Le docteur — un sphinx à lunettes — faisait d'autres études de moeurs aussi fortes que celle-là. Il ne s'étonnait plus de rien, laissait tout dire, regardait tout faire et rendait des oracles d'autant plus savants.

Un matin, une exclamation parvint aux oreilles de Mme Audebert qui traversait le vestibule de l'hôtel :

— C'est elle !... Toujours en beauté !

Elle ne broncha pas ; mais, délicieusement émue, elle revint sur ses pas en une manoeuvre habile et se trouva face à face avec des compatriotes, jusque-là ignorés.

— Tiens, les Dutailly !... Père, mère, fils : rencontre inattendue !

— Tu les connais, maman ?... Je veux dire tu fréquentes chez eux, à X... ?

— Mais ?... A quoi penses-tu, Ginette ? Il ne suffit pas d'habiter la même ville pour être du même monde ; ceux-ci ne font pas partie de notre société !..

Elle n'ajouta pas qu'elle eût rougi, à X de saluer ces gens-là ; mais de se savoir "en beauté" la prédisposait sans doute à l'indulgence, car, loin de se tenir sur la réserve, elle leur laissa voir, par un demi-sourire, qu'elle les reconnaissait.

Hésitants, gênés encore, flattés toutefois, ils s'approchèrent avec force saluts et des excuses sans fin. Le père Dutailly, très loquace, ne perdit pas l'occasion de prononcer un discours bien senti :

— Nous avons l'heureuse chance d'être venus nous abriter sous le même toit que Madame, mais sans oser prétendre que notre satisfaction sera partagée !... Toutefois, le seul fait de se rencontrer loin de la mère patrie rapproche forcément les coeurs...

Le début solennel, fut suivi d'une explication très détaillée sur ce voyage familial :

— Le premier depuis notre mariage, n'est-il pas vrai, Madame Dutailly ?... Car mon épouse et moi avions autre chose à penser dans le temps, et la Bourboule nous était inconnue, même de nom... N'est-ce pas, Madame Dutailly ?...

Petite, boulotte, l'"épouse" se confondait en révérences ; à son tour, elle expliqua qu'ils venaient aux eaux pour leur demoiselle, unis comme les doigts de la main et résolus à ne pas se séparer :

— On est comme ça, chez nous : tous en coeur !..

Mme Audebert allait battre en retraite lorsque, virant de bord, Mme Dutailly ajouta :

— Et qui nous aurait dit que nous approcherions de tout près la personne la plus admirée... et la plus admirable... de X... : c'est vraiment trop d'honneur ! et notre demoiselle est de notre avis... n'est-ce pas, Georgette ?... Allons, regarde bien Madame, pendant que tu y es !..

Ces coups d'encensoir eussent déconcerté tout autre que Mme Audebert ; mais sans cesser de sourire, se figurant les prendre de haut, elle y trouvait comme une revanche et surtout un baume aux blessures faites à son amour-propre depuis un certain temps. A la Bourboule même, elle

goûtait l'amertume d'être entourée de jeunes et jolies femmes, parmi lesquelles elle était confondue, mise déjà à l'arrière plan ; et il lui tombait des nues de fervents admirateurs, des gens éblouis sachant le dire et le laisser voir. User de raideur vis-à-vis de ceux-ci, était-ce possible ?... Elle jugea péremptoirement que cela ne l'était pas.

Geneviève, accourue sur les entrefaites, parut surprise de voir sa mère en conversation intime avec ces Dutailly qui ne faisaient pas partie de la "société"; mais Georgette, fine mouche, évoqua dès l'abord le souvenir d'une amie commune, nièce d'une parente de Mme Destourbil, Jeanne Auclair, qu'elle était allée voir plusieurs fois au parloir :

— Nous nous écrivons... Ce matin encore, j'ai reçu une lettre dont les détails pourraient vous intéresser, puisqu'ils ont trait au couvent...

Geneviève en convint volontiers : elle ne s'amusa pas follement à la Bourboule, et sa réserve céda aux aimables avances de Georgette Dutailly. Celle-ci s'exprimait bien, quoique d'une façon un peu vulgaire, mais que réprimait un coup d'oeil de son frère Raymond. Ce dernier l'aigle de la famille, eût levé sans façon les épaules aux fleurs de rhétorique de son père, s'il n'eût pas vu Mme Audebert en humer le parfum ; il savait que les louanges et les courbettes réussissent en ce bas monde, car la vanité s'y plonge avec délices sans les taxer d'exagération. Il se réservait d'ailleurs, de jeter dans le concert une note moins criarde, usant du point d'orgue avec un art infini. Ses égards admiratifs disaient d'une façon plus éloquente que des paroles l'impression qu'il ressentait de la beauté de Mme Audebert... Aussi, après le déjeuner, toléra-t-elle d'être escortée par l'"aimable famille", qualifiée de la sorte dans son es-

prit enclin aux prompts revirements... Sous les yeux maternels, les deux jeunes filles se promenèrent dans le jardin de l'hôtel, le fausset de Georgette dominant la voix plus timide de Geneviève, qu'interrompait parfois un appel pressant :

— N'as-tu pas froid, mon bébé ?... Cette allée est humide... Cherchons le soleil ! Son "bébé", cette grande fille ?... Quelques têtes se retournaient, amusées :

— Bien haut monté sur jambes, le poupon !...

Le soir de ce même jour, Mme Audebert mentionna cette aventure à son mari : "Devinez, cher, qui nous arrive ?... Avouez que ça fait plaisir de rencontrer des figures de connaissance lorsqu'on est à cent lieues du pays, et d'entendre soudain un bon accent de terroir !... Il paraît que M. Dutailly est un client de la banque, que sa fille est l'amie de Jeanne Auclair... Bref, ce sont de bonnes gens, très serviables, très empressés..."

De fait ils étaient. Après une hésitation, voyant agréer leurs avances, ils s'enhardirent, se multiplièrent heureux, disaient-ils modestement, d'être bons à quelque chose pour le bien-être de Mme Audebert. Et tandis que les hommes se faisaient chevaliers servants, Mme Dutailly tenait un rôle d'admiratrice fort bien joué...

— Je me souviens, disait-elle avec une onction profonde, d'avoir été avec mon mari, un jour de musique, à la Pépinière, un beau jour de printemps. C'était au début de mon mariage. Les dernières notes d'Aïda vibraient encore, qu'il me poussa du coude : "Attention !" Je regardai, et, parmi le flot des promeneurs, j'aperçus une reine... Oui : une reine, et je restai subjuguée !

Et tandis que Mme Audebert ébauchait une protestation forcée par ce coup d'encensoir, elle continuait, sans y prendre garde :

— Vous portiez ce jour-là une toilette délicate !... J'en revois les moindres détails.. Une robe vert foncé garnie de filets d'or... et un chapeau à la Rembrandt avec une longue plume qui caressait vos cheveux blonds... Oh !... Ces cheveux-là... toujours aussi beaux !... Je les dévorais des yeux... Et Jules se mit à rire : "Hein !... Qu'en dis-tu ?..."

— Voyons, Madame Dutailly !...

— ... Je répondis à Jules : "Je comprends ton "attention" de tout à l'heure, mon ami..."

Mme Audebert, ne pouvant lui imposer silence, laissait couler le flot et souriait d'un sourire indulgent.

Mais si son bon sens répudiait les exagérations de l'excellente femme, son amour-propre, mis à l'épreuve en ces dernières semaines, se rassérénait et se berçait en cette atmosphère d'illusions. Sans trop y prendre garde, matin et soir, elle contemplant plus longuement, plus complaisamment aussi, ses cheveux "incomparables" et leur défendait de mêler jamais à leurs ondes soyeuses le fil décoloré et rétif qu'on nomme vulgairement "cheveu blanc".

Elle avait légué à sa fille cette couleur vénitienne, mais ses nattes à elle restaient plus opulentes...

Les jours coulèrent ainsi, plus rapides qu'au début de la saison. Geneviève ne s'ennuyait plus, et elle ressentit une émotion soudaine lorsque sa mère fixa le jour très prochain du départ :

— Oh !... Maman... Nous arrivons...

— Trois semaines de cela, petite !... Compte sur tes doigts, tu verras...

Mais au lieu de compter, elle courut à Georgette Dutailly :

— Après demain, nous serons loin d'ici, hélas !...

Cet hélas ! trouva des échos. Mme Dutailly, la larme à l'œil, ouvrit ses bras à

la jeune fille et l'y retint embrassée, tandis que son mari protestait véhémentement :

— Voici seulement, ma jolie, que la nymphe des eaux vous est salutaire !... Vos joues ont déjà la fraîcheur de la rose, mais vos beaux yeux sont encore languissants !... Et nous avons projeté des excursions ravissantes !... Les faire sans vous : non, jamais !...

Il souligna ces mots par un geste tragique et regarda Raymond qui semblait avoir reçu le coup de la mort. De jour en jour, ses regards alternant de la mère à la fille les charmaient l'une et l'autre, jouant l'admiration pour la première, portant un trouble inconnu dans l'âme de l'enfant. Et sa main qu'agitait un tremblement fébrile passa, à deux reprises différentes, sur son front déjà dégarni, tandis qu'un soupir si profond soulevait sa poitrine qu'elle semblait près d'éclater :

— Mon pauvre cher Raymond !... s'écria d'un ton d'angoissé, Mme Dutailly aux abois.

Il s'éclipsa, et on ne le revit plus de toute la journée ; mais Georgette était là pour servir d'interprète aux sentiments fraternels.

C'était une soeur dévouée : elle se surpassa en cette circonstance et, par des phrases de romans, fit du jeune homme le prince Charmant des contes de fées. Est-ce que Paul, le petit Paul lui-même n'avait pas prédit à sa soeur la toute prochaine apparition du prince ; et par magie, cette vision indécise surgissait de la pénombre sous le coup de baguette de l'imagination !...

A l'âge de Geneviève, les illusions ont toute leur fraîcheur, et l'on croit à la parfaite sincérité du monde parce qu'on est soi-même incapable de tromper. Moins occupée de soi-même, Mme Audebert eût pressenti les rêves de son "bébé" ; mais

résolue à tenir encore cette grande fille en lisière, elle la jugeait apte seulement à jouer à la poupées ou bien au cerceau.

Sur ces entrefaites, deux dépêches arrivèrent en coup de foudre : celle du banquier maudissait l'échec de Paul, tandis que le jeune candidat l'annonçait avec un laconisme empreint de la plus aimable philosophie : "Recalé avec succès !"

— Oh !... ce Paul, murmurait Geneviève, partagée entre le désir de rire et l'envie de pleurer....

— Mon Dieu !... que les garçons font de mal ... répétait lamentablement Mme Audebert.

— Voyons, voyons, pauvre dame, pas de papillons noirs !... répétait sur tous les tons Mme Dutailly. Est-ce qu'ils aideront au succès futur ?... M. Paul a de nombreux confrères, après tout, et c'est une loterie où l'on a le plus souvent de mauvais numéros ...

— Oh bien, oui !... clamait Georgette ; et notre cher Raymond a été de tout temps un privilégié !... C'était un élève à part, un phénix que tous enviaient parce qu'il remportait tous les prix... Aussi maintenant, comme il est en vedette !... Les gens les plus capables lui assurent un brillant avenir .

— Quand il "cause" à une conférence, comme il est acclamé !... N'est-ce pas, Monsieur Dutailly ?...

Le brave homme, interpellé, arrivait à la rescousse :

— Mon fils ?... Il deviendra quelqu'un dans le gouvernement !.. La palme, voyez-vous, est à l'éloquence, et on monte au pinacle avec le titre d'avocat...

Il se rengorgeait, mais revenait bien vite à l'encensoir .

— Belle Madame, les soucis brouillent le teint et nuisent à l'éclat des yeux !... De grâce, prenez allègrement cette petite contrariété : vous avez d'autres sujets de

satisfaction...

Un sourire, un salut complétaient la phrase, et il quittait Mme Audebert à demi rassérénée.

Raymond, lui, faisait habilement parade de ses relations en haut lieu, citait quelques douzaines d'amis, tous intimes, qui se feraient une joie véritable, à la session de novembre, d'accorder le diplôme au jeune protégé...

— Il est timide !... hasardait Geneviève.

— En quelle matière est-il le plus "timide" ? souriait Raymond Dutailly, rééditant le mot connu..

Et chacun de rire, d'applaudir à cet esprit d'emprunt qui éblouissait la naïve enfant.

— Mais, voyons, ce n'est pas tout ça, reprenait Mme Dutailly, vous ne pouvez rentrer chez vous en pleine tempête, pauvre dame !... Des scènes tous les jours entre le père et le fils, c'est peu réconfortant, et cette chère petite fille en perdrait tout le bénéfice des eaux !... Done, c'est entendu : vous prolongez votre séjour ici. Si M. Audebert trouve le temps trop long eh bien ! il viendra vous chercher !...

Sur cette conclusion, jugée péremptoire, l'excellente femme se rengorgea, très fière de l'avoir trouvée.

Cet entretien fut interrompu par Georgette Dutailly, qui arrivait en coup de vent :

— Madame... Mademoiselle...

— Dites : Geneviève, interrompit elle-ci.

— ... On organise un bal... Oh ! je sais ; vous avez promis... mais ce n'est pas un bal comme un autre : c'est une bonne oeuvre, celui-ci !... Au profit des sinistrés dont nous parlions hier... pauvres gens !... Que tous les bons coeurs leur viennent en aide... Et vous avez si bon coeur !...

— Chère Mademoiselle, je voudrais, de toute mon âme...

— Alors, maman, c'est entendu !... Ce qu'on veut, on l'exécute, surtout quand on n'a aucun motif plausible...

— Aucun motif plausible ?...

— Papa ?... Il serait le premier à souscrire, lui !... Il me semble que nous avons été très, très obéissantes depuis que nous sommes ici... Ni théâtre, ni casino... Et sans Mme Dutailly... sans Georgette, ma chère Georgette...

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent pour sceller le pacte d'amitié qu'elles avaient contracté pendant la saison d'eaux.

Ebranlée, Mme Audebert vit arriver toute la famille à la rescousse : Mme Dutailly qui voulait absolument la distraire et MM. Dutailly qui voulaient non moins absolument l'associer à l'oeuvre dont ils avaient accepté d'être les promoteurs. Ils s'y livraient corps et âme, avec une activité et un dévouement excessifs.

— Raymond est complètement surmené, affirmait sa mère ; rien ne lui coûte... Oh ! rien... dès que son coeur est en jeu. Dans le monde huppé où il fréquente, il est connu pour ça ; s'il voulait, il serait la coqueluche des salons... La dame d'un ministre a tenté de le marier à sa propre demoiselle ; un million de dot !... Il a envoyé un refus définitif, ces jours-ci...

Geneviève avait rougi et croyait, la naïve, que cette rougeur passait inaperçue.

La bonne mère reprenait :

— Il a sur le mariage des idées particulières, notre cher Raymond ! Avant tout, il veut aimer sa femme, et que cet amour dure autant que sa vie !...

— C'est très beau ! affirmait distraite-ment Mme Audebert.

Mais les oreilles attentives recueillaient avidement ces paroles pour les buriner dans le coeur. Et ce grand idéaliste hésitait

aussi entre un secrétariat d'ambassade et une préfecture, afin de tenir compte des préférences de sa future épouse ; si elle désirait habiter Paris, il y ferait sa trouée en triomphateur...

Ah ! comme il eût fallu la vigilance maternelle pour remettre ces choses au point et faire justice de toute fantasmagorie. Plus attentive, Mme Audebert se fût émue des longs silences, des yeux rêveurs, des gaietés subites ou des tristesses sans cause de sa fille, et elle l'eût tenue sur son coeur jusqu'à la confidence murmurée dans un baiser.

La vanité de l'imprudente femme se délectait aux madrigaux de Raymond Dutailly ; pas de jour où quelque feuillet, se glissant dans sa chambre, ne chantât, en vers libres, sa grâce et sa beauté ; elle se contentait d'en sourire : ces poètes sont des enfants !

Geneviève les prenait au sérieux, car elle avait sa part, et non la moindre, des quatrains qui la ravissaient. Ils lui étaient lus chaque matin, renouvelés de Fortunio ; cette "blonde comme les blés", qu'on "adorait" avec ferveur, s'incarnait en elle.

Georgette lui confia le manuscrit et oublia de le lui reprendre, comme elle-même oublia de le lui redonner. Sans qu'elle y prît garde, ce manuscrit lui devenait cher ; le soir, avant de s'endormir, elle le parevourait des yeux et le glissait sous son oreiller pour le reprendre au réveil. L'écriture seule valait un poème ; une écriture hardie, tourmentée, avec des arabesques aux majuscules et une ponctuation des plus indépendantes, comme des plus osées. Mais telle qu'elle était, tout en étonnant Geneviève, elle l'impressionnait de même. Un écrivain si bien en cour devait jouir de toute liberté. Et cet écrivain tant prisé des ministres, l'intimidait maintenant plus qu'au premier jour. Correct, réservé, il s'empressait auprès de Mme

VI

Audebert et se contentait d'être poli avec sa fille. Toutes ses louanges les plus délicates allaient vers sa mère. Ce fut à la mère qu'il adressa une supplique pour qu'elle consentit à venir au bal dont il était l'organisateur.

Un refus l'eût désobligé : Mme Audebert l'affirma, devant Geneviève ; et son acceptation toucha aux larmes toute la famille Dutailly, qui célébra en termes ampoulés le grand cœur et la beauté extrême de leur compatriote et amie.

Car Mme Dutailly, dans sa joie et sa reconnaissance, lui donnait de "la belle Mme Audebert" à profusion.

D'abord hésitante, craignant peut-être que la louange fût jugée outrée ou importune, elle l'essaya du regard, ensuite du bout des lèvres, puis franchement, à voix haute, devant son mari et son fils

— Combien je me réjouis, lui disait-elle entre autres choses, au matin même du bal, de vous admirer ce soir, en toilette très parée...

— Une toilette improvisée bien en hâte.

— Mais que vous parerez plus encore qu'elle ne vous parera !...

Elle ajoutait avec une insistance :

— N'ai-je pas entendu parler maintes fois, à X..., de la reine des bals ?.. L'écho m'a décrit celui de la préfecture...

— Oh !.. celui-là, interrompit avec une secrète rancune Mme Audebert, m'a horriblement déplu et fatiguée.

— Je comprends, je comprends, reprit l'habile personne : c'est une cohue à la préfecture... Et l'on y coudoie des gens mal élevés...

— Oh ! certes, affirma Madame Audebert.

Et tout à la pensée de ce plaisir qui s'offrait, qui s'imposait plutôt à sa charité bien connue, elle oublia, dans ses préparatifs de toilette, l'échec de son fils Paul et la promesse faite à son mari.

C'était le premier bal de Geneviève. Il l'effrayait et la ravissait à la fois, comme l'inconnu peut effrayer et ravir une imagination neuve, toujours portée à l'exagération. Bien qu'on la traitât toujours comme une pensionnaire, petite personne sans conséquence, de laquelle on s'occupe peu ou point, elle se sentait femme et se le disait tout bas, bien bas pour que l'on ne l'entendît pas. La toilette de sa mère, pour laquelle s'échangeaient lettres et dépêches, l'intéressait moins que la sienne propre : simple robe de mousseline blanche qui lui donnait un peu l'aspect d'un bébé...

— Si tu dances, Ginette, sois bien modeste... comme on doit l'être à ton âge, lui dit sa mère en l'habillant.

Elle rougit et ne répondit pas. Il ne lui était pas encore venu à l'esprit qu'elle pourrait ne pas danser. Oh ! par exemple, on allait bien voir...

Et, animée d'une pensée secrète, elle modifia la grande simplicité de sa robe blanche par un noeud, une fleur, un retroussis ajoutés au dernier moment... Sa mère, en la voyant paraître, resta stupéfaite...

— Oh !... Il n'y a plus d'enfants... Voyons Geneviève, pourquoi te vieillir ?...

— Pas me vieillir, maman, mais paraître mon âge... Ce ne serait pas la peine d'être sortie de pension...

Puis, afin de détourner l'attention maternelle :

— Tu es superbe, toi, maman ! s'écria-t-elle avec une conviction qui n'avait rien de joué...

— Tu trouves, fillette, dit Mme Audebert rassérénée.

— Oui, je trouve !... Jamais je ne t'avais vue en toilette de bal... Et je suis fier d'avoir une si jolie maman !...

— Allons, partons ! J'ai promis à ces bons Dutailly d'arriver de bonne heure pour les seconder...

Au seuil du hall, Raymond et son père étaient en vedette ; le premier s'empres-
sa d'offrir son bras à Mme Audebert, tan-
dis que Geneviève acceptait celui de M.
Dutailly :

— Vous êtes charmante Mademoiselle,
lui dit-il très paternellement.

Et plus paternellement encore il ajou-
ta :

— Je ne serai pas le seul à m'en aper-
cevoir.

Elle y comptait bien ! Ne lui avait-on
pas dit souvent qu'elle ressemblait à sa mè-
re ? Un sentiment très personnel se glis-
sait à son insu dans son admiration, tandis
que l'écho des louanges prodiguées par
"ces bons Dutailly" à la belle Mme Aude-
bert lui remuait délicieusement le coeur.

Ralmond multipliait ses louanges ; un
poète dans la peau d'un sous-préfet ! Ses
dehors corrects, son air magistral fai-
saient une opposition très remarquable
avec ses paroles nuageuses autant qu'é-
thérées. Geneviève était trop fraîche
émouluée de pension pour ne pas tomber
sous le charme, comme sa mère était trop
désireuse de briller pour que sa prudence
ne fût pas en défaut. Il semblait à Mme
Audebert qu'elle avait fait un mauvais rê-
ve, que ce terrible fantôme de l'automne,
loin de la menacer encore, rebroussait
chemin ; qu'elle était toujours jeune,
qu'elle le serait longtemps encore malgré
cette grande fille qui ne voulait plus res-
ter enfant. Aussi savait-elle gré à Ray-
mond de l'en convaincre plus encore, et
n'avait-elle que des sourires pour la fa-
mille qui gravitait autour d'elle comme
d'humbles étoiles autour d'une planète de
première grandeur. Elle dansa beaucoup,
après avoir déclaré d'abord qu'elle ne
danserait pas, et elle resta jusqu'à l'aube,

malgré sa résolution de partir vers mi-
nuit. M. et Mme Dutailly, leur fils, leur
fille s'étaient récriés à tour de rôle ; à un
bal donné au profit des pauvres, tout le
monde doit danser longtemps ! Georgette
et Geneviève, derrière leur éventail, se
lançaient des regards malicieux :

— On obtient tout, quand on sait s'y
prendre !.. murmura Georgette quand
Mme Audebert faiblit.

Et sans savoir pourquoi, car cette im-
pression fut trop rapide et trop subite, Ge-
neviève éprouva une sorte de malaise qui
lui mit un doute au coeur. Et puis ceci
passa dans le prélude d'un quadrille
qu'elle accordait à Raymond...

L'énigmatique sourire de Georgette la
poursuivit plus encore tandis qu'elle dan-
sait avec ce frère phénix, dont la haute
personnalité lui faisait perdre toute pré-
sence d'esprit. Comme elle se gourman-
dait, la pauvre enfant, de rester si sotté
près de ce beau parleur ! Le moindre de
ses mots lui semblait marqué au coin du
génie le plus pur, et elle ne pouvait lui
donner la réplique, bien qu'il se fit bon
prince et cherchât à l'encourager. N'y
réussissant pas, au lieu d'en témoigner de
l'ennui, il en semblait fort aise et adres-
sait à sa mère des signes d'intelligence
qui mettaient à celle-ci des larmes dans
les yeux. Quand le quadrille fut fini, il se
glissa auprès d'elle :

— Ça va bien !... Ce ne sera pas la pe-
tite, je crois, qui dira non... et comme
nous avons suffisamment chauffé la mère..

— Oh ! oui, alors... Ce qu'elle est va-
niteuse, cette femme-là...

— Ne nous en plaignons pas... C'est le
levier d'Archimède, la vanité, conclut sen-
tencieusement Raymond Dutailly.

VII

Ni la mère ni la fille ne dormirent au

retour de cette soirée. Madame Audebert restait enfiévrée de "son triomphe" et la musique des louanges chantait encore à ses oreilles son refrain charmeur. Geneviève, elle, les yeux fermés, revivait une à une les minutes du bal, surtout celles de deux quadrilles, inoubliables et inoubliées.

Quelle joie et quel honneur d'avoir dansé avec un grand homme, poète, littérateur et futur ministre, pour le moins! Ses mots les plus futiles, ses gestes les plus rapides et jusqu'à ce ton de condescendance qu'employait si aisément sa supériorité restaient incrustés dans cette mémoire de jeune fille pour l'emplir d'un trouble mystérieux qu'elle n'eût confié à personne, voulant être seule à savourer sa douceur. Et même lorsque sa mère se prit à célébrer la belle ordonnance de la fête, due dans une si large mesure à "ces bons Dutailly", elle resta muette, si calme d'apparence que Mme Audebert s'indigna :

—Comment, Ginette, on dirait vraiment que tu es blasée! Tu n'as aucune admiration pour le si joli coup d'oeil qu'offrait le grand hall au moment où la soirée battait son plein?... C'est étrange!... et je crois, certes, que la plus jeune de nous deux, c'est moi!...

Cette pensée d'être plus jeune que sa fille même la mit en belle humeur. Cette belle humeur passa dans les lignes de la lettre qu'elle écrivit à son mari et où elle évita soigneusement de rappeler l'échec de Paul, mais où elle fit sa propre confession, avec de plaisants "meâ culpâ"...

Très cher, je m'accuse de vous avoir désobéi! mais, depuis notre premier père, le fruit défendu a une extrême saveur. Vous vous demandez ce que vous allez entendre, quel crime a commis votre femme, si vous pourrez l'absoudre, s'il vous faudra la condamner?... Ah! très cher, faites ap-

pel à votre indulgence, puisque je verse ma faute dans votre cœur!... Tenez, je m'agenouille... je me penche à votre oreille... je vous dis tout bas, bien bas: "J'ai été au bal... j'ai dansé toute la nuit..."

Ouf!... Je n'en puis plus, non de fatigue, mais de honte... Pardonnez vite, mon ami, où je vais accumuler des montagnes d'excuses, vous entraîner dans des abîmes d'explications! Une seule suffira: j'ai dansé pour les pauvres... Suis-je pardonnée?... Oui: embrasse-moi...

Et figurez-vous que j'ai emmené Ginette, une drôle de petite que nous avons là!... Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne. Parfois, j'ai idée qu'elle rêve du couvent. Aussi suis-je enchantée que Georgette Dutailly la secoue un peu... Mon Dieu!... c'est l'amie de Jeanne Auclair, Georgette, et de retour à X... nous l'inviterons quelquefois... Tous ces Dutailly sont aimables. Vraiment, ça été heureux pour moi de les rencontrer ici... Après X... est une grande ville! Bonjour, bonsoir, et si l'on vient en visite, Madame n'y est pas...

J'aime à croire que le prochain courrier m'annoncera votre venue. Emmenez ce triste Paul, pour le changer un peu du grec et du latin... Ou bien mettez-le dans une bachotière, ce qui nous laissera la tranquillité...

Mme Audebert venait d'envoyer cette lettre, lorsqu'on vint s'informer si elle pouvait recevoir M. et Mme Dutailly...

Elle alla à leur rencontre, le sourire aux lèvres:

—Bonjour, mes voisins!... Avez-vous dormi?...

—On ne dort pas, mais on rêve après l'éblouissement d'une apparition féerique! répondit emphatiquement ce bon M. Dutailly.

Elle rit tout à fait :

—Ah!... cher Monsieur, vous êtes poète, vous aussi...

—Je suis le père d'un favori des Muses, Madame, rien de plus, hélas!...

—C'est déjà très glorieux... Et tout le monde ne peut en dire autant...

—Ça, je m'en flatte!... Aussi ne puis-je que remercier "Madame" de m'avoir donné un fils admirablement doué à tous les points de vue... N'est-il pas vrai, ma bonne amie, que je te le répète tous les jours?...

L'excellente mère porta son mouchoir à ses yeux :

—C'est vrai, Monsieur Dutailly, que tu es fier de notre Raymond... et j'avoue qu'il ne peut en être autrement...

—Sans aucun doute! conclut Mme Audebert, dans l'espoir de clore l'incident.

Cette visite avait lieu de la surprendre; l'aspect des époux était solennel. M. Dutailly, en redingote des grands jours, arborait des gants gris perle et mettait en évidence un haut de forme frais émoulu de chez le marchand; sa femme avait revêtu la robe de satin noir dont elle s'était parée au bal, et elle portait un chapeau retapé par l'adroite Georgette: tout un parterre de capucines des tons les plus variés. Et malgré leur aplomb, ils s'encourageaient d'un sourire, hésitant à qui parlerait le premier. Chacun d'eux, avec son éloquence particulière, pouvait amener l'entretien au point qu'ils désiraient; mais la voyant émue et indécise, ce fut lui qui ouvrit le feu :

—Nous nous croyons autorisés, mon épouse et moi, après ce qui s'est passé hier, à tenter auprès de Madame la demareche dont nous espérons le succès!...

De bonne foi, Mme Audebert crut à l'organisation d'un nouveau bal qui com-

pléterait la recette, sans doute insuffisante, faite au profit des sinistrés; et séduite par la pensée de rééditer son succès de la veille, elle eut un sourire encourageant, tandis qu'elle menaçait du doigt ses bons voisins :

—Un complot, alors, Monsieur Dutailly?...

L'un et l'autre des époux saluèrent :

—Le complot du bonheur! dit-il avec emphase; et c'est si charmant de comploter ainsi que mon épouse et moi en sommes ragaillardis tout à fait!...

Un éclair amusé passa dans le regard de Mme Audebert; il n'échappa point à l'oeil perçant du brave homme qui crut le moment venu d'abandonner les périphrases pour prononcer, debout, la phrase sacramentelle qui tremblait sur ses lèvres depuis son arrivée :

—Bref, nous avons l'honneur de demander à Madame la main de sa fille Geneviève pour notre fils Raymond!...

Et il se rassit, solennel.

La foudre fût tombée aux pieds de Mme Audebert sans la surprendre davantage; rêvait-elle donc?... Avait-elle bien entendu?...

La stupéfaction qui la rendait muette fut interprétée par les Dutailly au gré de leurs désirs; avec des larmes dans la voix, la bonne mère s'écria, les mains jointes :

—Je savais bien, moi, que vous consentiriez: nous sommes si bonnes amies depuis notre heureuse rencontre aux eaux!...

—Et les deux petites s'aiment déjà comme deux soeurs!

—Et notre Raymond est tellement sous le charme!...

—Et nous tous!...

Mais, recouvrant la parole Mme Audebert coupa net avec une sécheresse hautaine, à cette joie prématurée :

—Ma fille est bien trop jeune: nous ne songeons pas à la marier d'ici longtemps...

—Beau défaut, la jeunesse!...

—Et qui se corrige! Nous pouvons attendre... faire patienter Raymond...

—Inutile: je n'engage pas l'avenir!...

La raideur croissante de Mme Audebert, l'irritation que décelait sa voix et qui faisait trembler ses lèvres, pâlir ses joues jetèrent un froid glacial dans ce petit salon d'hôtel où, peu auparavant, des sourires s'échangeaient. Contraints, démontés malgré leur audace, les Dutailly se levèrent et battirent en retraite, mais sans se croire vaincus. Toujours majestueux, avec ce ton d'oracle qu'il n'abandonnait pas, il formula une phrase qui fut à Mme Audebert comme la flèche du Parthe:

—La sentence, nous l'espérons, ne sera pas sans appel!...

VIII

Quand elle fut seule, la mère outragée eut une terrible crise de nerfs qui, fort heureusement, n'eut aucun témoin. Lacérant son mouchoir de dentelle, et y étouffant le cri de sa colère, elle répétait trois mots où se résumait son indignation:

—Ces gens-là!... Ces gens-là!!... Oh! ces gens-là!...

Où, "ces gens-là", ignorés à X..., tenus à distance, n'étant ni de son monde ni de la "société", lui infligeaient un affront terrible, et de l'air le plus naturel!... Lui demander sa fille en mariage pour ce préfet de rencontre, cet outreucidant phraseur, et, sur son refus, oser protester: c'était deux fois odieux!...

—Tu es là, Geneviève!... put-elle articuler, ouvrant une porte de communica-

tion dans son appartement. Viens, viens ici... Il arrive des choses... Oh! des choses dont on n'a pas idée... Peut-être ne devrais-je rien t'en dire?... Mais je ne puis m'en taire!... Ils ont rêvé de donner pour femme à leur fils la fille du banquier Audebert... Deux cent cinquante mille francs de dot!... Une histoire qui ferait rire si elle ne prêtait à pleurer!... Et j'en pleure de rage!... Ah! si ton père était là... Lui si pointilleux, comme il les remettrait à leur place!... Je l'ai fait, moi, et sais-tu ce qu'il m'ont répondu?... Que la "sentence" ne serait pas sans appel... Oh! les sots!... les ambitieux!...

Geneviève, très pâle, restait debout, sans un mot, les yeux baissés:

—Je comprends... Tu es suffoquée... Remets-toi!... D'ailleurs, je vais couper court; une dépêche à ton père et nous partons ce soir...

—Ce soir?

—C'est plus simple. Je ne pourrai pas revoir ces gens-là... ni serrer la main de cette femme... C'est incroyable qu'on se laisse entraîner à tendre la main à des inconnus et à les traiter d'égal à égal... Mais les eaux... la grande liberté des eaux et une bonté native... Voilà comme on est payé de faire des concessions... On ne m'y reprendra plus. Sonne la femme d chambre; vite, les malles... J'ai vraiment besoin de changer d'air!...

Avec une allure d'automate, Geneviève obéit; mais, penchée sur les tiroirs dont elle vidait le contenu de grosses larmes s'échappaient de ses yeux et tombaient, une à une, jusqu'à terre sans qu'elle songeât à les retenir.

Elle avait les yeux rouges, lorsque son oreille à l'écoute surprit un pas léger dans le vestibule voisin. Elle sortit de sa chambre. Georgette eut un cri étouffé et s'é-

lança pour la serrer dans ses bras :

—Chérie!... Je "lui" dirai que je vous ai vue pleurer... Il sera moins malheureux... "Il" voudrait vous voir...

—Nous... partons... balbutia-t-elle.

—Partir!... Nous nous écrirons... jurez-le!...

—Je le juré!...

Et elle s'enfuit, bouleversée.

Car de penser qu'"il" était malheureux "lui", à cause d'elle, la comblait à la fois de joie et de douleur. Jamais elle n'eût supposé cette chose qui impliquait un si profond amour! Mais très loin de lui, croyait-elle, par l'intelligence, elle se jugeait tout près par le cœur. Aussi Georgette était-elle leur providence. Sans Georgette, Geneviève eût-elle pu connaître toutes les aptitudes, les qualités, les perfections de ce frère phénix, si différent de son frère Paul? Sans Georgette, comment eût-il appris qu'elle partait désolée, qu'elle pleurait ce départ?... Grâce à Georgette, il saurait bientôt qu'elle restait fidèle, qu'elle le serait toujours, puisqu'elle lui donnait sa vie par un serment secret, mais qu'elle tiendrait envers et contre tous...

Car les motifs allégués par sa mère, pour repousser avec tant de hauteur cette demande en mariage, lui semblaient puérils et non justifiés. Son âge à elle?... Mon Dieu! on vieillit tous les jours; les considérations mondaines qui excluaient les Dutailly de la "société" de X...? Belles considérations, vraiment! Qu'est-ce que la "société" pouvait bien faire à une âme éprise d'idéal, fascinée par une supériorité jugée incontestable et qu'elle saurait rendre incontestée!... Comme elle se disait fière, la pauvre petite, d'avoir inspiré un sentiment qui l'honorait, venant d'un homme supérieur!

Il lui semblait aussi qu'après avoir accepté, durant plus de trois semaines, les hommages et les prévenances de la famille Dutailly, on était peu autorisé à lui reprocher maintenant sa modeste origine et son exclusion de la "société". Ces hommages, ces prévenances, adressés surtout à sa mère, l'avaient plus touchée que s'ils se fussent adressés à elle-même; il lui semblait, surtout à l'heure présente, que, pour conquérir une fille, il fallait d'abord faire le siège des parents. Et cela s'était passé de la sorte, en toute délicatesse, pour rendre peut-être plus cher et plus précieux l'aveu définitif...

Ces raisonnements ne manquaient pas de logique. Après cette intimité, un refus péremptoire et un départ brusque étaient moins à l'avantage des Audebert que des Dutailly; ils laissaient à ceux-là le rôle qui les mettait le mieux en relief aux yeux d'un témoin inexpérimenté.

—Je lui donne ma vie!! se répétait la jeune fille.

Et de ce serment elle éprouvait du calme, le grand calme qui suit un irrévocable arrêt.

Sa pensée n'allait pas, à la vérité, jusqu'à l'extrême limite de la lutte: celle-ci ne se bornerait-elle point à quelques pleurs, à quelques prières, à quelques plaidoyers qui sûrement auraient gain de cause devant le tribunal paternel? Depuis l'enfance, n'était-elle pas habituée à tout obtenir de la tendresse de ses parents?... Elle dirait: "Je l'aime et il m'aime", et l'on appellerait le fiancé...

Ces songes lui adoucèrent le moment du départ, accepté par les Dutailly avec grande dignité. Personne sur le passage des voyageuses, soit dans le vestibule de l'hôtel, soit aux abords de la gare. On attendrait, c'était assez...

Et, feignant une somnolence invincible, Geneviève ferma les yeux. Déjà elle méditait la lettre qu'elle écrirait à Georgette en retour de la sienne, lorsque son adroite et fidèle alliée lui aurait indiqué le moyen de la lui faire parvenir.

Hélas! elle-même ne savait pas où ces premières nouvelles viendraient la chercher! Mme Audebert, après avoir obéi à la première impression qui la chassait de la Bourboule, avait pris la route de Paris, sous prétexte de distraire Geneviève d'une aventure qui l'attristait. Car elle semblait triste; si peu attentive que fût sa mère à étudier son visage, l'ombre répandue sur ses traits était trop apparente, malgré ses efforts, pour qu'elle passât inaperçue. Et à peine arrivée dans la capitale, Mme Audebert commença à courir les magasins, traînant à la remorque sa fille ennuyée. Les emplettes s'accumulaient, utiles ou frivoles, et au milieu du brouhaha une épître de Paul parvint à sa soeur:

Veinarde! Pendant que tu te promènes, toi, je mène une vie de forçat. C'est pour "mon bien", dit papa; mais tu comprends si je m'en fiche, d'un bien pareil?... Si j'avais seulement l'âge de m'engager! Mieux vaudrait patanger le sac au dos, les pieds chaussés de lourds godillots, par les terres labourées, que de potasser ce brigand de Virgile, ce coquin d'Horace, ce scélérat de Juvénal... Mince des Latins, surtout des Grecs! Les femmes n'ont qu'à se bichonner, à potiner, à se balader sans s'inquiéter du reste: ton métier vaut mieux que le mien! Quant à la littérature, je gage que tu l'apprends au théâtre?... Est-ce vrai?...

Geneviève lut ces lignes avec un profond dédain: "Fruit sec!" et ce jugement sévère, prononcé du bout des lèvres, ajoutait

au sentiment d'admiration qu'elle entretenait en son coeur... Oui, c'était vrai qu'elle allait au théâtre. Sous prétexte de bonne musique, sa mère l'avait menée aux deux Opéras, puis au Français où l'on donnait une pièce classique; ne faut-il pas profiter de l'occasion de voir jouer les vieux auteurs?...

Honnête en elle-même, la comédie l'enchantait. Il y avait dans le cas de l'héroïne des choses qui lui rappelaient ses impressions à elle; traduites en beau langage, elles l'impressionnaient plus que de raison. Et suspendue aux lèvres des acteurs, rougissante, émue, soudain elle pâlit; ses yeux se voilèrent; il lui parut que la salle tournoyait, qu'elle-même était entraînée par une force irrésistible dans ce mouvement vertigineux.

—Tu est fatiguée, Ginette?

La question lui parvint comme en rêve; elle balbutia:

—Non, maman...

Quelques secondes, quelques minutes peut-être se passèrent, et Mme Audebert eut un cri indigné:

—Oh!... ces Dutailly!...

Et, très bas, bredouillante:

—Ne tourne pas la tête à droite!... Ils sont là... tous... Et ils nous regardent... les odieuses gens!...

L'acte finissait; elle entraîna sa fille. Toutes deux se heurtèrent sous le péristyle à Georgette et à sa mère qui s'inclinèrent en souriant. Ce salut et surtout ce sourire portèrent au comble l'irritation de Mme Audebert; dans la voiture qui la ramenait avec Geneviève à leur hôtel, elle donna libre cours à ses sentiments:

—Soyez donc bienveillante pour des gens pareils... des gens qui abusent de votre bonté!... Dans "notre monde", personne n'aurait idée de chose pareille...

personne!... Il faut vraiment avoir affaire à des chevaliers d'industrie...

—Oh!... maman...

—Tu ne vas pas les défendre?... Je ne le permettrais pas!... car c'est trop, c'est bien trop d'avoir admis dans ton intimité cette petite...

—L'amie de Jeanne Auclair!...

—L'amie... l'amie... Qui me l'assure, à présent?

—Tu n'en doutais pas, maman, ces jours derniers...

—Eh bien! je le regrette!... Je regrette ma confiance... mon aménité... Je les regretterai toujours!...

Ce "toujours" se faisait si dédaigneux que les larmes en jaillirent des yeux de Geneviève.

—Tu pleures?... pourquoi pleures-tu?... Tu regrettes une amie de passage... d'occasion?... Jamais tu ne la reverras à X..., jamais, jamais!...

—Pourquoi donc, maman?...

—Encore?... Elle se nomme Dutailly: c'est assez!...

Geneviève essuya ses yeux. Tout ceci lui semblait être un comble d'injustice. Le seul crime des Dutailly était d'avoir demandé sa main pour Raymond; et de l'avoir revu, lui, au moment même où le héros de la pièce épousait l'héroïne, l'enchantaient comme un présage de prochain bonheur. Oui, cette rencontre soudaine, si désagréable à sa mère, l'émuovait profondément. Ce n'était pas l'oeuvre du hasard, mais celle d'un amour qui la suivait avec une attention fidèle, sans se laisser dérouter, ou lasser, ou décourager par l'absence et les événements. Malgré les paroles de Georgette, elle avait eu peur, un moment, que le refus et le départ bouleversassent les choses, en imposant au prétendant une attitude de réserve et de

froidueur. Comme elle se sentait fière et heureuse qu'il n'en fût pas de la sorte! Maintenant, elle était sûre de lui, sûre de l'avenir!

Et sa jeune imagination vagabondait dans le champ du rêve où il est si facile d'entrer, si difficile de sortir!...

IX

—Oui, c'est nous!... Ne prenez pas cet air étonné... Vous avais-je dit que je resterais longtemps à Paris?... Juste pour y faire mes emplettes!... Car j'avais hâte de vous revoir...

Bien que ces paroles fussent prononcées d'un ton aimable M. Audebert semblait à demi convaincu. Lorsqu'il avait reçu, sans explications autres, la dépêche de sa femme qui lui annonçait le départ de la Bourboule et l'acheminement vers Paris, il s'était senti de très mauvaise humeur. Comme c'était opportun de s'en aller se fatiguer, après une saison d'eaux, dans cette fournaise! car, en dépit de la canicule, on y trouve encore plaisirs et distractions...

Il fut bientôt édifié. Geneviève avait emmené Paul pour lui offrir un souvenir de voyage, et on l'entendait s'exclamer:

—Tiens!... c'est "bath"!... Tu es tout plein gentille, toi, et ça met du baume sur mes malheurs...

Les deux époux étaient entrés au petit salon.

—Croirez-vous, mon cher, dit elle sans préambule, que les Dutailly ont eu l'outrecuidance de demander Geneviève pour leur fils Raymond?...

Le banquier haussa les épaules et, mécontent:

— Pourquoi fraternisez-vous avec ces gens-là?

—Fraterniser est un peu fort. J'ai répondu à leurs avances. Tous étaient aux petits soins... pouvais-je leur tourner le dos?...

—Il y a manière de tenir les importuns à distance... Une fois suffit et ils n'y reviennent plus...

—Vous vous trompez grandement! Ces Dutailly sont pires qu'une tache d'huile... Jugez un peu. Pas plus tard qu'hier, ils nous ont filées et nous ont suivies au théâtre...

—Que me dites-vous là?...

—L'exacte vérité! Comprenez-vous pourquoi j'arrive aujourd'hui?

A nouveau, M. Audebert leva les épaules et fronça très fort le sourcil:

—J'entends qu'ils cesseront leur manège... ou j'irai casser ma canne sur le dos de ce freluquet!...

—Oh! ici, rien à craindre: nous sommes chez nous, dans notre élément...

—Et je suis là, corbleu!...

Bien qu'il n'eût pas l'habitude de se répandre en paroles, tel était son mécontentement qu'il l'exprima avec quelque longueur. Lui aussi se reprochait de ne pas avoir coupé court dès le début, aux enthousiasmes de sa femme, si contente de trouver au loin des compatriotes aimables et empressés...

—Trop aimables!... Vous auriez dû prendre garde... Quand on a une fille...

—Oh!... Une enfant...

—Ginette?...

—Parfaitement!... Vous plaisantez, Félix!...

—Je ne plaisante pas!... Vous avez la manie de croire que le temps ne marche pas, lorsqu'au contraire il vole... Quel âge avons-nous tous les deux, s'il vous plaît?...

—Oh! laissons cela, supplia-t-elle, las-

sée déjà et mécontente d'être reprise dans le cercle d'idées que son départ pour les eaux avait eu pour but de franchir.

Mais elle s'indigna tout à fait lorsque son mari ajouta:

—Geneviève, j'imagine, ne s'est pas laissé éblouir par les façons de ce petit monsieur?...

—Oh!... non ami!... Mais c'est tout à fait inimaginable ce que vous me dites là!...

—Tant mieux! Mais il faut tout prévoir...

—Excepté ceci!...

—“Ceci” en première ligne... N'étiez-vous pas charmée vous-même?...

—Jamais de la vie!...

—Relisez vos lettres... elles sont là dans le tiroir... “Ces bons Dutailly... ces aimables Dutailly...” et bien d'autres phrases dithyrambiques... Vous vous êtes enfermée, ma chère, vous vous êtes enfermée!...

—Il fallait venir et vous rendre à mon appel! dit, très vexée, Mme Audebert.

—Venir?... Et planter là ce paresseux de Paul, n'est-ce pas? Ce n'est pas par plaisir, moi, que je lui fais piocher ses auteurs...

—Encore moins, pour le mien, parbleu! murmura Paul en aparté, sur le seuil du petit salon.

Il s'éclipsa de nouveau, puisqu'on parlait de lui.

—Quelle scie, ma parole!... grommela-t-il en entraînant sa soeur... Quand je te dis que je ne peux plus tourner le pied, plus ouvrir la bouche!... “Où vas-tu, Paul?... que dis-tu, malheureux?... Tu oublies que tu n'es pas bachelier!” Et tout le temps comme ça: “minee” d'agrément!...

Geneviève le regarda d'un air de pitié.

Comparé à son grand homme, il avait des allures de franc mauvais sujet!

—Tu devrais être honteux, Paul, murmura-t-elle.

—Moi?... Et honteux de quoi, s'il vous plaît?... Honteux de recevoir des coups de férule: oui!... D'être traité en esclave: oui!... D'être appelé cancre du matin au soir: oui, voilà de quoi je suis honteux!... On ne parle de moi qu'avec des anathèmes, on ne me regarde qu'en poussant des soupirs, on me prédit des choses épouvantables... pourquoi pas la corde ou l'échafaud?... Et tu t'étonnes, toi, que j'en aie assez?... Ainsi, voilà plus de six semaines que vous êtes parties, m'man et toi; vous arrivez, ça fait deux de plus pour chanter l'antienne... Eh bien, je te le dis: j'en ai assez!...

Il y avait, sous la forme vulgaire de ce langage, une note douloureuse que n'entendit pas Geneviève. Elle pensait en ce moment à l'étudiant phénix tant chanté par Georgette et que celle-ci avait grande raison de glorifier.

—Ah!... tiens, il n'y en a point comme toi... tu es notre honte! s'écria-t-elle étourdiement.

Il pâlit. De son père, de sa mère il souffrait les réprimandes, bien qu'il s'insurgeât contre elles en particulier; mais de sa soeur, de Geneviève, s'entendre dire de ces duretés qui flagellent l'amour-propre et fouettent le sang du plus insoucieux le jeta hors de ses gonds.

—Merci bien!... Tu es une bonne soeur, très bonne... et que j'aime de toute mon âme, parbleu!... "Ta honte?... Votre honte?"... et ceci parce que je "sens" les choses qu'on me dit...

—Parce que, au contraire, tu ne "sens" pas...

Il fit deux pas en avant comme pour

en venir aux mains; puis rageur:

—Dommage que je ne puisse plus te battre!... on ne bat pas les filles quand elles ont grandi... et elles en abusent... mais, tiens, voilà le cas que je fais de ton souvenir...

Et, arrachant de sa chaîne de montre le bibelot offert par Geneviève et qu'il venait d'y suspendre, il le lança si violemment sur la table qu'il s'y bossela et s'y aplâtit.

Puis tous deux, haussant les épaules, se tournèrent le dos et, majestueux, s'en allèrent chacun de son côté...

Ces tristes scènes se renouvelèrent les jours qui suivirent, cette fois aggravées par la préméditation. Ils ne se cédaient plus un A pour un B, se cabraient au moindre mot et y voyaient l'intention réciproque de se blesser...

—Mais qu'est-ce qu'ils ont donc?... répétait Mme Audebert.

Son mari, mécontent, morigénait l'un et l'autre avec une aigreur croissante. Il s'était réjoui maintes fois à la pensée du retour de sa fille au foyer de famille, et ce retour ne lui apportant qu'un surcroît d'ennui, de préoccupations: d'une part, en ce que Paul lui échappait davantage, et, de l'autre, en raison des menées des Dutailly. Comment mettre le père à la porte des bureaux de la banque, où il venait puiser des renseignements pour son propre compte ou celui de ses amis? Comment surtout enrayer la langue de la femme "excellente", là-bas, à la Bourboule, et qui jetait hautement le masque depuis qu'elle était revenue à X... Mme Destourbil en apportait l'écho au logis, et cela d'un air discrètement pincé:

—Il paraît, chère amie, que vous avez fait là-bas des parties superbes, avec cette famille?... Le père doit admirablement

s'entendre à organiser un pique-nique, avec ses façons d'ancien serveur?...

Et baissant le ton :

—Vous savez qu'il a débuté par être garçon de restaurant? Non, vrai, vous ne le saviez pas?... Oh! il n'y a pas de déshonneur... Nous sommes en république! Seulement, il en reste quelque chose... Vous n'avez pas été sans vous en apercevoir? Ainsi a-t-il conservé l'habitude de parler à la troisième personne, à ce qu'on m'assurait hier...

Défendre les Dutailly, c'était se défendre elle-même: dure extrémité pour Mme Audebert; mais comment laisser croire qu'elle avait vécu, durant quelques semaines, dans la presque intimité des gens qui ne l'abordaient qu'en disant: "Comment se porte Madame, aujourd'hui?..."

Et ceci eut lieu plusieurs fois devant Geneviève indifférente en apparence, mais très attentive à la conversation.

Eh bien! que lui importaient, à elle, ces médisances dont on riait ou s'indignait tour à tour? Que les parents Dutailly fussent vulgaires, cela ne les empêchait pas d'être bons; et les tiraillements dont elle était témoin au foyer de famille la rendaient indulgente pour les défauts d'autrui. Puis elle souhaitait adement les nouvelles promises par Georgette; son impatience croissait de jour en jour. Chaque matin, elle se disait: "Sera-ce pour aujourd'hui?" et chaque soir, en s'endormant, elle pensait: "Ce sera pour demain!" Son humeur subissait aussi le contre-coup de ces fluctuations quotidiennes. Elle était capricieuse, énervée, pleurerait sans motif ou riait sans prétexte.

—Ces grandes filles sont étranges! pensait M. Audebert.

Et entre sa femme maussade, sa fille fantasque, son fils indocile, le banquier se

trouvait malheureux. A ce régime, le meilleur des maris et des pères se lasse; ou il s'absorbait plus que de raison dans le travail, ou il sortait plus volontiers de chez lui. Quelques mois plus tôt, on l'eût fort étonné en lui prédisant qu'il passerait ses soirées au cercle et qu'il lirait le journal, à la maison, en prenant ses repas. Quelques mois plus tôt, également Mme Audebert se fût insurgée—avec raison—et eût mis d'autorité sous séquestre "les Débats et le Moniteur financier". Maintenant, l'un et l'autre lui rendaient service. La lecture, c'était la trêve de Dieu, l'accalmie après la tempête; quand le banquier lisait, il ne récriminait pas. Geneviève n'était point si sottre que la situation ne la frappât. Mariée, et mariée à son grand homme, elle rêvait par avance de l'échange des pensées, du choc des intelligences et de l'entente des coeurs...

Un matin, elle vit son amie Jeanne Auclair. Celle-ci lui sauta au cou et se mit à caqueter:

—Libérée depuis hier, chérie! Sans grand fracas de verrous, ma prison s'est ouverte; je suis partie, une petite larme à l'oeil, et me voilà lancée dans le monde... qui m'attendait! Ces années de pension qu'on prétend être les meilleures, je compte bien ne pas les regretter, moi!... Ni toi non plus, j'imagine?... C'est joli, la Bourboule?... Non, pas de descriptions! J'ai encore sur l'estomac les levers d'aurore et les couchers de soleil de mes discours français... Mais déjà j'ai dans l'oreille des sons d'orchestre... l'orchestre de mon premier bal... Tu as dansé, là-bas?... Tu rougis... Pourquoi donc, mignonne?... C'est permis d'être ravissante... ra... vis... san... te... : Georgette me l'a dit. Et j'ai justement un message à te remettre "en mains propres", voilà l'or-

dre : j'obéis...

Elle tendit une enveloppe rose tendre à Geneviève qui la prit en tremblant, si troublée qu'elle put à peine balbutier un merci. Jeanne le regardait de côté, et malicieuse :

—Vous avez donc des secrets à vous deux Georgette?... Oh! je ne te les demande pas... Mais son "ravissante" en dit long!

Elle continua de jaser et de rire pendant une heure, qui parut à Geneviève toute une éternité. Cette lettre qu'elle palpait de temps en temps, lui brûlait les doigts, lui bouleversait le coeur. Que disait-elle?... Mystère troublant où se mêlaient de la crainte et du remords...

Quand Jeanne fut partie, elle s'enfuit à sa chambre, décacheta l'enveloppe et en sortit plusieurs feuillets couverts d'une écriture serrée. Tout d'abord, ces caractères menus dansèrent devant ses yeux une folle sarabande. Puis ils prirent corps, et leur lecture la remplirent d'un émoi délicieux; car, bien qu'ils émanassent de la main de Georgette, ils semblaient dictés par son frère, tant le souffle en était poétique, embrasé. Trop naïve et trop crédule pour faire justice de cette boursouffure, la pauvre petite buvait à longs traits à la coupe du faux amour, de celui qui se paye de phrases et brille comme un feu d'artifice l'espace d'un moment.

Et ces lignes disaient :

—Ah! Chérie, comme il vous adore!... Volontiers, il fléchirait le genou devant vous, comme devant Dieu!... Sans cesse, il me parle de votre beauté, de votre grâce... Sans cesse, il se remémore les moindres incidents du bal, et il s'écrie : "Quelle sylphide!... Pour la posséder, il n'y a pas de martyre que je n'accepte, pas d'é-

preuves que je n'endure!... Mourir à ses pieds, plutôt que de vivre loin d'elle!... Georgette, si tu as pitié de moi, dis-le-lui, ma soeur, dis-le-lui!..."

Et cela continuait à couler comme un torrent de lave, submergeant la raison de la pauvre petite et lui arrachant tour à tour des larmes de joie et des larmes de douleur.

L'astucieuse Georgette ne s'en tenait pas à ces propos brûlants; si elle attisait le feu, elle soufflait aussi la révolte, arguait du droit au bonheur, des privilèges de la passion. Tout au monde devait lui céder, même l'autorité paternelle; car celle-ci a des limites, et il est facile, d'ailleurs, de lui en imposer...

Cette doctrine, qui eût paru, à bon droit, odieuse à Geneviève quelque temps auparavant, prenait à la voix tentatrice un aspect naturel. Le "droit au bonheur" continue ses ravages dans les âmes égarées ou dans celles qui, par naïveté ou faiblesse, se laissent circonvenir. Les exemples ne manquent pas; ils se pavent au grand jour avec de nobles allures pour se faire applaudir, et la raison s'égare, et le jugement se fausse, et l'on admire quand il faudrait condamner.

Oh! oui, Geneviève se jurait de répondre à cette lettre qui faisait battre son coeur, lui insufflait comme une vie nouvelle, l'enlevait sur les nuages bien au-dessus du monde réel...

Elle attendit le soir avec une impatience fébrile s'enferma dans sa chambrette, saisit la plume, écrivit des pages qu'elle relut et déchira sans pitié, car sa pauvre prose lui semblait bien pâle, bien insignifiante en regard de celle qui lui brûlait les yeux. Le sourire du grand homme voltigeait dans sa mémoire, non bienveillant, mais plutôt ironique, jetant une douche

glacée sur son inspiration.

Elle en pleura de dépit, s'acharna longtemps à chercher la note qui l'eût mise au niveau du diapason, et, ne la trouvant point, s'endormit dans les larmes, hantée en rêve par un fantôme qu'elle ne pouvait approcher, bien qu'il lui tendit les bras...

Son réveil fut pénible. La tête lourde, déjà reprise par l'idée fixe, elle se leva, chancelante, désespérée du retard qu'elle apportait forcément à réaliser son désir. Et cependant, à la pension, sa prose coulait comme de source, fraîche, limpide, harmonieuse même, volontiers imagée. Quel malicieux lutin s'acharnait donc après elle pour la rendre si sotte, inapte à exprimer ce qu'elle ressentait si bien!...

Il fallait attendre, méditer, réfléchir. Elle méditait, le lendemain, dans le petit bosquet attenant à la maison, se croyant bien seule et à l'abri de tous regards, lorsque la voix de Paul sonna comme un clairon:

—Eh!... Ginette? on te cherche partout...

Et, bondissant comme un jeune léopard, il surgit près de sa soeur...

—Tiens!... Une lettre rose tendre?... Une âme-soeur qui t'écrit, hein?...

D'une main prompte et subtile il avait saisi la chère missive qu'elle n'avait pas eu le temps de dissimuler, et il l'élevait, à bout de bras, au-dessus de sa tête, riant à gorge déployée des efforts impuissants qu'elle faisait pour la ressaisir.

—Paul!... Paul!... Je veux... Je t'ordonne... Je te supplie!!

Elle parlait d'une voix étouffée qui eût touché, peut-être, un autre que Paul. Mais, depuis quelque temps, ils étaient sur le pied de guerre et manquaient peu d'occasions de se taquiner mutuellement.

Pour lui, ce n'était qu'une taquinerie, une occasion comme une autre de faire "mousser" sa soeur; pour elle, c'était une profanation, presque un sacrilège, et ne sachant plus ce qu'elle disait, elle s'écria:

—Oh! Je te hais!... Je te hais!...

—Voici de bien gros mots, Geneviève! dit M. Audebert en pénétrant dans le bosquet, qu'est-ce qu'a fait Paul? Qu'y a-t-il donc?

Elle resta interdite, pâlisante; lui, toujours narquois, cria du haut de sa tête:

—P'pa, c'est une lettre d'une âme-soeur!... Elle s'appelle Rose ou Marguerite... Elle a son étoile au firmament...

—Paul, donne-moi cela...

Il n'osa résister à son père. Le banquier saisit l'enveloppe, qui fleurait le muse, et allait la rendre à sa fille, quand l'altération de son visage le frappa. D'un regard impératif il éloigna Paul et, quand ce dernier eut disparu, il s'assit sur le banc où Geneviève s'effondrait...

X

Il y eut entre eux un temps de silence. Elle cherchait à se ressaisir; lui l'observait...

—Geneviève, dit-il doucement, de qui est cette lettre!...

Ses lèvres tremblèrent:

—D'une amie...

—De laquelle?...

Elle faillit jeter un nom, au hasard; mais, soudain, un éclair traversa son cerveau. N'était-ce pas l'heure propice pour dire à son père et son rêve et son espoir?... Mieux valait en finir tout de suite plutôt que d'attendre encore et de tergiverser puisqu'elle était maintenant si sûre qu'il l'aimait, comme l'affirmait Georgette, uniquement et dévotement.

Elle releva le front :

—Papa, je veux te dire quelque chose... C'est que je désire épouser M. Raymond Dutailly...

La foudre fût tombée aux pieds de M. Audebert sans l'émouvoir autant que cette déclaration.

—Tu plaisantes?... bégaya-t-il.

—Je ne plaisante pas, continua-t-elle d'une voix raffermie : il m'aime et je l'aime depuis deux mois...

De l'entendre affirmer si tranquillement cette chose l'exaspéra tout d'abord :

—Tais-toi!... Tu ne sais ce que tu dis! Tu ne peux aimer quelqu'un que tu as vu à peine... Et tu peux m'en croire quand je t'assure qu'il ne t'aime pas!...

Elle rougit et désigna la lettre :

—Lis cela, papa...

—Cela!...

D'une main tremblante, il déploya ces feuilles et commença de lire ce qu'elles contenaient. Mais, dès les premières lignes, il eut un haut-le-corps :

—C'est faux!... C'est stupide!... C'est indigne!... Tu es le jouet d'une intrigante, d'une rouée... Ces gens-là ne sont pas de notre monde!... Ton bon sens aurait dû t'avertir...

—Qu'a-t-on à leur reprocher?...

—Ce sont des ambitieux sous des dehors bonasses, ces parents Dutailly!... Quant au fils...

—Il a une intelligence supérieure, papa!...

—Allons donc! Pas n'est besoin d'intelligence supérieure pour prétendre à quelque chose, aujourd'hui...

—En tous cas, il a réussi ses classes... Il est bachelier ès lettres, rhétorique et philosophie...

—Qui t'a si bien renseignée? dit-il ironiquement.

—Sa soeur Georgette...

—Cette Georgette qui a osé écrire cette lettre?...

—Qu'a-t-elle fait de mal!...

Il bondit :

—Ce qu'elle a fait de mal?... Tu admets, toi, comme chose toute naturelle, qu'on t'écrive, à mon insu, pour traiter d'un sujet qui regarde tes parents avant de te regarder, toi!...

—Ce ne sont pas mes parents qui se marient...

—Mais ce sont eux qui te marient, ma fille, et ils se refusent à te marier à Raymond Dutailly!...

Elle eut un cri de détresse qui se perdit dans les pleurs :

—Je n'épouserai que lui...

—Que "lui"?... "Lui", cet intrigant sans position sans place...

—Il n'a qu'à choisir...

—Admettons-le, puisque tout est possible par le temps qui court; admettons que l'homme public arrive même au fait des grandeurs : il reste l'homme privé... Et c'est surtout à l'homme privé que je ne te donnerai pas!...

Elle essuya ses yeux, et d'une voix ferme :

—“Ces gens” que tu méprises ont été reçus, à La Bourboule, dans notre intimité. On les a trouvés charmants jusqu'à la demande en mariage... Depuis lors, ils ont tous les travers, tous les défauts...

Il se mordit les lèvres, et douloureusement :

—C'est très mal, Geneviève, ce que tu dis là! T'affirmerais-je des choses qui ne sont pas, moi qui n'ai en vue que ton bonheur!... Quel souffle a passé sur toi? quel mauvais esprit te conseille?... Est-ce de toi que devait me venir un tel chagrin?...

En un autre moment, elle se fût émue de

ces paroles et elle n'eût pu supporter cette douleur. Mais, comme le disait son père, un esprit mauvais s'était emparé d'elle et l'aveuglait au point de ne pas lui laisser voir la lumière qu'il faisait luire à ses yeux. Navré de son silence, de l'expression même de ce jeune visage dont les traits restaient de marbre et dont la bouche conservait son inflexibilité, le pauvre père quitta le bosquet, tout chancelant des coups multiples qu'il venait d'y recevoir, et se rendit au petit salon où se tenait, peu auparavant, Mme Audebert.

Elle s'apprêtait à sortir. Il lui fit signe de rester. Devant elle, le peu de calme qu'il avait gardé encore s'évanouit, et il s'emporta violemment :

—Eh bien ! votre imprudence nous coûte cher !... Notre fille aime ce fils Dutailly !

Interdite, croyant peut-être à un accès de démence, elle le regardait sans répondre.

—Parlez donc ! dit-il durement ; je ne suis pas fou ! c'est elle, la malheureuse, qui est folle !... Quand on a une fille, au moins, doit-on la surveiller !...

—Mais... mon ami, bégaya-t-elle, je... Je ne la quitte pas...

Il eut un sourire ironique :

—C'est d'autant plus triste que ceci se soit noué sous vos yeux ! Fatal voyage, ou plutôt désastreuse fantaisie ! Qu'aviez-vous besoin, l'une et l'autre, des eaux de la Bourboule ? Mais, après tout, continuait-il amèrement, il n'y a pas besoin d'aller si loin et l'ennemi pénètre ici, jusqu'en notre maison !...

—L'ennemi !!... Ici !... Que voulez-vous dire, Félix ?...

—Je dis que Geneviève a reçu, hier, une lettre... que je viens de voir de mes yeux... Une lettre signée Georgette Dutailly... Une lettre où l'odieux le dispute

au grotesque, mais où son imagination découvre des trésors de délicatesse, des preuves touchantes d'un insigne amour !... Et cette lettre, savez-vous seulement comment elle a pu lui parvenir ?...

—Par la poste ?... Non, c'est impossible !... Vous levez vous-même le courrier... Les domestiques ?... Oh !... mon Dieu ! quelle race !... Plus on est bon, plus on est trompé !...

—Peut-être ! Encore, ce n'est pas sûr. Ma mère était très bonne ; elle a eu des serviteurs fidèles jusqu'à la fin...

—En ce temps-là !...

—Bref, ce n'est pas non plus par les domestiques. Elle ne m'a pas caché que la messagère était Jeanne Auclair...

—Jeanne ?... Alors, Jeanne ne sait pas...

—C'est possible ; encore, ce n'est pas sûr, car elle a l'air futé... Quand on choisira mieux ses amies, ses relations, on évitera des catastrophes...

—Voyons, ce n'est pas, ce ne peut être sérieux !... Ce fils Dutailly n'a même pas le mérite d'être bel homme... Est-ce qu'une fille comme notre fille peut l'aimer ?...

—Il paraît que c'est possible...

—Eh bien ! cette fantaisie cessera, et il faut qu'elle cède à mes paroles, à mes conseils...

—Euh ! ma chère, vos paroles ou vos conseils ne me paraissent pas avoir tant de poids que cela !... Si Geneviève avait confiance, aurait-elle eu un secret pour vous ? Elle ne devait pas en avoir, car toute fille bien née, bien élevée, veux-je dire, regarde sa mère comme sa meilleure amie... Et la meilleure amie de votre fille est aujourd'hui Georgette, cette Georgette qui la flatte en la nommant "ma toute belle" et qui la trompe en osant écrire : "Il vous adore comme le bon Dieu..."

—C'est odieux, odieux, vous dis-je! reprit avec une nouvelle force M. Audebert; et quand je songe quel triste sire est ce Raymond Dutailly, triste au point de vue de la morale, des opinions, des sentiments je pleure de honte et de douleur en pensant qu ma fille ma chère petite fille a jeté son coeur de vierge à ce polisson-là!...

Il pleurait, en effet, le pauvre père, de grosses larmes brûlantes qui roulaient sur ses joues et venaient se perdre dans sa barbe grise, sans qu'il songeât à les retenir. Depuis la mort de ses parents, il n'avait pas pleuré ainsi, et encore les larmes arrachées par la perte des êtres chers mêlent à leur amertume l'intime douceur de l'espoir et du souvenir. N'est-on pas sur la pente où ils ont glissé eux-mêmes, où l'on glisse très vite pour les rejoindre un jour? On les reverra, on les repossédera, avec la grâce du ciel on pourra les reconquérir. Puis, avec un effroi croissant, il se demandait s'il pourrait ressaisir sa fille, l'arracher à l'étreinte fatale, lui persuader que la voie qu'elle suivait n'était pas celle du bonheur!...

En face de ces larmes, Mme Audebert perdait un peu de sa belle assurance. Elle savait Geneviève très entêtée malgré sa douceur; et à l'effroi que la révélation de son mari lui avait causé se joignait la crainte de la lutte qu'il faudrait soutenir.

—Toujours batailler avec ces enfants-là! murmura-t-elle avec amertume.

Et, à son tour, elle se prit à pleurer.

De la voir ainsi, sanglotante, retint les reproches qui lui montaient aux lèvres. Ce silence même fut plus éloquent qu'un long discours, car elle aimait les siens et les voulait heureux, mais sans qu'elle fût contrainte de lutter pour leur bonheur. Sa réputation à soutenir, cette réputation de

jolie femme, qui devient un esclavage lorsqu'on prétend garder le sceptre sans jamais déchoir, lui faisait repousser — peut-être inconsciemment — tout ce qui imprime des rides aux fronts maternels: soucis d'avenir pour l'écolier indocile, pour l'enfant qui ne sait rien du monde et suit, les yeux fermés, le premier rêve dont s'éprend son coeur. Et, en ce moment, elle se jugeait horriblement à plaindre, la pauvre belle Mme Audebert, en face d'un événement qu'elle n'avait su ni conjurer ni prévoir!...

—Je parlerai à Geneviève, avait-elle dit.

Mais conserverait-elle donc grande confiance en son autorité, grande foi en son pouvoir?... La façon dont elle s'y prit ne l'indiquait guère:

—Geneviève, est-ce que tu perds l'esprit?...

—Pourquoi, maman?...

—Tu peux prétendre à une parti superbe, et tu tombes dans un traquenard...

—Oh! un traquenard...

—Un traquenard! ces gens cherchent une dot pour leur fils!...

—J'ai entendu dire que c'est l'ambition de bien des parents...

—Soit! Mais tu n'es pas difficile, si cela te suffit!...

—Cela ne me suffit pas, maman... Les parents sont positifs "il" ne l'est pas...

—Tu t'abuses! Un garçon qui a des dettes l'est toujours... et des dettes peu honorables... comme lui, comme ses parents...

—Nous avons donc eu des amis "peu honorables" pendant quelques semaines?..

—Oh!... voilà ton grand argument... s'écria Mme Audebert.

Il lui arracha des larmes; son mari avait pleuré de douleur, elle pleura d'énerve-ment, de colère non dissimulée.

—Tu es une méchante et mauvaise fille! s'écria-t-elle au milieu des sanglots. Tu cherches à me peiner à me froisser, à me rendre complice de ton sot engouement!... Qu'est-ce qui a pu te charmer en ce petit monsieur tout juste poli et qui prend des airs d'oracle?... Il est laid, par-dessus le marché...

—Il a l'air intelligent...

—“L'air”, surtout...

—N'est-il pas poète?... Te rappelles-tu le sonnet?...

—Oh!... la “Blonde comme les blés”, c'est connu depuis Fortunio!... Mais ce qui est impardonnable, c'est d'avoir reçu une lettre...

—De Georgette, maman...

—Qu'importe!... Tu m'as trompée... Et avec quelle astuce!... Une pensionnaire!... Une enfant!... Je ne te le pardonnerai pas...

Et, la voyant insensible à ses reproches, l'œil sec et un pli d'entêtement entre ses fins sourcils, elle redoubla de violence:

—Je te défends de penser plus longtemps à un projet que nous repousserons toujours!... Et si jamais cette intrigante osait encore te faire parvenir une lettre, j'exige qu'elle me soit remise cachetée...

Geneviève, toujours muette, ne changea pas de visage.

L'emportement de sa mère atténuait l'impression produite par la douleur de son père; elle se raidissait de toute la force de son raisonnement et s'exhortait à souffrir pour le triomphe de son amour.

Car elle ne croyait rien des choses qui faisaient de ce prétendant un homme peu recommandable. Le grand argument qu'elle opposait aux révélations était logique en soi et suffisait à la tranquilliser: “Pourquoi l'accueillait-on si bien à la Bourboule?... Pourquoi le recevions-nous

dans l'intimité?... Pourquoi acceptions-nous ses attentions, ses services?... Il se donnait tant de peine pour nous amuser!... Et c'était alors le charmant M. Dutailly, “l'aimable M. Dutailly...” Tout a changé de face quand il s'est pris à m'aimer...

Ainsi raisonnait-elle, butée à l'idée que ses parents ne s'opposaient à son mariage qu'en raison de l'humble origine de la famille et du peu de fortune de ses parents. Se placer au-dessus de ces préjugés et affirmer le dédain que lui causait le “vil métal” lui semblait très juste et très noble. Il lui restait à en instruire Georgette et à lui affirmer la constance et l'inviolabilité de ses sentiments. Ecrire secrètement à la soeur de Raymond était une coupable imprudence dont la gravité lui échappait. Elle ne faisait, au contraire, qu'un acte de loyauté, de justice, qu'elle souffrait de ne pouvoir exécuter sur-le-champ. Sa mère la quittait peu et l'observait sans cesse; irritée de cette surveillance, elle méditait d'y échapper et en attendait l'occasion. Celle-ci se présenta une semaine plus tard. Son père s'absenta — court voyage d'affaires, — sa mère eut une migraine si forte qu'elle garda le lit tout un jour. Et ce jour fut mis à profit par l'enfant rebelle; enfermée dans sa chambre, elle saisit la plume avec une émotion qui la faisait trembler. Non pas qu'elle cherchât encore à faire des phrases ni à exprimer en beau langage ses sentiments; mais, en dépit de son aveuglement, un je ne sais quoi s'agitait en son âme et criait contre son propre cœur. D'un suprême effort, elle imposa silence à cette voix secrète; les mots coulèrent comme de source, naïfs et sincères, disant la résistance de sa famille et sa constance à elle, constance dont elle ne se départirait jamais.

Elle cachetait cette missive, lorsqu'un

frôlement lui fit retourner la tête. Par la porte du cabinet de toilette restée ouverte, sa mère avait pénétré jusqu'à elle et la fixait d'un regard sévère, averti par son subit émoi :

—Malheureuse!... Tu écrivais?...

Debout, très rouge, Geneviève ne répondait pas.

—Donne-moi cette lettre!... Je l'exige!... Je le veux!...

La jeune fille reculait pas à pas, si complètement dominée par l'esprit de révolte que ni cet ordre ni le ton douloureux dont il était donné ne pouvait l'émouvoir.

Outrée justement de cette résistance, atteinte à la fois dans sa dignité et dans sa tendresse, Mme Audebert s'élança vers la rebelle comme celle-ci franchissait le seuil du retro aboutissant au palier. Et, juste à ce moment, Geneviève se jetait de côté pour atteindre au vestibule qui lui permettrait de revenir à sa chambre par une autre issue. Emportée par l'élan, trouvant sans s'y attendre le chemin libre, la pauvre mère glissa sur la première marche de l'escalier et tomba, la tête la première, sans pouvoir se retenir à la rampe vers laquelle ses mains s'étaient tendues désespérément.

Il y eut deux cris :

—Mon Dieu!

—Oh! maman!

Le bruit de la chute attira les domestiques, puis Paul :

—Qu'est-ce que c'est?... Comment cela est-il arrivé?...

Il disait machinalement ces mots, très effrayé de la pâleur de sa mère, de ses yeux clos, de l'immobilité qu'elle gardait. Avec une force dont on ne l'eût pas cru capable, et repoussant ceux qui voulaient lui venir en aide, il enleva le corps inerte dans ses bras et le porta jusqu'à la chaise

longue du petit salon. Là, elle rouvrit les yeux. Elle vit sa fille qui pleurait et Paul qui tremblait :

—Tu vas mieux, m'man?...

Elle eut un signe évasif.

—Le docteur va venir...

—Oh! le docteur!...

Impatient, Paul courut à sa rencontre; dès que son frère se fut éloigné, Geneviève se pencha vers sa mère et l'embrassa :

—Je n'enverrai pas la lettre, maman!... Tiens, la voilà...

Et, d'un geste rapide, elle lança les feuillets dans la cheminée où brûlait un feu clair.

Une approbation et un reproche passèrent successivement dans les yeux maternels; ils approuvaient la résolution de la jeune fille et lui reprochaient de détruire ces feuilles avant qu'ils les eussent lues. Elle comprit et, plaidant sa cause :

—Qu'est-ce que ça fait?... Je n'écrirai plus!... Ne le dis pas à papa?

La voix s'était faite suppliante; mais avant que Mme Audebert répondit, la porte s'ouvrit toute grande :

—Le Dr Bérard! clama Paul.

C'est toujours ce vieil ami de la famille, conseiller discret et fin observateur. En route, Paul avait jaser, et ce qu'il avait dit confirmait ses prévisions: quelque chose clochait dans cette demeure, au physique et au moral. Mais, de sa voix mienveillante et toute paternelle, après examen attentif, il calma les esprits :

— Rien de cassé, chère Madame, cet accident ne sera rien. Quelques frictions, quelques jours de précautions et il n'y paraîtra plus.

Ce qu'il ne disait pas, n'ayant pas à le dire, c'est qu'il trouvait Mme Audebert très vieillie. Il ne l'avait pas vue depuis son départ pour les eaux; évidemment

et selon ses propres prévisions, elle n'avait pas trouvé là-bas le repos nécessaire, Combien de clients restaient ainsi rebelles à ses ordres, quittes à prétendre, plus tard, que le docteur "n'avait rien compris à leur maladie..."

Il profita de la circonstance pour renouveler ses prescriptions et philosopher un peu, tandis que Geniève et Paul causaient à l'écart :

— Il faudrait être de fer, chère Madame, pour rester toujours sur la brèche !.. Je ne cesse de le répéter sur tous les tons à mes contemporains, qui semblent vouloir résoudre le problème du mouvement perpétuel... Mais je suis la voix qui crie dans le désert.. Je suis comme une cymbale retentissante, rien de plus, rien de moins... Est-ce vrai ?..

— Pas en ce qui me concerne, docteur... J'ai renoncé au monde et je tiendrai mon serment...

— Un renoncement complet n'est pas nécessaire... Il y a des exigences de situation... Et puis, quand on a des enfants, il faut aussi les guider quelque peu.

Elle rougit. La façon dont elle avait guidé les premiers pas de sa fille lui pesait comme un remords. Et, après cette rougissement, son teint redevint si pâle que le docteur en fut frappé. Il la quitta, reconduit par Paul auquel il n'osa plus rien affirmer.

Le lendemain, dès le retour, M. Audebert accourut aussi l'interroger.

— Quel sot accident ! répétait-il, "et sur un si bel escalier !..." J'ai grondé ma femme qui se croit toujours à vingt ans... Si elle eût tenu la rampe, son vertige — car elle y est sujette — n'aurait pas eu d'effet...

— Evidemment !..

— Il n'y a pas de suite, docteur ?..

— Espérons-le ...

— Vous ne faites qu'espérer ?..

— Mon ami, je ne suis pas devin. Je reverrai certainement, d'ici peu, Mme Audebert. Je la voudrais moins déprimée...

— Ah ! quel fâcheux accident !... Si la saison ne s'avancait pas, j'aurais encore songé à la campagne... Mais au printemps prochain...

— C'est cela : au printemps prochain... Et surtout qu'on tâche de passer un bon hiver...

Ces conseils, ces réticences inquiétèrent le banquier. Voyant sa femme souffrante, son fils toujours indocile, sa fille dont il ne pénétrait aucunement les pensées, il tremblait en face de l'avenir ; tandis que la pauvre mère, résolue à garder un silence qui lui évitait de nouveaux reproches, se sentait aussi comme une barque désespérée qui ne peut revenir en arrière et s'en va, au gré du vent, vers une côte hérissée d'écueils où ne s'allume point le phare sauveur.

XI

Elle recevait quelques visites, et toutes s'en retournaient avec la même phrase aux lèvres :

— Qu'elle est changée !..

— Et triste !... Qui reconnaîtrait, en cette femme jaunie, la pimpante Mme Audebert ?

— C'est parce qu'elle ne mange pas ! déclarait une excellente dame dont l'estomac supportait ses quatre repas par jour.

— Manger quand on n'a pas d'appétit ?

— On s'efforce... On invente de bonnes petites choses et on talonne son cordon bleu... Voici la saison du gibier : on réclame du civet ...

— C'est si lourd !..

— Des alouettes rôties...

XII

— Il n'y a que des os !...

— Des cailles, des perdrix...

— Ou plutôt des plats sucrés ? hasardaient une toute jeune femme qui semblait se nourrir de l'air du temps...

— Peuh !

— Ou des glaces, des sorbets, ajoutait une autre non moins éthérée. Rien ne remonte "l'horloge" comme ces fantaisies...

Quelques-une pensaient qu'il est un autre moyen, un moyen sûr, de "remonter l'horloge"; mais elles ne le disaient pas.

Mme Destourbil, qui avait le privilège des grandes et petites entrées, résumait tous ces avis, sauf, toutefois, le dernier qui lui était indifférent. Bien que peu perspicace, elle voyait, néanmoins, que "quelque chose" clochait dans la famille Audebert...

— Des gens qui ont tout pour être heureux !... répétait-elle en aparté ; ce tout, à ses yeux, était la fortune, la situation... Ce petit Paul ?... Oh ! le plus gentil caractère qu'on puisse voir ? Et si affectueux : "Ça va mieux, m'man ?" La petite Geneviève ?... Un peu mystérieuse depuis quelque temps ; mais les jeunes filles, ça revient souvent de Pontoise, est-ce vrai ?... Alors, quoi ? Hum !... l'âge mûr ?... Mais du jour où on l'accueillerait bien franchement... Car le grand problème, le seul, était là, selon Mme Destourbil. Nous passons toutes par cette porte fatale, répétait-elle toujours en aparté... Les plus récalcitrantes sont, naturellement, les plus jolies... Et cette pauvre Mme Audebert appartient à cette catégorie-là... Elle se disait aussi que son amitié avait tout fait pour éloigner l'heure qui sonnait maintenant, ou jour empêcher qu'on l'entendit : mensonges innocents qui lui coûtaient peu et flatteries, un mérite. Quelques mois d'illusions de plus doivent peser dans la balance du bonheur !...

Un matin, M. Audebert entra chez sa femme, si ému qu'il en omit de lui souhaiter le bonjour...

— Croirez-vous, ma chère, que j'ai démenti trois fois, depuis l'ouverture des bureaux, le mariage de Geneviève ?... Trois fois, vous entendez ?...

— Avec qui ?... murmura-t-elle.

— Vous demandez avec qui ?... Parbleu ! avec lui, avec ce Dutailly de malheur...

— Le monde est fou !...

— Et méchant... Il y en a qui s'étonnent, mais il y en a qui jubilent. "Tiens, ...tiens... tiens... qu'est-ce qui a bien pu décider les Audebert ?..." Et l'on cherche... l'on cherche...

— Puisque vous démentez.

— Oui ! mais les autres affirment... Cette peste de Georgette s'en va répétant qu'elle peut donner des preuves... des preuves autorisées...

— Des preuves... autorisées... Oh !...

Elle avait pâli. Lui se promenait à grands pas dans la chambre, avec des gestes indignés...

— Elle dit et répète ce qui, d'ailleurs, n'est plus un secret pour personne : que sa mère et vous étiez intimes à la Bourboule ; que son père vous pilotait partout et que son frère composait des sonnets qui étaient lus par vous, et par vous agréés !...

— Oh !... Oh !... mon Dieu !...

— Vous pensez si l'on rit et si l'on s'étonne ?... On interviewe le père Dutailly et l'on se plaît à l'entendre dire que votre "altitude" était des plus bienveillantes pour eux là bas. Il ajoute que c'est moi — moi seul — qui fais des difficultés, par orgueil, comme si, en ce beau temps de République, l'égalité n'était pas à l'ordre

du jour ! C'est calamiteux, vraiment... calamiteux !... répéta, en s'exaltant, M. Audebert. Ah ! ma chère, quel est donc le mauvais génie qui vous a conseillée... dominée... poussée vers ces gens-là, vous si réservée, pourtant... si.. mon Dieu, oui ! si hautaine, dans le sens le meilleur du mot ?...

Il parlait fort, gesticulait, s'emportait même. Soudain, il eut une exclamation :

— Qu'avez-vous ?...

Elle ne répondit pas. La main appuyée sur le côté droit, elle semblait souffrir.

— Qu'avez-vous, mon amie ?... répéta-t-il avec anxiété.

Ses yeux se fermèrent. Elle pâlit jusqu'aux lèvres et perdit le sentiment.

Il s'affola, pressa violemment le bouton de la sonnette, et, à la domestique qui accourait il jeta un mot :

— Le docteur !...

Les instants lui parurent des siècles. Seul auprès d'elle — Paul assistait à un cours et Geneviève, accompagnée de la femme de chambre, était sortie pour faire des emplettes, — il lui frictionnait les tempes avec de l'eau de Cologne et répétait avec angoisse :

— Eh bien, Marthe !... Eh bien !... ça va mieux ?...

Elle restait inerte. Sans le souffle léger qui sortait de sa bouche, on l'eût crue morte... Il craignit de la voir mourir.

— Docteur ! s'écria-t-il en tendant les mains vers son vieil ami qui accourait, docteur, elle semble bien mal ? Sauvez-la !

Croyait-il au pouvoir illimité de la science ?... Le praticien y croyait moins que lui. Sans répondre, et après avoir administré un cordial énergique qui ramena une faible rougeur aux joues de la malade, il l'examina longuement, palpa avec soin le côté où sa main était restée posée et lui arracha un long gémissement...

— Elle souffre ?... Qu'y a-t-il ?... mur-

mura son mari.

Les doigts du docteur se posèrent à nouveau sur le point sensible, et une seconde fois Mme Audebert gémit douloureusement.

— C'est là !...

— Que trouvez-vous là, cher docteur ?

— Je crains que nous soyons en présence d'un abcès... peut-être d'un tumeur...

— Oh ! Comment cela ?...

— Comment le mal vient-il, mon pauvre cher ?...

— Et alors ?...

— Nous allons d'abord attendre ; et peut-être qu'une médication énergique...

— Peut-être ?... Vous n'êtes pas sûr !

— Mon cher ami, nous ne pouvons être sûrs, au début... Toutefois, je vous dirai que j'appréhendais ce qui arrive... La dernière fois que j'ai vu votre femme, son teint m'a donné à penser...

— Ah !...

— Ce teint de cire qu'elle a depuis quelque temps...

— Depuis sa chute dans l'escalier !...

— Ceci a pu être, en effet, la cause déterminante. Cependant, avant son départ pour les eaux, j'avais déjà remarqué... observé...

— Moi aussi, je voyais un changement !... Mais quand j'essayais même en plaisantant, de le dire...

— Enfin, nous n'aurions pas pu, peut-être, enrayer le mal...

— Non ! mais je crains bien, moi, de l'avoir aggravé ! s'écria-t-il avec une explosion de désespoir...

— Voyons, mon ami, calmez-vous !... Elle va revenir à elle... il ne faut pas l'effrayer... Et nous sommes ainsi faits que nous nous reprochons souvent des fautes qui ne nous incombent pas...

— De préférence à celles que nous commettons ?... Si, croyez-moi, j'ai aggravé le mal... inconsciemment, c'est vrai...

mais je l'ai aggravé par mes emportements... par mes reproches... Si elle guérit ! je ne dirai plus rien... rien...

— Autre travers ! On doit dire quand il le faut... dire en temps et lieu, mais avec calme et autorité...

— Eh bien ! comment allez-vous, chère Madame ?... Mieux, n'est-ce pas ?...

Les yeux surpris de Mme Audebert allaient de son mari au docteur, pour les interroger. Eux souriaient :

— Rien du tout !... Une légère syncope... C'est la monnaie courante des nerfs.

Elle secoua la tête faiblement :

— Oh ! les nerfs... On les accuse de tout...

— Parce qu'ils sont incorrigibles, chère Madame... J'entends les nerfs féminins...

— Naturellement ! dit-elle avec un faible sourire ; ce sont les miens, n'est-ce pas qui me font souffrir ?...

— Souffrances généralisées et nullement locales...

— Vous vous trompez, docteur !... Voilà le siège du mal...

Elle avait posé la main sur son côté ; les deux hommes échangèrent un rapide regard...

— Il y a longtemps que vous souffrez là ?...

— Que je souffre ?... non !... Mais que j'éprouve comme une gêne, avec des élancements subits... un éclair... qui me coupe, en quelque sorte, la respiration...

— Ce n'est rien... Nous soignerons cela, d'ailleurs... Il est, dans la vie, de ces moments de crise... époque de transition, entre le printemps et l'été...

— Vous voulez dire l'automne, docteur.

— Je dit l'été ; vous êtes encore en pleine force, chère Madame... et si vous voulez vous montrer bien obéissante...

— Je le suis toujours...

— Tant mieux ! Alors cette petite bagatelle s'en ira très vite... comme une vraie

bagatelle qu'elle est...

— Comment la nommez-vous ?... Je voudrais savoir...

— Nous appelons ceci d'un nom latin...

— Le nom français ?...

— Je traduis par Phlegmon...

— D'où ça vient-il ?...

— Ah ! savons-nous, le plus souvent, l'origine du mal ?... L'essentiel est de le combattre... Nous n'y manquerons pas... Je reviendrai diriger la bataille tous les jours...

Le ton badin du vieux docteur rassérena Mme Audebert et même son mari ; quand ce dernier l'eut reconduit jusqu'à la porte extérieure, il revint auprès de sa femme, s'assit à côté d'elle sur le coin de la chaise longue et lui prit les deux mains, qu'il serra dans les siennes avec émotion :

— Nous serons raisonnables tous les deux, n'est-ce pas, Marthe ?... Vous vous soignerez très bien, vous ne vous tourmenterez pas et votre mari restera bien calme, bien dédaigneux, du qu'en dira-t-on... Car celui-ci pourra raconter tout ce qui lui passera par la tête sans que nous en ayons souci. Est-ce entendu ?...

Elle inclina la tête ; des larmes perlaient à ses cils.

— Allons, ma femme, dit-il tendrement. Puisque je vous répète que je mets de côté ces misères... Et que mon amour-propre en fait bon marché !... C'était de l'enfantillage... Nous en rirons plus tard... En attendant, je retourne au bureau... mais j'envoie Joseph chez le pharmacien. Un remède pour stimuler l'appétit... Car il faut absolument que vous mangiez... absolument !...

Il l'embrassa ; mais à peine eut-il fermé la porte qu'elle éclata en sanglots. Et c'était moins de tout ce qui avait précédé qu'elle pleurait ; ses nerfs, affaiblis et malades, la rendaient surtout sensible aux choses qui la concernaient : manger ?...

Il faut absolument manger !... Non... non... pas cela ; je ne peux pas !... gémissait-elle ; c'est affreux de manger quand on n'a pas faim...

Geneviève ne comprit pas ; et la gravité de l'état de sa mère, que son père lui révéla cependant le même jour, lui échappa, confondu, noyé pour ainsi dire dans un détail puéril. D'ailleurs, elle avait son idée dominante, idée funeste pour sa raison, pour son esprit et son coeur. Tandis que le bruit de son mariage navrait son père et sa mère, il lui causait à elle une joyeuse émotion. Entendre dire qu'elle allait épouser Raymond Dutailly lui semblait la première sanction de ses promesses secrètes, le premier jalon de son bonheur futur. Et, bien qu'elle ne quittât guère la maison, où le devoir la clouait auprès de sa mère, elle lisait dans les yeux de ses entours la même question : est-ce vrai ?...

Oui, ce serait vrai, bientôt ; car il semblait impossible à son imagination exaltée que les mérites si exceptionnels du frère de Georgette ne triomphassent point de tous les préjugés, de tous les obstacles, de tous les refus...

Paul lui-même, très étourdi, et par un désir égoïste, entretenait cette erreur :

— Marie-toi ! répétait-il ; au moins, on me laissera tranquille, moi et le bachot ; et, en attendant que je m'engage, j'entre-rais dans les bureaux de ton sous-préfet ! Il paraît qu'il fréquente chez le député Z... ?... Je l'ai aperçu, ce soir, qui y entraînait... On y fait de la politique, on y joue et l'on y dîne dans cette maison-là. Ce n'est pas une maison de bonnets de nuit !...

La demeure paternelle était bien, pour Paul, un lieu de gêne et de tourments. Sa mère souffrante, son père énervé et grondeur, sa soeur ennuyée et distraite la lui faisaient honnir. Lui non plus ne croyait

pas à la gravité du mal...

— Comment vas-tu ? m'man...

A peine écoutait-il la réponse. Est-ce que tous les jeudis, pendant l'année d'études, il n'avait pas vu à sa mère cette mine allongée ?... Le même : "Tu me fatigues, Paul !" suivi de l'éternel : "Essuie tes pieds !..." l'accueillait au seuil de cette chambre qu'il fuyait maintenant plus que jamais. Jusqu'au docteur qui l'horripilait avec ses airs de médecin. Tant pis.

— Ce vieux-là n'est pas folichon !.. On dirait toujours qu'il médite un crime !... s'pas, Geneviève, qu'il est rasant ?

Elle répondait "oui" par habitude : le docteur et tout le reste étaient si bien au second plan !...

Elle tomba des nues lorsqu'un chirurgien fut appelé en consultation. Paul la rassura tout d'abord :

— Je te disais bien que le vieux est "ramollot" ! A-t-on idée de ça ? demander l'appui d'un confrère pour déclarer que m'man n'a rien... ou peu de chose ? Bien sûr, il ne voit plus assez pour un bobo, n'importe lequel... Farceur, va !

Mais l'optimisme de son frère fut combattu par la réflexion. Le docteur était âgé, c'est vrai, mais combien jeune encore d'intelligence, de coeur et d'esprit ! Son dévouement m'avait pas de bornes, sa prudence, très réelle, rien d'exagéré. En maintes circonstances, ces qualités s'étaient affirmées de façon si complète, qu'il n'était pas permis d'en douter ni de les méconnaître, comme l'affectait Paul. Et cette affectation à demi sincère fit bientôt place, chez ce dernier, à une inquiétude non dissimulée. De voir les deux médecins conférer longuement ensemble, puis mander M. Audebert qui rapportait de ces entretiens un front soucieux, un air préoccupé, impressionna bientôt le frère et la soeur...

— Enfin, qu'y a-t-il ?... se dirent-ils

l'un à l'autre.

Paul ajoutait, presque mélancolique :

— P'pa ne semble pas plus se soucier de moi, à présent, que si je n'existais pas !

Cela surtout lui apparaissait de triste augure, d'autant plus que novembre approchait ramenant la session du baccalauréat...

— Tu seras reçu, dis ?... interrogeait Geneviève.

— Penses-tu !... Il faudrait une rude chance... que je n'aurai pas...

Il n'y avait plus rien de son ton de bravade en ces derniers mots. Bien qu'elle semblât absorbée par la souffrance et qu'elle ne quittât guère sa chaise-longue, la mère de famille s'inquiétait de l'examen, et Paul, très peu fait à cette sollicitude moins courroucée que celle de son père, en concevait une surprise, puis une gêne inexprimée...

— Ben !... si j'avais su que ça lui ferait tant plaisir, p'être que j'aurais bûché autrement...

Mais il avait si peu "bûché", malgré ses leçons particulières, qu'il échoua une seconde fois. Seulement, il n'eut plus cette belle désinvolture du premier échec. La tête basse, l'oeil morne, il revint, rasant les murs, au foyer paternel. Il s'attendait à une bourrasque, à une tempête de cris et de reproches dont la perspective l'énervait et qui le faisait se raidir en son for intérieur. Dès le seuil, il en frémit. La porte du bureau allait s'ouvrir et livrer passage au juge irrité. Elle s'ouvrit en effet, mais ce fut Geneviève qui parut, très troublée, en larmes...

— Maman ne va pas bien... Les docteurs sont là... papa est avec eux...

Il ne répondit rien. Un "ah !" machinal sortit seulement de ses lèvres ; mais un regret intense pénétra soudain comme une pointe, dans son cœur. Sa mère "n'allait pas bien" ; en ce moment, il eût don-

né beaucoup pour lui apporter la joie d'un succès, le baume d'une réussite ; tandis qu'au lieu de cela il allait ajouter à la tristesse de tous, à la sienne surtout, et accroître de ce fait un état de souffrance inquiétant.

— Qu'est-ce qu'elle a donc, m'man ?

Ces pensées traversèrent son cerveau et accrurent son malaise ; puis, comme Geneviève pleurait toujours, elle balbutia :

— Je... Je ne sais pas... Papa est atterré...

— Voyons, essuie tes yeux ! dit Paul brusquement. Les larmes, ça ne sert de rien... Je me trompe : ça sert à vous casser bras et jambes, parole d'honneur !

Mais ces mots, destinés à la calmer, redoublèrent au contraire son émotion. La tête dans ses mains, elle gémit si amèrement qu'il ne put supporter cette vue :

— Ah !... Tiens... Je m'en vais... je voudrais être au bout du monde ; voilà !...

Comme il ouvrait la porte, M. Audebert arrivait sur le seuil.

— P'pa !... murmura Paul en reculant d'abord, puis en tentant de s'esquiver.

— Reste ! dit le banquier d'un ton de profonde tristesse et sans penser même à l'examen... Reste : j'ai quelque chose à vous dire, à Geneviève et à toi...

Il vit qu'elle pleurait, et les larmes le gagnèrent à son tour :

— Tu as deviné ?... Ta mère est très gravement atteinte... Les docteurs se sont prononcés pour une opération...

— Une o-pé-ra-tion ?... balbutièrent à la fois le frère et la soeur.

— Il le faut... Et même on doit se hâter... Si... si... on veut qu'elle puisse réussir...

— Oh !...

Un silence poignant se fit entre eux. La menace était trop réelle, trop précise pour que l'un ou l'autre essayât de réagir. En-

fin, continuant à haute voix ses réflexions secrètes :

— Cette chute a fait tout le mal... tout... le... mal... Ils se sont convaincus, surtout le chirurgien...

— La chute?... C'est la chute !... sanglota Geneviève.

Son père eut un geste d'apaisement :

— Tais-toi donc !... Sa chambre est trop proche d'ici pour ne pas faire attention... Car elle ne sait encore rien... Et je m'effraye de le lui dire... Oh ! oui... je m'effraye...

Au même instant, le timbre retentit. Tous tressaillirent violemment :

— Elle appelle...

Et, avec une émoi intense, le père regarda ses enfants. Mais le réconfort pouvait-il lui venir de l'un d'eux : de Geneviève qui défaillait, de Paul dont la légèreté d'esprit recevait un choc si rude et si inattendu ?...

Peu habitué lui-même à se dominer, M. Audebert ne se sentit pas le courage de répondre à cet appel. Il s'élança vers le salon où les docteurs étaient encore en conférence et saisit le bras de son vieil ami...

— Je ne puis prendre sur moi de le lui dire... De grâce, aidez-moi, docteur...

— Allons, mon cher, du calme !... Allons tous les deux retrouver Mme Audebert...

Couchée sur sa chaise longue, elle tournait le dos à la porte :

— C'est vous, Félix ?...

— C'est lui et c'est moi, répondit en souriant le médecin.

— Ah !... Vous êtes là encore ?... C'est donc bien grave, ce que j'ai !... Je veux le savoir !...

— Est-ce qu'il faut absolument qu'une chose soit grave pour qu'on se concerté sur le meilleur moyen de la guérir ?...

Elle le regarda dans les yeux :

— Vous louvoyez, docteur !...

— Moi, chère Madame ?... Pas le moins du monde, et je serai franc. Mon confrère et moi nous avons reconnu qu'il est utile de pratiquer une... petite opération...

— Jamais !... Je n'y consens pas...

— Une opération nécessaire... croyez-moi...

Le ton était sérieux, péremptoire. Elle frissonna :

— Félix !... Je suis perdue !...

Son mari s'avança, plus mort que vif et lui prit les deux mains :

— Marthe !... Voyons... voyons, ma chère, ne nous troublons pas ainsi... Ayons confiance... Le docteur assure... Il promet...

Elle remuait négativement la tête :

— On assure, on promet toujours...

— Parce qu'il y a lieu de promettre, Madame !... Toutes les opérations réussissent à présent !

— Oui, le malade va bien le jour même, mais il meurt le lendemain : c'est cela !

— Une personne jeune et forte comme vous l'êtes...

— Oh !... Jeune...

Et, en ce moment, cette parole lui semblait une cruelle ironie.

Jeune ! Non seulement la jeunesse fuyait à tire d'aile, mais elle mettait à sa place tout un cortège de misères, de souffrances qui allaient peut-être se terminer fatalement pour cette femme qu'on avait appelée si longtemps la belle Mme Audebert.

— C'est affreux !... C'est affreux !... murmura-t-elle.

Et dans un élan de désespoir, elle se jeta, sanglotante, dans les bras de son mari :

— Ah ! Félix... ne me laissez pas mourir !...

XIV

Elle se raidissait. Une autre consultation eut lieu en présence d'une sommité médicale ; et pendant que les docteurs délibéraient, elle attendait, l'oeil sec, le coeur battant, la sentence de l'oracle. Hélas ! elle ne différa pas de la première : c'était l'opération à bref délai, comme on le signifia une seconde fois à M. Audebert.

— Oui... Il le faut... C'est irrémédiable....

Et il la vit devenir si pâle qu'il fut forcé de la soutenir.

Comme il retournait vers sa femme et cherchait à composer son visage, il trouva sa fille sur son chemin :

— Papa ?...

Depuis quelques jours, elle était méconnaissable, Geneviève ; bien qu'il lui fût très naturel d'être inquiète de l'état de sa mère, cette inquiétude montrait un caractère dont Paul même s'étonnait :

— Ma parole ! tu perds la tête ? Un peu plus, tu allais pleurer devant m'man !... Tu sais, si jamais je suis malade, je ne veux pas de toi près de mon lit de douleurs !...

Elle ne répondait pas. Les attaques de son frère la laissaient maintenant comme indifférente ; parfois aussi elle semblait y trouver une diversion aux pensées qui la minaient. Mais ces pensées restaient secrètes. Qui songeait, d'ailleurs, à les pénétrer ?

La souffrance absorbait la malade, et son mari oubliait, en la voyant souffrir, toute autre préoccupation. Ce fut durant le dîner qui le rapprochait, tous les soirs, de ses enfants, que ceux-ci apprirent de la bouche de leur père une chose qu'ils ignoraient encore :

— C'est décidé pour demain !.. leur dit-il avec accablement.

Et il ajouta :

— Comme votre mère ne pourrait supporter le moindre heurt, je me suis assuré d'une litière pour la transporter à l'hôpital.

Geneviève et Paul eurent un cri simultané :

— A l'hôpital !...

Ils tremblaient, agités d'une émotion que Paul surmonta le premier :

— Est-ce qu'on ne peut ici opérer ma-man ?...

— Hélas ! non... Quelque confortable que soit notre demeure et quelques soins qu'on puisse donner, les docteurs me conseillent, me demandent avec instance de ne pas me raidir... C'a été difficile de décider votre mère, continua-t-il ; elle ne voulait pas et répétait que cette décision ajoutait à ses craintes et endeuillait plus encore la situation... Geneviève, calme-toi, ma fille !... Ta douleur... bien que légitime... me navre... en un moment où j'aurais si besoin de réconfort...

De fait, il faisait peine à voir ; et quand Geneviève se jeta à son cou dans un élan de désespoir qu'elle ne put réprimer, il chancela, et des larmes jaillirent de ses yeux rougis. Ce fut un dîner triste, ce dîner de famille ! On n'entendait que les sanglots continus de la jeune fille, les soupirs étouffés du père et la toux rauque de Paul dont le gosier se contractait nerveusement. Personne ne toucha aux mets qui parurent sur la table, car personne ne pouvait avoir faim, ce soir-là. C'était comme un repas funèbre hanté par une ombre chère et qui va fuir à jamais les lieux où elle a vécu.

De temps à autre, les yeux du frère plongeaient dans ceux de sa soeur : ils exhortaient vainement Geneviève à essuyer ses larmes et à réagir contre un accablement qui ajoutait encore à la commune douleur. Elle ne comprenait rien ou

ne voulait rien comprendre, ni des prières, ni des reproches, méconnaissant ainsi la mission de la femme qui est de soutenir et de consoler. N'y tenant plus, Paul se leva de table et se retira sans qu'on y prît garde :

— Oh !... ces filles !... ces filles !... murmura-t-il entre ses dents, outré contre elle, aussi contre lui-même sans toutefois se l'avouer.

Il sentait qu'il n'était pas ce qu'il aurait pu être, le côté consolant où se réfugie un cœur paternel lorsque l'angoisse des événements le déborde, et il en souffrait pour la première fois, très intimement. Toutefois, une impulsion irrésistible le poussa chez sa mère :

— Je peux entrer, maman ?...

Etendue sur sa chaise longue, plus pâle que l'oreiller où s'appuyait sa tête, elle ouvrit les yeux en entendant le pas de son fils, et une faible rougeur monta à ses joues :

— Ah !... c'est toi !... Viens... Assieds-toi là, Paul ...

Elle lui montrait le tabouret qu'il connaissait de longue date, son tabouret de prédilection lorsqu'il était petit, et la vue de ce tabouret accrut son trouble en évoquant le passé...

Elle le devina ou subit elle-même cette impression, car elle reprit, de sa voix faible :

— Oui... assieds-toi là... tout près... Comme jadis quand tu voulais faire dodo ou écouter une histoire... le seul moment de la journée où tu restais tranquille, mon chéri !...

Il appuyait sa tête contre les genoux de sa mère, dont la main amaigrie lui caressait les cheveux :

— Comme ils sont rudes, maintenant, et rebelles !... Je les ai vus si blonds, si soyeux !... Tiens, là, dans le bureau, tu trouveras la petite boîte qui renferme l'u-

ne de tes boucles... Quand elle est tombée sous le ciseau, j'ai pleuré...

— Et maintenant, tu es grand, reprit-elle, presque un homme !... Tu vas devenir raisonnable, mon petit Paul, et sérieux, et travailleur !... Tu le veux, n'est-il pas vrai ?...

Il balbutia un "oui" à peine distinct, mais sincère, car il venait du cœur...

— Je serai bien heureuse si tu travailles, Paul !... même si je... partais, tu te dirais que je le suis, et cette pensée t'aiderait, oui... Elle t'aiderait, j'en suis assurée...

Ces paroles tombaient une à une, comme des gouttes de cire brûlante qui le pénétraient ; il murmura

— Maman... Maman !...

Pour la première fois peut-être, leurs âmes se fondaient ensemble, surprises et attendries de cet élan inattendu. Mais soudain la malade s'éleva : le sentiment du mal reprenait le dessus et refoulait le sentiment maternel.

— Est-ce assez malheureux, dis, de me voir en cet état... à la veille d'une opération... Qui peut être mortelle... Qui le sera, hélas !...

— Voyons, maman, ne pense pas à cela. Tout ira bien... Le chirurgien l'a promis.

— Oh !... Ils promettent toujours... ça ne leur coûte rien, de promettre... c'est facile quand on n'est pas soi-même en cause. Cette maudite chute dans l'escalier, qu'elle m'a fait de mal... et d'autres choses encore... Tout cela m'a tuée !

Il ne trouvait plus d'arguments et eut un soulagement extrême à voir venir son père. Alors, il s'éclipa et heurta sa soeur sur le palier.

— Que c'est bête ! Il fait noir comme dans un four ! Tout est en désarroi, ici, et l'on ne prend plus la peine d'allumer... Dis donc qu'on allume, au lieu de rêvasser comme cela !...

— Je ne rêvasse pas ! répliqua Geneviève. Tu me crois dépourvue de sentiment, bien sûr ?...

— Je crois ce que je crois ! dit-il, haussant les épaules.

Et comme elle ne répliquait plus, il passa son chemin.

Cet incident porta au comble la désolation de la jeune fille. Elle courut à sa chambre et s'y enferma, ne pouvant même plus pleurer ; car, quoi qu'elle fit pour chasser la terrible pensée qu'elle était cause de l'accident survenu à sa mère, surtout en un moment où les conséquences se montraient si graves, si menaçantes pour tous, elle n'y parvenait pas. Éperdue, elle se jeta à genoux et demanda un miracle. Un miracle eût mis fin à toutes les angoisses et rendu le calme à son âme troublée. De piété peu éclairée, presque nulle en temps ordinaire, croyait-elle que Dieu met sa puissance au service de notre bon plaisir ? Les qualités de la prière lui étaient inconnues ; la plus essentielle, cette soumission parfaite à la volonté suprême, lui échappait, et c'était avec une insistance fiévreuse qu'elle répétait : Seigneur, guérissez maman !...

XIV

Le lendemain, par un accord tacite, les fronts se rassérénèrent comme pour chasser les appréhensions. Il ne fallait pas que l'oeil inquisiteur de la malade découvrit une ombre de tristesse sur le visage des siens ; et, sans affecter une gaieté intempestive, tous se montraient confiants en l'avenir. Le banquier surtout accumulait les projets.

— Quand vous serez revenue, ma chère, nous ferons de grands travaux dans la maison... Et je ne parle pas seulement

de construire un hall — ce hall de vos désirs, — mais de remanier, à votre goût, tout notre appartement... Déjà j'en ai entretenu l'architecte... Son devis est terminé... Il se peut que vous ayez quelque surprise en revenant ici...

Elle étouffait un soupir, et vite il reprenait

— On se hâtera, soyez sûre !... Je ne veux pas que vous ayez l'ennui des plâtres et des démolitions... Il demande trois semaines, l'architecte... C'est trop : je le lui répéterai...

— Oh !... trop !...

— Evidemment !... Dans douze jours, au plus tard, vous serez sur pied...

— Croyez-vous ?...

— Si je crois !... Je fais mieux que croire ; j'assure !... Les docteurs disent une semaine... Je suis plus large qu'eux, vous voyez !...

Geneviève elle-même se laissait dominer par cette ferme assurance qui lui en imposait, bien qu'elle en soupçonnât la sincérité.

Mais elle avait si besoin de croire pour apaiser sa conscience et calmer ses remords ! Toutefois, lorsque la nuit vint et que sonna l'heure, elle se mit à trembler de tous ses membres. En bas, dans le vestibule, il y avait des allées et venues, un bruit de voix qui montait comme un appel. M. Audebert, devenu très pâle, offrit le bras à sa femme

— Marthe... voulez-vous venir ?...

Elle hésita, se raidit et jeta un regard de détresse sur ce qui l'entourait, un regard où passait un regret ou un adieu...

— Félix, murmura-t-elle, ne touchez pas à cette chambre... j'y laisse tant de souvenirs !...

— Bon !... Si vous voulez !... Je donnerai des ordres...

— Oui... n'est-ce pas ?...

Elle s'arrêta sur le seuil qu'elle allait

franchir et recula plusieurs fois, sans se décider. Il l'entraîna, m'en pouvant plus lui-même :

— Allons, Marthe... On attend...

C'était vrai. Muette, elle s'étendit sur la litière, et on l'emporta ainsi avec précautions.

— La levée du corps !... murmura la voix de la femme de chambre.

Geneviève l'entendit, et un long frisson la secoua toute. La levée du corps, c'est bien ça ! Et son pauvre père suivait, tête basse, comme à un convoi funèbre...

Quand il revint, défaillant, il demanda sa fille et, ne la voyant pas, la chercha dans l'appartement. N'avait-il pas le besoin extrême d'entendre sa voix, de rompre le funèbre silence qui planait comme le silence du tombeau ?...

Il la trouva effondrée sur la chaise longue que venait de quitter sa mère.

— Geneviève !... Viens... Que fais-tu là ?...

Elle le fixa, hagarde :

— C'est ma faute... gémit-elle. C'est ma faute, si le mal est venu ou s'il s'est aggravé...

— Ta faute ?... N'exagère pas...

Il lui prit les mains, mais elle se dégagea :

— Papa !.. Vous devrez me maudire... oui, me maudire... Ah !.. vous ne savez pas !..

— Qu'est-ce que je ne sais pas ?... cria-t-il avec violence ; parle !... je le veux !...

Elle se laissa glisser à deux genoux :

— Papa... j'avais écrit une lettre... Je refusais de la donner à maman qui m'avait surprise et me la demandait... Elle fit un faux pas et tomba dans l'escalier..

— Après ?...

— Après ?... Oh ! après, puisque j'avais promis de ne plus écrire, j'ai vu Georgette... chez Jeanne Auclair... et

nous avons convenu d'ébruiter le projet de mariage... pour vous forcer la main..

—Après?...

—C'est fini !...

Il garda le silence, un silence gros de reproches qui témoignait d'une profonde douleur. Peut-être avait-il craint davantage ; mais ce qu'il savait maintenant le navrait. Car non seulement il y voyait une coupable désobéissance à ses ordres, mais aussi la persistance d'un sentiment qu'il condamnait et qu'il voyait renaître après l'avoir cru mort.

— Mais, au moins, tu ne l'aimes plus ? Tu ne peux plus aimer un homme qui a causé ce malheur ?...

Elle ne répondit pas. Ne plus aimer son fétiche lui semblait monstrueux. A voix basse, elle murmura :

— Je ne l'épouserai pas !..

Et cela révélait un tel sacrifice que le pauvre père en reçut un coup nouveau...

— Malheureuse enfant !...

...Et cette soirée fut vraiment une soirée funèbre, ou chacun vit mourir quelque chose de son cœur...

Mme Audebert habitait une chambre d'une simplicité monacale, et une religieuse la servait. Tout d'abord cette cornette blanche lui avait déplu ; mais le visage qu'elle abritait était si doux et si calme, que la malade fut forcément attirée et retenue par une invincible sympathie. Aussi lui ouvrit-elle son âme, sa pauvre âme troublée, ulcérée par l'épreuve inattendue...

— Ah ! ma Soeur, disait-elle, n'est-ce pas affreux d'être affligée ainsi !... Pourquoi suis-je frappée plutôt qu'une autre ? Quelle triste destinée d'avoir tant à souffrir !..

La soeur compatissait, mais apaisait la plainte. La Providence n'est pas une marâtre, même quand elle afflige ses enfants. Cette vie doit rester le temps de la lutte

et non celui du repos, de la joie sans nuages ; ne faut-il pas faire bonne moisson de mérites pour les offrir à Dieu ?...

Ce langage étonnait Mme Audebert. Jusque-là, elle avait cru que son titre d'honnête femme suffisait amplement à sa conscience, comme il devait suffire au ciel :

— Non !... je ne me résignerai pas !... murmurait-elle avec amertume. La résignation peut habiter le cloître, mais le monde n'en veut point. C'est contre nature d'être résignée !...

— Toute vertu coûte à la nature, reprétait encore la Soeur. On n'est pas vertueux par plaisir, mais pour se rapprocher du Modèle divin...

Elle secouait la tête ; tout le passé, son passé brillant, heureux, frivole, se dressait dans sa mémoire pour lutter contre une doctrine austère. Souffrir pour Dieu, mériter pour Dieu, s'élever pour Dieu : quel rêve !... Mais ce sont les religieuses qui doivent rêver ainsi, non les femmes du monde dont le rôle est d'être belles, heureuses, admirées, fêtées...

L'opération tarda. Le docteur attendait l'instant propice.

— Eh bien ! vos douze jours ?... s'écriait Mme Audebert dès qu'elle apercevait son mari. Quand quitterai-je cet hospice... si je le quitte jamais !...

Très énérvé lui-même, il ne l'eût pas calmée peut-être si Geneviève ne l'y eût aidé. Depuis que le vent de l'épreuve soufflait sur sa vie et que le remords lui mettait au coeur un trait acéré, elle s'efforçait de remplir sa tâche filiale et la comprenait mieux qu'autrefois. Voyant les siens malheureux, et malheureux en partie par sa propre faute, elle songeait moins à elle-même, bien qu'elle y songeât toujours.

Cet amour imprudent lui était cher encore, mais elle ne prétendait plus le faire

triumpher. Une nouvelle lettre de Georgette avait été brûlée sans être ouverte ; et ce sacrifice nécessaire n'en était pas moins des plus douloureux. La froideur de son père, la méfiance qu'il lui témoignait lui étaient sensibles. En serait-il ainsi longtemps ?... Elle n'interrogeait pas l'avenir ; le présent avait trop de menaces pour qu'elle cherchât à soulever le voile qui le lui dérobait.

Donc la plus grande partie de ses journées s'écoulait au chevet de sa mère. Avec patience, avec tendresse, elle cherchait à la distraire de ses sombres pensées ; mais le soir, lorsqu'elle s'en revenait au logis où le dîner se faisait si morne, où ses prévenances restaient inaperçues, à moins qu'elles fussent repoussées, la pauvre petite sentait son jeune courage sur le point de défaillir. Elle aussi admirait la religieuse qui restait calme et sereine. Était-ce seulement parce qu'elle était sans reproches et sans remords, ou parce qu'elle s'appuyait sur une force qui ne lui manquait jamais ? Geneviève eût voulu l'interroger à loisir, lui poser des questions et entendre ses réponses ; mais rien qu'à la voir égrener son rosaire, elle pénétrait peu à peu ce mystère de charité et de dévouement. Et quand la Soeur lui dit à voix basse

— Ce sera pour demain !...

— Oh ! priez pour elle, pour nous tous ! répondit-elle.

Elle n'avait pas attendu que ce voeu lui fût exprimé. Cette femme, jeune encore, si attachée à la vie, si peu préparée à la quitter, lui inspirait une sympathie profonde et un intérêt tout chrétien. Sans l'effrayer outre mesure, il était de son devoir de lui suggérer une pensée grave : celle de se mettre en règle avec Dieu...

— Ne désirez-vous pas, Madame, recevoir M. l'aumônier ?...

Mme Audebert pâlit, jusqu'aux lèvres.

Le prêtre ?... On lui annonçait le prêtre... Ah !... c'était la mort.

Elle fondit en pleurs, et ses pleurs devinrent des sanglots qui durèrent longtemps et auxquels se mêlaient des mots entrecoupés :

— Je suis pratiquante... Je communie à Paques, régulièrement...

— C'est pourquoi, chère Madame, reprenait la Soeur, il vous sera doux de remplir un devoir...

Un devoir ?.. Peut-être, hélas !.. Mais elle en niait énergiquement la douceur. Est-ce que c'est doux de voir un messenger funèbre, d'entendre de sa bouche des paroles sévères, de sévères avertissements; car, au delà de cette vie, il y a un juge inexorable, prêt à punir avec sévérité.

Et tout en se répétant qu'elle était impecable, la pauvre femme sentait confusément qu'elle ne l'était pas..

— Eh bien ! qu'il vienne, le prêtre, finit-elle par dire; qu'il vienne me condamner !..

Il vint l'absoudre. Avec son expérience il devina celle-ci, non âme de pécheresse, mais de femme dont l'indifférence provenait peut-être d'un trop complet bonheur. Et il eut des mots qui portèrent en cette conscience moins le trouble que la réflexion. Incertaine du lendemain depuis qu'elle se sentait malade, elle était plus préparée qu'elle ne le croyait au langage de la vérité; d'ailleurs, Dieu a son heure, celle qu'il lui plaît; elle sonnait pour Mme Audibert.

Longtemps, très longtemps, elle demeurera absorbée, sans verser des larmes amères qui avaient accru son énervement. Le complet abandon n'existait pas encore; mais la confiance en la miséricorde maissait dans son cœur. Tout à l'heure, devant le prêtre, elle se remémorait les années de sa vie. Qu'elle eût voulu y trouver plus d'actions méritoires, de celles où l'œil se

repose avec douceur !..

Sa pensée se traduisit devant son mari lorsqu'il vint le soir; elle le fit mettre tout près d'elle et demanda qu'on n'apportât point les lampes

— Je préfère causer dans l'obscurité, alléqua-t-elle.

Et quand ils furent seuls, la main dans la main :

— Mon bon Félix, murmura-t-elle, je voudrais vous avoir rendu plus heureux !

Il protesta de toutes ses forces avec une sincère émotion.

— Pourquoi dire ces choses ?... A mon tour, faut-il que je me reproche de ne pas vous avoir aimée autant que vous méritiez de l'être, mon amie ?... Seulement à l'avenir...

Elle l'arrêta :

— L'avenir n'est à personne...

Et agités de la même émotion, ils se turent tous les deux. Cependant, elle avait eu l'intention de lui dire tant de choses, de ces choses qui débordent du cœur, au moment où l'on part. Mais il se leva, prétextant les affaires...

— Ce soir !... même ce soir !... s'écria-t-elle douloureusement.

Car les affaires et le monde s'étaient ligés pour les séparer sans cesse, pour les rejeter hors du cercle de famille où se tient le vrai bonheur. Ils en avaient usé et abusé de ces prétextes qui rompent l'intimité en créant l'agitation. Oui, même ce soir-là, peut-être le dernier soir de leur mariage, leurs âmes hésitaient à se fondre ensemble, peu habituées qu'elles étaient à mettre en commun joies et douleurs.

Un instant, il réfléchit; puis il craignit des plaintes, des gémissements ou des larmes, et ne se sentit pas de force à les supporter.

— Je vous promets de venir demain à la première heure, dit-il pour clore cette

scène pénible. A demain donc, à demain !
Passez une bonne nuit !...

Il l'embrassa et s'enfuit, oppressé, sans même voir Mme Destourbil qui venait à sa rencontre. Elle l'appela par son nom.

— Monsieur Audebert... Vous en sortez ?... C'est bientôt ?... Ciel !.. Ah !.. c'est affreux !... Allons, bon courage !.. La chirurgie a fait tant de progrès !...

Il eût voulu d'autres consolations. Inconsciemment peut-être, il sentait que la chirurgie, toute parfaite qu'elle pût se faire n'est pas souveraine maîtresse d'une vie humaine. Il allait le dire, mais ne l'osa pas. Comment se montrer plus croyant qu'une femme ?... L'orgueil masculin en eût souffert. D'ailleurs, elle ajoutait :

— Surtout, que la religieuse ne lui monte pas la tête !... Elles s'entendent à effrayer leurs malades, ces bonnes Soeurs ! Elles amènent l'aumônier, elles parlent de l'autre vie et du Ciel comme si elles en avaient la clef... C'est la seule chose que je leur reproche... A part cela, elles sont très bien...

Elle fit quelques pas avec lui, et, le voyant si morose, se hâta de le quitter. Côté cette tristesse lui faisait peur...

XV

Restée seule, Mme Audebert s'agita sur sa couche sans pouvoir s'endormir. L'absolution l'avait apaisée, et cependant il lui restait l'inquiétude de ne rien trouver en sa mémoire qui lui fût doux et reposant. Sa beauté, ses succès, cette jeunesse expirante qui lui avait paru un bien si précieux, qu'était-ce que tout cela dans la balance où se pèsent les mérites humains ?... On eût dit qu'une aube soudaine se levait en son âme pour ne laisser aucun retrait

obscur où la vérité pût se blottir ; et cette aube jetait une lumière nette et pénétrante sur sa vie entière, heureuse selon le monde qui repousse et craint l'effort. Cependant, la lutte s'était offerte. Epouse, s'était-elle efforcée de donner à l'époux le bonheur qui lui est dû et qui ne s'obtient le plus souvent que par des sacrifices personnels ? Mère, qu'avait-elle fait de ses enfants ? Son fils, un fruit sec, compromettait son propre avenir. Sa fille... Oh !... sa fille... ne renoncerait-elle pas à son rêve, ce rêve dont la responsabilité ne pouvait peser tout entière sur ses épaules de vingt ans ?...

Et dans le silence de la chambre de la malade que rien ne troublait à cette heure avancée, de puérils fantômes s'en venaient hanter la mémoire de Mme Audebert. Pour des éloges, de plates louanges que son bon sens répudiait à cette heure, pour ces triomphes qui laissent derrière eux un sillon troublé, elle avait failli à son rôle de gardienne, ce beau rôle qui exige une constante attention..

Navrée, elle laissa couler ses larmes, non celles que redoutait par-dessus tout son mari et qui amenaient tant de gémissements douloureux, tant d'inutiles lamentations, mais larmes de regret pour la tâche mal faite et de cuisant repentir.

Si doucement qu'elle pleurât, la religieuse l'entendit :

— Vous souffrez ? demanda-t-elle .

— Oh ! oui, ma Soeur...

— Je vais sonner l'interne de service...

— Il ne peut rien pour moi... Je souffre du passé...

Elle comprit. Ce n'était pas la première fois que le passé inquiétait ses malades et qu'ils en souffraient plus même que du présent. Pour cette souffrance, elle ne savait qu'un remède : offrir à Dieu l'angoisse de celui-ci pour racheter les joies de celui-là... joies bien problématiques,

hélas !

Car le présent était fécond en angoisses. La nuit, courte et longue à la fois, céda la place au matin. Dès les premières lueurs du jour, la Soeur se leva et se mit à prier. Elle priait celui qui allait venir visiter ce logis et le remplir de lui-même celui qui peut tout pour l'âme et pour le corps. Et si Mme Destourbil eût vu en cet instant sa pauvre amie malade, et qu'elle jugeait en si grand péril auprès de l'humble Soeur, elle se serait étonnée de la douceur prudente qu'apportait la religieuse à préparer les voies de Dieu.

Un gracieux autel s'éleva comme par miracle pour que le Maître, vint s'y reposer avant de descendre en sa créature :

— Espérez tout de lui, disait-elle. Celui qui se donne lui-même peut tout donner.

Jamais communion de Mme Audebert ne fut semblable à celle qu'elle fit ce jour-là. Combien, reçues avec insouciance, l'avaient laissée froide ou distraite. Jamais elle ne demandait rien, croyant tout avoir maintenant, son coeur s'ouvrait aux désirs infinis. Et quand elle sentit l'hostie trembler sur ses lèvres, il lui sembla monter plus haut, bien plus haut que la terre, pour s'abandonner toute à la volonté de Dieu. Elle préféra rester dans ces régions sereines, craignant de perdre ou d'altérer ce calme soudain si elle se laissait trop appesantir par les regrets, trop battre en brèche par l'émotion. Cependant, elle voulut tracer quelques lignes et les remit à la Soeur :

— Pour eux, si je pars ...

Alors, presque en hâte, elle franchit le seuil de la salle d'opérations...

Résolue maintenant, elle ne se débattit pas contre le chloroforme. Que se passa-t-il durant ce sommeil et combien de temps dut-on le prolonger ? Longtemps après, lui semble-t-il, elle s'éveilla comme d'un songe, réveil pénible où l'odeur fade du

narcotique lui donnait encore des nausées.

D'un long regard indécis elle chercha autour d'elle et aperçut un visage anxieux...

— Félix !...

Les lèvres de son mari causèrent à son front une sensation de fraîcheur. Puis, très faible, sans pensées, sans souffrances, elle referma les yeux et se sentit comme bercée dans un remous de vagues qui l'entraînèrent au loin et la laissèrent inanimée.

Geneviève s'était réfugiée à la chapelle. Agenouillée sur les dalles, le coeur battant, l'âme oppressée, elle comptait les minutes plus longues que des siècles, ces terribles minutes d'angoisse qu'on n'oublie jamais, trouvant, elle aussi, dans la prière la consolation et l'espoir.

Pour obtenir la grâce de guérison qu'elle demandait au ciel, la pauvre petite renouvelait ce qu'elle nommait "son sacrifice." Renoncer à réaliser son rêve constituait à ses yeux le plus terrible des renoncements. Et pour ajouter à ses regrets comme pour battre en brèche son courage, Georgette multipliait les assauts.

Quelle fille intrépide, cette Georgette ! Ni lettres ni démarches ne lui coûtaient bien que ses avances restassent depuis quelque temps sans résultat. Elle supposait Geneviève trop surveillée maintenant pour y répondre, mais elle ne se désarmait pas et dirigeait ses promenades vers l'hôpital. M. Audebert, trop absorbé dans ses craintes pour explorer la route, marchait tête baissée, sa fille à côté de lui ; mais elle apercevait bien vite la silhouette en vedette qui agitait son mouchoir, tandis que l'écho lui apportait parfois un audacieux bonjour.

Rester muette, aveugle, lui était dur. Elle pensait avec anxiété : "Comprend-elle que je ne peux pas ?..." Georgette ne comprenait rien, au contraire, à ce senti-

ment de pudeur filiale qui s'imposait à Geneviève dont la mère était en péril. Pour suivre, en un tel moment surtout, un projet désapprouvé, ne serait-ce pas s'exposer à de cuisants remords ?... Aussi, tout à l'heure encore, avant d'entrer à la chapelle, elle n'avait pas répondu au signal qui la conviait à lever les yeux et à échanger un signe d'intelligence avec l'intrépide soeur de Raymond. Et ceci ajoutait une amertume de plus à ses craintes comme à sa souffrance :

— Mon Dieu ! je vous l'offre pour sa guérison ! répétait Geneviève mentalement.

D'abord surprise, Georgette commençait à s'énerver.

Outre la satisfaction que devait leur procurer à tous le succès d'une entreprise brillante, la jeune fille en attendait personnellement un réel profit.

— Si je l'épouse, lui avait dit son frère, il y aura pour toi de sérieuses épingle...

Or, la situation devenait "très belle" par la maladie imprévue de Mme Audebert. On disait celle-ci plus riche que son mari ; morte, son héritage allait à ses enfants. On la disait aussi plus intransigeante dans ses relations et sa manière de voir, bien qu'elle ne l'eût guère prouvé durant le séjour à la Bourboule, où elle avait reçu les Dutailly dans son intimité. S'il perdait sa femme, le banquier céderait plus facilement aux instances de sa fille. Mais pourquoi sa fille en agissait-elle ainsi depuis quelque temps ?...

— Si elle renie sa promesse, déclarait Georgette avec son énergie coutumière, elle me le payera !...

— Tu ne la tueras pas, j'imagine ?... disait, en essayant de rire, le père Dutailly.

— Il y a plusieurs manières de tuer les gens, répondait d'un air sombre la terri-

ble fille.

Elle ne s'expliquait pas davantage et continuait ses allées et venues aux abords de l'hôpital. Un matin, elle revint chez elle en coup de vent :

— Elle est très mal, Mme Audebert !..

M. Dutailly échappa son journal et Mme Dutailly son tricot.

— Vrai ? dirent-ils ensemble. Qui te l'a dit ?...

— Dame !... croyez-vous que je n'aie pas des intelligences dans la place, moi ? Ça ne vaudrait pas la peine de se charger d'une affaire, si on ne savait pas se renseigner !...

Ils la regardèrent avec admiration. Vraiment, elle était la digne soeur de son frère, cette Georgette, intelligente jusqu'au bout des ongles et ne s'embarassant pas de scrupules exagérés.

— Voyons, qui te l'a dit ?... reprit le père avec insistance.

— Une infirmière... Caroline... la cousine de la tante du garçon de recettes de la banque Audebert...

— Oh ! c'est du génie !...

— Attendez ! Cette Caroline est bête et honnête... Je me fais passer pour une parente pauvre... la malade est ma bienfaitrice... Je prie pour elle toute la journée et je n'ose importuner la famille par mes visites ou mes questions. Alors j'ai un bulletin exact tous les matins et tous les soirs...

— Alors, celui de ce matin ?

— Très mauvais ! Une nuit de fièvre ! On a fait venir le petit Paul, ce fameux ignare de petit Paul qu'on a placé dans une institution religieuse à la dernière rentrée...

— Ah ! ah ! ah !... ils sont bien malins, les prêtres, s'ils mettent un peu de plomb, dans cette cervelle-là...

— Peu importe ! Avec un fils pareil, M. Audebert en appréciera davantage son

gendre : c'est ce qu'il faut à Raymond..

Mme Dutailly avait repris son tricot. Ces nouvelles la laissaient mélancolique : elle était bonne femme au fond.

— Pauvre belle Mme Audebert ! murmurait-elle à mi-voix. Georgette haussa les épaules :

— Voyons, maman, tu ne vas pas la pleurer ?... Une femme qui avalait toutes les louanges, dont la vanité était insatiable et l'orgueil du même calibre que la vanité ? Moi, je lui en veux personnellement d'avoir été à ses genoux : je lui en veux même plus de cela que de ses rigueurs...

— Pourquoi ?... murmura innocemment Mme Dutailly.

— Pourquoi ? Ah ! ce n'est pas difficile à comprendre... Puisque l'on méprise les flatteurs, ceux-ci se vengent en méprisant ceux qui se laissent flatter...

— Oh ! cette Georgette, cette Georgette ! répétait admirativement et entre deux prises M. Dutailly. Tiens, conclut-il, tu es appelée à faire un beau mariage, bien que tu n'aies pas une grosse dot.

— Si la dot m'échappe, encore une fois, gare à elle ! murmura l'astucieuse fille entre ses dents.

XVI

Paul avait reçu un télégramme qui le mandait immédiatement, et il était parti, avec un grand trouble au coeur.

Il savait sa mère malade, mais l'idée de la perdre ne lui était point venue. Est-ce que les mères s'en vont comme cela, jeunes encore, délaissant leur fils à l'heure où ceux-ci sentent seulement combien ils les aiment ?...

Et ce grand garçon déjà barbu se sentait faiblir sous la menace qui lui mettait

des larmes dans les yeux. Rencogné dans le wagon filant à toute vapeur, il ne voyait rien, n'entendait rien, tout à sa pensée tout à ses craintes. Une idée le poignait, si atroce qu'il cherchait à la fuir, et si obsédante qu'il n'y parvenait pas. Car si on le faisait mourir, c'est qu'il le fallait. C'est que... Et il n'achevait pas ; mais il répétait tout bas, comme fait un petit enfant craintif et tendre :

— Oh !... m'man... ma pauvre M'man je ne veux pas la voir mourir !

Personne à la gare pour l'attendre ; la nuit tombait, si noire qu'on eût dit d'un linceul. Il prit sa course par les rues familières qui lui parurent interminables, et il arriva, haletant, au logis désert...

— Ah ! Monsieur Paul !...

— Où est p'pa ? Où est ma soeur ?

— Monsieur et Mademoiselle ne bougent pas de là-bas depuis deux jours...

— Alors ?...

— Alors... je ne sais rien de plus, dit la femme de chambre prise de compassion en voyant ce visage bouleversé, ces jambes flageolantes.

— Qui aurait cru cela ? répétait-elle à l'office où M. Paul était considéré comme un insouciant, tout occupé de son seul bien-être et de son seul plaisir.

Il avait repris sa course vers l'hôpital. Une soeur vint répondre à son coup de sonnette, bruyant et hâtif.

— Je suis Paul Audebert !...

Il crut voir de la pitié dans les yeux qui le regardaient :

— M'man ? balbutia-t-il.

— Dieu est bon : c'est lui qui guérit les malades, Monsieur Paul...

Cette réponse qui l'eût fait sourire, quelques mois plus tôt lui fut comme l'épave qu'on jette au naufragé. Espérer, quand on désespère, en une bonté immense, en une puissance illimitée, est un suprême réconfort ; et dans son âme déjà

touchée par l'indifférence, un remous se fit, amenant sur ses lèvres le mot de la prière qu'il répétait jadis, matin et soir.

Son père lui tendit les bras...

— Mon pauvre Paul !...

Geneviève pleurait. Toutefois elle murmura comme pour le rappeler à son père :

— Mais il y a du mieux, un peu de mieux, dit le docteur.

— Tu crois ?... Tu crois ? répétait machinalement M. Audebert.

— Monsieur, veuillez donc répéter à mon père ce que le chirurgien vous a dit ?...

La demande s'adressait à l'interne qui entra à ce moment dans la chambre. Il y accéda avec empressement. Le maître était plus rassuré, moins anxieux depuis quelques heures. Après des craintes très vives, il y avait accalmie. C'était plutôt bon signe, d'autant que la malade sortait de sa somnolence et avait pu prendre quelques cuillerées de vin fortifiant...

Le père et les enfants, suspendus à ses lèvres, écoutaient ses paroles et les répétaient tout bas. Mais n'était-ce pas un nouveau leurre ? Car depuis quelques jours ils passaient par ces cruelles et brisantes alternatives de crainte et d'espoir. Hier, elle était très mal, leur chère malade : aujourd'hui, elle semblait mieux ; qu'est-ce que demain apporterait de vraiment décisif ? Et ce mot décisif était encore redoutable, comme l'est toute solution qui n'est pas terminée.

Geneviève entraîna son frère à part :

— Tu vois Paul, comme papa est malheureux !... Tâchons de lui faire prendre courage... Il inquiète le docteur... Je compte sur ton aide, mon petit Paul ?

Il la regardait tandis qu'elle parlait ainsi, et il la trouvait bien changée elle-même, plus douce et pourtant plus ferme, plus affectueuse aussi. L'affection, bien qu'il n'en voulut pas convenir, pouvait beaucoup sur lui, surtout l'affection de sa

soeur. Autant les reproches ou les railleries l'exaspéraient, autant la tendresse produisait l'effet contraire, et amollissait, en quelque sorte, son cœur.

— Oui... Oui... Ginette... Sois tranquille... Je ferai le possible... Je serai fort... Comme un homme, parbleu !...

Comme un homme ? A peine prononcé, le mot le fit rougir. Est-ce qu'il ne sentait pas, en dépit de son orgueil, qu'il n'avait jamais agi comme un homme, mais comme un enfant paresseux et rebelle qui cherche avant tout sa propre satisfaction ! Il se rapprocha de son père avec la terreur de s'entendre adresser la parole fatidique : "Quelle place as-tu ?" Mais M. Audebert, absorbé par l'inquiétude, ne songea pas à la lui adresser. Peut-être aussi craignait-il d'ajouter même une goutte d'eau à des déceptions et à des peines intimes. Anxieusement, il guettait le retour de l'interne qui secondait le docteur.

Dès le premier jour, il s'était établi entre lui et ce jeune homme un courant de vraie sympathie. Il le voyait si dévoué, si laborieux, toujours sur la brèche ; et il admirait sa vie de strict devoir. Même, et malgré ses angoisses, il l'interrogeait sur son passé, ces longues années d'études que terminerait l'agrégation ! Que de choses il apprenait, que de choses il enviait aussi, le pauvre père ! Il apprenait que la fortune ne suffit pas toujours à créer un homme, puisque celui-ci, né de parents obscurs, avait gravi par la force de sa volonté, les degrés de l'échelle que tant d'autres descendent étourdiment, comme à plaisir. Et il enviait ceux qui avaient ce fils, leur vraie richesse, leur gloire et leur bonheur. Maintenant que ses yeux s'ouvraient, il eût donné avec joie une large part de son avoir pour obtenir la transformation de Paul, pour que celui-ci, à son tour, devînt quelqu'un, n'importe

dans quelle branche, avec le culte du travail.

Cette affection de M. Audebert pour le jeune docteur, le bras droit du maître s'accrut presque forcément dans les alternatives de crainte et d'espoir qui le rapprochaient de lui, le suspendaient à ses lèvres, le portaient sans cesse à scruter son regard. Bien que la discrétion professionnelle le voulut impénétrable, certaines lueurs y passaient, d'abord perplexes, incisées, puis rassurantes. Un matin, elles s'éclaircirent :

— Docteur, supplia le banquier, dites-moi...

Un sourire fut d'abord sa réponse.

— Elle est sauvée ! conclut M. Audebert.

Et ses mains étreignirent les mains qui se livraient aux siennes avec une sincère émotion.

Dans l'état de faiblesse où elle se trouvait la malade avait eu bien moins d'angoisse que les siens. Il est des heures où l'on se sent glisser vers les limites de ce monde, sans en éprouver trop de regret et d'effroi. Mais quand la force revient, quand l'esprit se recueille et pense, l'âme tressaille, remuée par les sensations aiguës du souvenir.

Mme Audebert se rappelait une soirée, entre autres, où son mari était resté à son chevet, silencieux, les yeux dans ses yeux, cette soirée où Paul lui tenait la main et y appuyait si fréquemment ses lèvres, où Geneviève égrenait son chapelet avec une angélique ferveur.

— Maman... ma petite maman chérie, je prie Dieu pour toi, murmurait-elle, penchée à son oreille.

Et ces mots, bien que distincts, lui semblaient entendus dans un rêve, un rêve fiévreux où elle se sentait souffrir.

La Soeur se tenait prête aussi à lui offrir un désaltérant breuvage ; mais l'o-

céan tout entier eût coulé sur ses lèvres sans apaiser la soif inextinguible qui la dévorait.

Le jeune docteur, très calme, lui injectait sous la peau l'éther ou la caféine qui fouettent le sang et stimulent les nerfs. Quelle sensation douloureuse !...

— Laissez-moi, balbutiait-elle ; et il ne la laissait pas, poursuivant l'oeuvre essentielle qui dura jusqu'au jour.

Là, elle ne se souvenait plus, jusqu'au moment où de nouveau, après un sommeil très long, sans doute, elle avait revu les visages familiers que pâlisait la fatigue et qu'altérait l'émotion...

— Chère amie !... Tu te sens mieux ?

Ce doux tutoiement l'avait fait tressaillir. Elle avait eu, en l'entendant, le désir très net de vivre, de rester avec eux, avec eux, qu'elle aimait de tout son coeur. Car jamais encore elle n'avait senti de cette sorte la force de cet amour conjugal, de cet amour maternel qui l'enchaînaient sur terre ; et c'était avec ferveur qu'elle avait répondu, d'une voix qui n'était qu'un murmure :

— Oui... Je me sens mieux... bien mieux... mon ami...

Et elle avait ajouté, dans un élan de tout son être

— Tu es bon... bien bon !...

Mais tout n'était pas fini, bien que le péril immédiat se fût éloigné d'elle ; et durant bien des jours encore, elle avait soutenu la lutte avec l'ennemi redoutable qui essayait encore de reprendre le dessus. Alors, plus lucide, parce qu'elle était plus forte, elle le regardait face à face et, parfois, tremblait. Tant de liens, et des plus ténus, l'attachaient à la terre, des liens tout nouveaux parce qu'elle n'en connaissait pas la force jusqu'à ce jour. Il lui semblait que la vie recommençait pour elle, non pas cette vie tout en dehors qui l'avait faite femme à la mode, éprise

de sa beauté, conviant les siens, comme d'humbles satellites, à graviter à l'entour. Mais la souffrance avait jeté sa note sévère dans ce concert frivole. Brusquement l'harmonie, s'était interrompue, comme lorsqu'une corde se brise et que la harpe gémit, rebelle aux doigts du musicien. Un soir qu'elle entrait en convalescence, elle pria la religieuse de lui apporter une glace ; et cette simple action l'avait fait pâlir. Depuis quelques jours, elle hésitait. Constater sa propre ruine n'a rien qui puisse tenter l'âme la plus vaillante encore, malgré la crise qu'elle avait traversée.

La Soeur eut l'intuition de ce drame intime ; mais ne valait-il pas mieux en hâter le dénouement ? Elle donna le miroir que demandait la malade et la laissa seule, par discrétion...

Durant quelques secondes, elle tint ses paupières closes, puis, d'un effort de volonté, elle les ouvrit et regarda l'image que lui renvoyait la glace, une image que d'abord elle ne reconnut pas. Car il y avait si loin de ce pâle visage aux traits émaillés à celui dont elle gardait la mémoire fidèle, si loin, si loin, que les larmes affluèrent à ses yeux ! Avec une assistance douloureuse, elle détailla ce changement, l'analysa, l'exagéra même :

— Vieille et laide, voilà maintenant mon lot !

Vieille ? Pas encore ! rectifia sa raison. Il se passe si longtemps avant que vienne la vieillesse quand la vieillesse a fui ! Mais la laideur est-elle jamais réelle lorsqu'une femme, qui n'est plus jeune, veut rester bonne ou le devenir ! Elle se souvint des maints exemples qui ne l'avaient pas frappée autrefois et qui lui revenaient en mémoire avec un charme de douceur et de mélancolie. Vraiment, elle avait connu de bien jolies laides, et dont le charme de bonté indulgente, de sérénité aimable

subjuguait les cœurs. Mais elle se dit et s'avoua que ces laides, très appréciés du monde, avaient le privilège des amitiés vraies, des dévouements réels ; cela parce qu'elles s'occupaient peu d'elles-mêmes et cherchaient à se rendre aimables à tous. Toutefois, elle manquait de conviction, en disant, le même jour, avec un sourire qu'elle voulait rendre gai :

— Ah ! mon mari, j'ai constaté que vous n'êtes plus le mari de la "belle Mme Audibert" !

— Croyez-vous donc, lui répondit-il, que mon affection en soit diminuée ?...

L'affection ! Il la lui avait bien prouvée pendant la maladie, et l'affection conjugale est bien ce qu'il y a de plus doux, de plus enviable et de plus constant ; car lorsqu'on franchit ensemble les limites de la jeunesse et qu'après l'épreuve on se retrouve ainsi, la main dans la main, on se sent plus unis, plus chers encore l'un à l'autre, plus époux même qu'on ne l'était jadis...

XVII

Donne-moi des nouvelles de chez nous, Ginette ! écrivait Paul. Tu m'as bien promis, pourtant, de ne pas compter les lettres et de m'envoyer toutes les semaines ton petit poulet. J'attendais donc le facteur, ce dimanche de mars, avant d'entrer à l'étude. Rien ! Aussi, point d'analyse littéraire : les infortunes du Cid ne me touchent pas tant que les miennes propres. Etre enfermé ici, loin de la maison où ça me ferait tant plaisir de voir ce qui se passe, n'est pas gai, conviens-en ! Et, en bonne soeur, si tu voulais plaider ma cause sûr que papa se laisserait toucher. Tu sais bien, le soir que maman était si malade, je t'ai dit que je piocherais dur à l'avenir.

Done, je pioche, c'est entendu et j'ai livré, hier, au père Enguerrand (pas de Margnig) une version qui l'a fait pleurer de félicité. Quand un vieux dur à cuire en est là, c'est que l'élève est potable. Insinue cela au moment propice ; répète qu'il n'y aura plus de "scènes", car le héros de la pièce est un virgilien déjà convaincu et bientôt consommé. Voyons, est-ce entendu ? Tu sauras aussi que j'ai une vocation, toute nouvelle, mais une vocation vraie : je veux devenir médecin. C'est très beau, la médecine ! Il y avait à l'hôpital un interne qui me plaisait tout à fait. Une fois que je tiendrai ce bachot du diable, je marcherai à pas de géant. Si, si, à pas de géant ; tu verras ! et l'autre jeudi, en promenade, j'ai attrapé une grenouille qui habite mon pupitre et attend l'occasion d'être disséquée. L'autre nuit, j'ai rêvé que je m'appelais Pasteur ; enfin, tu vois, c'est sérieux ! Tu peux même en parler à Mme Destourbil pour lui faire entendre que je suis bon à autre chose qu'à manger de la crème au chocolat. Pauvre crème au chocolat ! Je ne suis pas trop porté sur ma bouche, mais je la regrette, sapristi ! la crème des jours de congé...

Geneviève relisait cette lettre où perçait de bons sentiments. L'une des résolutions surtout lui avait plu en lui causant une sorte d'émotion des plus sincères. Médecin ?... Lui, Paul, voulait être médecin ?...

Tu as raison mon petit Paul ! La médecine m'apparaît maintenant comme l'une des plus nobles carrières qui existent ; quel dévouement ne faut-il pas au médecin, quelle science aussi pour faire face aux responsabilités ? Je me le suis dit bien des fois pendant la maladie de maman. Le chirurgien lui continue ses soins

et lorsqu'il ne peut venir lui-même, lui envoie son interne, celui qui te plaisait tant. Il demande de tes nouvelles à papa, et il paraît content qu'elles soient bonnes.

Mais je crois, mon petit Paul, qu'il te faudra terminer l'année là-bas avant de songer à revenir. Personne ne doute de ta bonne volonté et tout le monde croit à tes promesses ; seulement, on veut que "le bachot" soit au bout de cela et que tu aies le diplôme en poche avant de nous revenir. Allons, un cou pde collier ! Encore quatre mois de travail et d'attente. Quelque chose me dit que tu seras reçu avec mention : pourquoi pas ? Prends donc courage et songe qu'il te sera bien doux de revoir la maison après le succès final. Je te promets de t'écrire très souvent et de te tenir au courant des moindres choses. Il y a huit jours que maman a quitté l'hôpital. Les six semaines passées là lui avaient paru longues comme des siècles : l'impatience l'avait prise de retourner chez elle, une impatience qui a un peu forcé la main au docteur. Plus vite que nous le pensions, notre chère malade a obtenu son billet de sortie. "Ginette, c'est demain, demain, tu entends ?..." Alors j'ai tout préparé avec l'aide de Marianne pour donner un air de fête au logis. Papa, lui, dévalisait les fleuristes. Des plantes vertes partout, dans le vestibule, sur l'escalier ; et puis des roses, des azalées, des camélias dans les potiches, dans les jardinières, des violettes de Parme dans tous les cornets de cristal.

— C'est fête, grande fête, répétait papa. Je voudrais faire sonner les cloches, louer des musiciens...

Il ajoutait, tout bas, avec des larmes dans la voix :

— Quand je pense qu'elle aurait pu ne pas rentrer ici !...

Enfin le grand jour s'est levé : du soleil, un air tiède, tout à fait le prin-

temps. On a pu se servir d'un landau découvert. Mais au moment de quitter la chambre, où se sont écoulées des heures cruelles, maman a pleuré d'émotion. Elle a serré les deux mains de la religieuse, très émue aussi. Je l'ai entendue qui lui disait :

— Ma Soeur, c'est ici que Dieu m'a donné une vie nouvelle... grâce à vous, à vos prières et à vos soins !

La Soeur s'en défendait. Elles ne veulent pas de la reconnaissance, ces bonnes religieuses ; il semble qu'elles cherchent à tout faire en secret vis-à-vis des hommes. On craint que celles-ci soient chassées, mais je ne peux croire à un acte aussi odieux. Donc, maman embrassa la Soeur et prit le bras de papa qui tremblait. Je suivais, portant les châles, les manteaux. L'interne, que tu connais, surveilla lui-même l'installation dans la voiture. Papa le remerciait, lui serrait la main :

— Docteur, vous viendrez nous voir !

Enfin, nous partîmes. Le trajet fut court. Nous voici au seuil de la maison. La porte est grande ouverte. Maman est pâle. Elle entre au petit salon, le voit tout fleuri et regarde papa qui répète :

— C'est grande fête, chère amie !...

Ils s'embrassent, je les embrasse ; on dit : "Si notre Paul était là !..."

— Bientôt, papa ; bientôt, maman...

Tu vois, j'ai répondu pour toi, et même j'ai ajouté : "Il nous arrivera avec un "très bien"..."

— Oh ! oh ! a répondu papa, c'est beaucoup promettre, tu sais !

— Je promets, je promets ; je suis sûre qu'il ne me démentira pas.

Oui, j'en suis sûre ? Et sais-tu où nous passerons les vacances, mon petit Paul ?..

Eh bien, écoute un peu. C'est ce matin même que tout a été décidé. Une idée de maman, qui a enchanté papa et qui te fera plaisir, bien sûr. Dans deux semaines,

nous partons pour Beauchamp ! Tu entends, Paul : pour Beauchamp ! Comme la maladie de maman a changé toutes les idées ! Ce Beauchamp, qu'on fuyait comme la peste, est regardé à présent comme le seul abri où doive et puisse s'écouler la convalescence — qui sera longue — de maman. Les allées et venues forcées de papa lui seront profitables, au dire du docteur. Moi, je suis contente de m'en aller, très contente... Je t'écrirai de là-bas, Paul ! ne t'ennuie pas trop et songe que j'ai engagé pour toi ma parole d'honneur.

Geneviève disait vrai en s'avouant contente du départ. Si "les idées" avaient changé depuis la crise subie par Mme Audebert, les siennes propres restaient les mêmes et la faisaient souffrir. Elle ne revenait pas sur la résolution courageuse de se soumettre à l'autorité et d'abandonner un projet qui ne pouvait avoir la sanction de ses parents. Mais le trait restait, douloureux et tenace, vibrant au moindre souffle, s'enfonçant même de plus en plus dans son cœur. S'en aller à Beauchamp serait non l'oubli, mais le moyen sûr de fuir Georgette qui mettait tout en oeuvre pour se trouver sur son chemin. Elle lui avait fait dire, Georgette, qu'elle voulait lui parler, ayant à lui apprendre une chose importante.

Hélas ! cette chose importante, Geneviève pouvait-elle la connaître sans désobéir ? Le temps n'était plus où, indocile, elle se raidissait, discutait, osait lire et écrire des lettres imprudentes. Celle qu'elle avait tracée, un soir, en pleine fièvre de rébellion, avait failli amener la mort de sa mère ; terrible punition que la clémence de Dieu lui avait épargnée. Elle ne se reprenait donc plus à l'indépendance, tout en gardant au fond de l'âme un regret éternel !..

— J'élèverai mes neveux ! se disait-elle avec un sourire triste, puisque je n'ai pu

aller vers le bonheur....

La veille même du départ pour Beauchamp, elle sortit, accompagnée de sa femme de chambre, pour faire des emplettes. Fut-elle aperçue, suivie dans le grand magasin où elle rencontra soudain Georgette, ou cette rencontre fut-elle un cas fortuit ?...

Les deux jeunes filles se trouvèrent en présence à un endroit peu fréquenté.

Geneviève rougit ; Georgette, les dents serrées, devint très pâle ; se méprenant au salut rapide qui lui parut le comble du dédain, elle bondit et cloua d'un regard, sur place, la fille de M. Audebert.

— Ne craignez rien, Mademoiselle, murmura-t-elle d'une voix sifflante. Je ne veux pas vous importuner davantage, mais je tiens à vous dire qu'une fille comme vous ne vaut que par sa richesse ; on l'épouse pour sa dot ; on ne l'aime pas !..

Elle s'éloigna, hautaine et arrogante. Geneviève sentait la terre trembler sous ses pieds. C'était si cruel, au moment où elle retrouvait l'instigatrice et la confidente de ses désirs, de la voir souffler sur ses illusions et détruire, d'un mot impitoyable, son rêve le plus cher. Jusqu'alors dans son sacrifice même se cachait encore une douceur très secrète, celle de se croire aimée, comme elle aimait elle-même, de tout son coeur. Mais l'on s'était mépris à son silence, à la réserve que lui avait imposée l'état de sa mère ; on l'avait jugée hostile ou capricieuse et l'on se vengeait en lui disant la vérité....

Ce fut le coup le plus terrible qu'elle eût reçu encore. Tout croulait, lui semblait-il, en son âme qu'elle n'osait ouvrir à sa mère, craignant moins encore les reproches que la douleur qu'elle lui causerait. Elle chercha à s'étourdir dans les préparatifs du départ pour Beauchamp, mais elle réussit à tuer le corps sans réduire l'esprit au silence. En dépit de la

fatigue, elle pensait sans cesse, s'égarait dans le parc où les premières familles qu'agitait la brise murmuraient sur son passage :

— Il ne t'aimait pas !... Il ne t'aimait pas !...

Et, malgré tout, elle l'aimait encore, elle ne pouvait se défendre d'aimer. Il est si difficile à un coeur novice de s'affranchir ; car Raymond gardait son prestige d'intelligence. Humblement, la pauvre petite se disait qu'il était trop supérieur à "une fille comme elle" pour qu'elle eût pu se l'attacher ; et il était bon à cet homme remarquable de convoiter la fortune, qui lui permettait de tenir le rang où l'appelaient ses hautes facultés.

Comme pour lui donner raison, on parla, très peu de temps après, de la nomination de Raymond Dutailly à un poste qui n'était, disait-on, que le précurseur d'une situation plus en vue.

Le banquier ne put retenir un geste de mauvaise humeur et jeta loin de lui la feuille qui l'annonçait :

— Voilà les gens qui parviennent, par le joli temps qui court !..

Elle trouva le jugement sévère. Sous tous les régimes, les gens de valeur sont appréciés ; et le nouvel élu ne manquerait pas, étant bien en lumière, de forcer l'estime, voire même le respect de tous.

Geneviève garda ces pensées dans son âme comme en une chapelle secrète dédiée à l'idole dont les pieds d'argile n'avaient pu être atteints par la pierre lancée avec tant d'arrogance et de brutalité. Et sa conscience était parfaitement en repos, cette fois, puisque ce sentiment, indépendant de sa volonté même, resterait enseveli dans l'ombre à tout jamais. Son devoir filial l'occupait une partie du jour ; puis elle allait à l'église, où elle mettait à nu son pauvre coeur. Il lui semblait, du moins, que Dieu s'inclinait vers elle et

compataissait à sa peine, qu'il lui faisait un mérite de son obéissance et des souffrances endurées. Elle le priait de l'appliquer à Paul, ne songeant pas à demander pour elle ce qui lui semblait impossible ; l'oubli. De l'église, elle allait vers l'école, une toute petite école fondée par sa grand'mère et que son père soutenait religieusement depuis lors. D'entendre la voix fraîche des petits épelant le b, a, ba lui était une distraction précieuse. C'est si bon, si reposant, ces visages naïfs aux yeux d'ange, et qu'une caresse met en confiance sans coup férir.

— Je suis leur arrière-grand'mère, disait Soeur Odile en souriant. J'ai élevé le père de leur père, je sais l'âge de tous, je les nomme tous par leur petit nom ! ...

Aussi avait-elle refusé toujours de changer de place, de monter en grade et d'accepter de l'avancement, suppliant ses supérieurs de la laisser là, dans sa chère maison, au milieu de tous ses fils, de toutes ses filles et de leurs enfants qui étaient les siens.

Elle parlait avec un respect profond de l'aïeule de Geneviève, femme douce, simple, bonne, si dévouée aux pauvres, si attachée aux plus petits de ses devoirs.

— Ah ! si elle vivait, quelle joie pour elle de vous voir passer l'été ici, répétait Soeur Odile. C'était une de ses tristesses, jadis, de ne pas vous recevoir souvent et de ne pouvoir aller quelquefois vers vous. Son mari, presque infirme, demandait des soins assidus. Mais elle ne parlait souvent de la femme de son fils... elle en était fière... et si fière aussi de petite Geneviève, de petit Paul...

Geneviève prenait un vif plaisir à ces récits d'autan.

A peine gardait-elle le souvenir très lointain, très affaibli, d'une femme à cheveux blancs qui la pressait dans ses bras, la serrait contre sa poitrine en l'appelant :

mon trésor... Elle se souvenait davantage des gémissements de sa mère à elle lorsqu'il fallait partir pour Beauchamp et s'enterrer là-bas une semaine. Ce mot 's'enterrer' lui était resté dans la mémoire, parce qu'il l'étonnait autrefois. Jamais elle n'avait tant d'air, tant de lumière, tant de soleil tant de liberté qu'à Beauchamp ; était-ce donc "s'enterrer" que de jouer librement sur la grande pelouse où on la laissait cueillir des fleurs ? Et maintenant qu'elle y revenait, déjà froissée par la vie, Beauchamp et son père, son vallon, son église, son école prenaient racine dans son cœur. Sa mère devinait ce sentiment et le partageait, elle aussi. L'épreuve ravivait ses souvenirs, aussi ses regrets.

Certaine chambre surtout gardait si bien l'empreinte de la mère et de l'aïeule qu'elle n'y pénétrait qu'en tressaillant. Est-ce que les pas légers n'allaient pas se faire entendre ? est-ce que la voix lassée n'allait pas formuler un bonjour ? Dans ce milieu où régnait encore son image, la morte avait aimé, hélas ! souffert ! Cependant, elle ne se plaignait jamais. Toute plainte, même timide, n'eût-elle pas semblé à la jeune femme un danger pour son indépendance, une atteinte portée à ses droits ? Les devoirs de société, les exigences de position, les intérêts de la banque étaient des raisons péremptoires qui ne souffraient pas discussion...

Maintenant, oh ! maintenant, Mme Audibert voyait d'un autre oeil toutes ces choses. Couchés sur sa chaise longue d'où elle regardait l'ombre du clocher se profiler sur le ciel bleu et, au loin, la grande croix de pierre qui marquait le champ du repos, elle établissait un parallèle entre son existence et celle de sa belle-mère, parallèle qui la remplissait de confusion. Cette aïeule qui avait passé sa vie à la campagne, sans jouir des plaisirs mon-

dains, sans connaître les triomphes de la beauté et de l'esprit, lui semblait toutefois privilégiée entre toutes, puisque ses années s'étaient comptées par des bienfaits. Grâce à l'ordre à l'économie qu'elle comprenait mieux que personne, l'aisance régnait à son foyer et lui permettait de faire aux pauvres large part. Les heures, si longues aux désœuvrés, lui étaient courtes, rapides. Que de travail des mains de femmes ne font-elle pas, lorsqu'elles savent le prix du temps !

Dans la chambre aux souvenirs, une brassière jaunie restait inachevée, à côté de l'"Imitation" ouverte au chapitre "du désir de la vie éternelle" et d'un cahier où des pensées fortes s'inscrivaient. Il y a quelque chose de saisissant à voir le dernier point cousu par une vaillante aiguille, la dernière page qu'ont parcourue des yeux clos pour toujours, la dernière ligne, le dernier mot qui sont comme un adieu suprême, comme un testament... Et la dernière ligne, le dernier mot tracés par la plume de l'aïeule était un cri en faveur de cette pépinière de jeunes âmes qu'on formait au bien et qu'on donnait à Dieu.

"Je recommande à mes enfants l'école... l'école, c'est l'avenir... l'avenir de la patrie, l'espoir de la religion..."

Et l'on était resté longtemps sans songer à ce vœu de la mourante, autrement que pour subvenir matériellement à tous les frais qui en découlaient ! Heureusement, la Soeur était restée au poste. Comme on allait la seconder, la suppléer et améliorer encore, et toujours, l'oeuvre de bonne-maman !

Certains détails la mettaient en joie, l'excellente religieuse, et s'ébruitaient déjà dans le pays. On allait reprendre l'ancienne coutume, celle de donner des prix aux enfants.

Dans le préau, comme jadis, et pour

suivre la tradition chère, on dresserait une tente ornée de feuillages, et les livres dorés s'empileraient sur un trône de fleurs...

Geneviève, chaque matin, s'en allait apprendre aux petits une cantate, chant patriotique que toutes les voix fraîches répétaient à l'envi. L'écho, au loin, redisait : "Vive la France !" tandis que les pères et mères, courbés dans les sillons, le criaient en leur coeur.

De voir ainsi de tout près, tous les jours la bonne Soeur, était à la jeune fille une consolation...

— Moi aussi, je voudrais être religieuse, lui disait-elle ; et elle ajoutait ; pourquoi ne le serais-je pas ?..

Ce vœu touchait Soeur Odile, mais un vœu n'est pas une vocation. Il faut plus qu'un désir, plus qu'un élan, plus qu'un attrait pour consacrer sa vie entière au service des humbles et des pauvres : il faut l'amour du Christ, l'amour de la croix. Et cette belle jeune fille, parfois songeuse, qui ne se livrait pas en entier, était-elle mûre pour le sacrifice, le don de tout soi-même au Maître qu'elle ne verra pas en ce monde, mais dans l'éternité ?

Soeur Odile priait et disait :

— Attendons ! Dieu a son heure. On ne lit pas, comme en un livre, ce qu'on doit faire dans le présent et l'avenir. Telles ont rêvé du voile, qui sont maintenant des mères chrétiennes et vaillantes...

Geneviève l'arrêtait :

— Jamais, moi ma Soeur ! Mon avenir ne sera pas heureux, selon le monde, mais vous savez vous-même où est le vrai bonheur !..

Elle n'en disait pas plus. Il y a des secrets qui s'enfoncent trop profondément dans l'âme pour jamais en sortir.

Mais Mme Audebert, plus confiante que sa fille, avait plus d'expansion dans ses rapports avec la Soeur.

Il lui semblait retrouver l'aïeule compaissante et dont les vues lui étaient si opposées autrefois, mais elle la retrouvait pour avouer qu'elle, bonne-maman, avait eu la meilleure part, une part enviable et enriée.

Là encore, Soeur Odile calmait les regrets par une bonne parole. Elle disait qu'il y a souvent plus de mérite à s'arracher au monde qu'à le fuir ; elle estimait aussi que Dieu a des voies adorables pour détacher la créature des choses frivoles et des vains plaisirs. Envers Mme Audebert, il avait employé la souffrance physique comme pour châtier un corps trop adulé, une beauté trop chérie. L'épreuve durait encore, si elle ne durait toujours ; elle mériterait des grâces que le ciel seul avait droit de choisir...

XVIII

Rien ne pouvait plaire davantage au banquier que cette sollicitude de sa femme et de sa fille pour les oeuvres de sa mère, l'école en particulier. Enfin, il était donc aimé, le Beauchamp de son enfance, ce cher et doux Beauchamp dont l'avait exilé si longtemps le tourbillon des plaisirs. Et il s'y retrempait, lui aussi, de corps et d'âme, fatigué qu'il était des affaires, préoccupé aussi du sort de ses enfants. Quelque chose disait que le nid familial, avec son parfum de souvenirs et de vertus, leur serait à tous deux un exemple et un refuge, un port contre la tourmente, un asile calme et sûr. Il est si bon de pouvoir s'enfuir ensemble en pleine campagne et si profitable de s'y recueillir ! Entre Geneviève et Paul s'échangeaient maintenant des lettres qu'on nommait plaisamment "les Bucoliques" ; il y avait des descriptions de moissons, fraîches et riantes ; le

tout se terminait, d'ordinaire, par les louanges de l'école et les préparatifs du grand jour. "Nous attendrons l'examen, mon petit Paul, afin que tu sois là et que les lauriers du bachot se mêlent aux couronnes de lierre que nous tresserons pour nos lauréats. M. le curé médite le discours. Il ne sera pas long, mais bien senti et vantera aux parents, comme aux enfants, les bienfaits de l'éducation chrétienne dont tant d'autres sont privés. Car tu sais quelles menaces flottent en l'air et quels points noirs surgissent à l'horizon ? Le grec et le latin ne t'absorbent pas tellement que tu n'apprennes ce qui se passe en France. Papa dit qu'il n'y a pas eu encore de plus monstrueuse attaque à la liberté ! Tu sais de quoi je parle : de la fermeture d'écoles libres, tacitement autorisées jusqu'ici et maintenant menacées par les sectaires. Heureusement que nous n'avons rien à craindre, puisque l'asile de Beauchamp est la propriété de notre famille ; c'est papa qui fait vivre Soeur Odile et qui fournit tout ce qu'il faut aux enfants..."

Huit jours plus tard, Geneviève écrivait de nouveau :

Nous nous croyions en règle, et nous le sommes, mais il paraît que ça ne suffit pas. On est venu faire une enquête ; on désigne des commissaires qui semblent fort ennuyés, les pauvres ! d'être employés à ces fonctions. Papa était absent. Maman a répondu comme elle devait le faire, donnant toutes les preuves, exhibant tous les contrats qu'ils voulaient voir. Elle a été très calme, maman, et a parlé comme un avocat de ses droits et de ses devoirs. Est-ce que nous ne sommes pas maîtres de faire chez nous ce que nous voulons ? Maman a eu la bonté de conduire les enquêteurs à l'école même. Les petits étaient en récréation, sous les

arbres, groupés à l'entour de Soeur Odile qui les faisait répéter ma cantate. Le refrain : Vive la France ! salua les commissaires au moment où ils entraient. Les enfants restèrent bouche bée : la Soeur salua et garda le silence. Elle s'inquiète si peu des hommes, Soeur Odile, les sachant tous dans la main de Dieu !

— Vous habitez ici depuis longtemps ? interrogea l'un d'eux.

— Depuis treize années je n'ai pas quitté ce village, dit-elle en toute simplicité.

Ils se regardèrent, hochant la tête. Je perdis patience :

— Peut-être est-ce là qu'est le crime, ma Soeur.

On me toisa, on chuchota ; peut-être me traita-t-on d'impertinente.

J'ajoutai alors :

— Peut-être, aussi, y faites-vous trop de bien ?...

— Tout est relatif, Mademoiselle, argua un vieux pince-sans-rire qui me regardait de travers. La signification du mot 'bien' est des plus élastiques...

— C'est ce qu' nous perd, Monsieur, répliqua maman.

— Comment cela, Madame ?

— Parce que le bien n'a qu'un sens et qu'il ne peut en avoir plusieurs. Admettez-vous qu'un objet soit à la fois blanc et noir ?...

— Eh, eh, dit-il avec un gros rire, voilà bien pourquoi nous suspectons les Soeurs.

— Vous les voudriez rouges, n'est-ce pas, Monsieur ?

De nouveau il me regarda de travers, et pour rompre les chiens, déclara les salles de classe mal comprises, manquant absolument d'air...

— Nous soumettrons le cas à la Commission d'hygiène...

— Qui a déjà été consultée...

— Comme vous voudrez, comme vous voudrez...

Et il prenait des mots, et il écrivait, et il noircissait des pages. Ce doit être un journaliste habitué à toucher tant de la ligne, ce policier-là ! La Soeur avait pris son chapelet et l'égrenait sans souci de personne.

— Ah ! ma Soeur, m'écriai-je, lorsqu'ils furent partis, vous n'avez pas soutenu votre cause... Il fallait protester !

— En paroles ? Cela ne sert pas à grand'chose, chère petite, mais si l'on me chasse, je resterai !...

— Bravo ! ma Soeur ! Seulement, on ne le peut pas ! Nous sommes chez nous, je le répète ; l'école est sur notre terrain. Depuis quand charbonnier n'est-il plus maître chez soi ?...

— Depuis que la religion est traquée, honnie dans ses oeuvres et dans ses prêtres. Chantons toujours : "Vive la France !" mais espérons que Dieu la prendra en pitié...

Les enfants s'étaient repris au jeu avec l'insouciance de leur âge ; mais nous, impossible de nous rassérer. Avec quelle impatience nous attendions papa... qui arriva le même soir.

Il bondit d'indignation en écoutant notre récit. L'école, notre école, l'école de sa mère, la seule qui existât à Beauchamp, menacée de fermeture au mépris de toute justice, de tous droits et de tous devoirs !

Aussi abrégea-t-il le séjour qu'il pensait faire ici pour se reposer un peu.

— On ne doit pas s'endormir sur la brèche ! On m'attaque je me défendrai !...

Et maintenant, nous en sommes là, mon petit Paul ! Qui eût dit que notre repos serait troublé ici, et qu'à Beauchamp même — petit village de trois cents âmes, — on n'est plus libre, en république, de faire ce qu'on veut ?

Les parents se sont émus. C'est chez nous un défilé de pères et de mères ; les pères arrivent, tournant entre leurs doigts

leurs casquettes et disant qu'ils empêcheraient la Soeur de partir. Les mères se lamentent ; elles essuient leurs yeux du coin de leur tablier. Que feront-elles si l'on ferme l'école ? Est-ce qu'on en bâtitra une dans cette commune pauvre, et serait-elle bâtie, surtout, avant l'hiver ? Et déjà elles se voient traînant à leur suite tous leurs mioches que soigne si bien Soeur Odile et qu'elle renvoie, le soir, bien lavés, bien mouchés, quelquefois bien repus. Car nous prenions l'habitude de servir la soupe à ce petit monde et même de veiller à ce qu'il la mange promptement.

— C'est la ruine, alors, gémissent-elles ; et on les voit pleurer.

Mais cela n'ira pas jusque-là, j'ai confiance. D'abord, papa est homme d'action, et si l'on dit qu'il y a encore des juges à Berlin, j'aime à croire qu'il y en a aussi en France. Ah ! mon petit Paul, je rage de voir notre patrie ainsi diminuée ! L'on parlait — et l'on parle — de la tyrannie des monarques. A-t-elle jamais atteint un degré pire que celui-ci ? Je sais des gens qui se ralliaient dans l'intérêt de la patrie ; qui voulaient apaiser les discordes, étouffer les inimitiés, concéder tout ce qui était en leur pouvoir pour rétablir l'union pour ramener la paix qui nous fera prospères, puisqu'on dit aussi que la prospérité s'en va ! Eh bien, ils prétendent qu'on leur rend impossible, comme à plaisir, la mission pacificatrice. Sur quoi s'appuyer pour soutenir et défendre ceux qui accumulent les responsabilités et se disposent à tous les forfaits....

Il me semble que j'ai vieilli de dix ans en dix jours. A X... je n'aurais pas vu les choses de si près. Ici, je les touche du doigt, j'en souffre, j'en vois tout l'odieux et toutes les conséquences se dressent devant moi. J'attends, j'épie le courrier tous les jours. Papa a promis d'écrire dès qu'il

saurait quelque chose ; et il n'écrit pas, et nous attendons, et nous lisons dans les journaux des choses poignantes... qui vont peut-être se renouveler ici !

Parfois, j'ai eu le regret, très douloureux et très intense, de me dire que bonne-maman était partie trop tôt, bien avant la complète prospérité de son école. Depuis quelques semaines surtout, nous avons tout fait pour nos petits enfants, leur bien-être, leur instruction. Mais que vous êtes heureuse, bonne-maman, de ne pas voir ce qui se passe ou plutôt de le voir de haut, comme les élus voient les choses de la terre, si mesquines souvent, si coupables quand de petits hommes veulent les diriger !...

XIX

Paul, nous n'attendrons pas ton retour pour procéder à la distribution des prix.

Les choses deviennent menaçantes. On conseillait à papa de faire partir la Soeur et de demander ensuite l'autorisation. Il ne le veut pas. C'est un leurre, comme le reste ; et puis, encore une fois, nous sommes chez nous et toutes les républiques du monde ne peuvent rien contre le droit de propriété. Dans huit jours, nous célébrerons les noces d'or de Soeur Odile ; ce jour-là aura lieu aussi la fête promise aux enfants. Ceux-ci courent les bois pour y chercher de la mousse ; ils rient, ils sont heureux, ils tressent des guirlandes et ne pensent pas aux événements. Leurs parents, eux, y songent. Les hommes se réunissent le soir, après le travail, sur la lisière du parc. Il y en a qui serrent les poings et qui menacent : oeil pour oeil, dent pour dent. D'autres discutent. Ils s'accusent d'avoir cru aux promesses fallacieuses du député qu'ils ont

choisi aux dernières élections.

— Nous sommes ceux qu'on berne. On promet tout pour obtenir nos votes et on nous enlève tout quand nous avons voté.

M. le curé calme l'effervescence.

— Protester est juste, se battre ne l'est pas.

Son Beauchamp va-t-il être le théâtre de luttes sanglantes ?... Un malheur irréparable est bien vite arrivé.

C'est pourquoi Soeur Odile, les larmes aux yeux, dit qu'elle veut partir pour ne pas être la cause des conflits qui peuvent éclater. Mais l'on proteste

— Ma Soeur, vous ne nous quitterez pas. Vous ne devez pas partir... Il faut soutenir le droit, lutter pour la justice... Vous êtes notre prisonnière ; vous resterez !

M. le curé l'y engage :

— Ils ont raison. Le temps est fini où, malheureusement, on prenait patience, en se disant : "Nous voulons la paix." Nous la voulons toujours, la paix, mais pour l'avoir il faut non se taire, mais parler.

Les femmes entourent la Soeur. Elles ne pleurent plus comme au premier jour et comprennent que les larmes ne suffisent pas, c'est mon avis ! Je me souviens, Paul, quand nous étions enfants, tu m'accusais souvent de "pleurnicher" ; ça me semblait alors un moyen commode d'arriver à mes fins, et je comptais sur la lassitude de mon entourage pour contenter mes désirs. Les femmes de Beauchamp tenaient à peu près le même raisonnement au début de l'affaire. Elles croyaient qu'on recule devant les sanglots d'une population. Tout ce qui s'est passé jusqu'alors leur enlève cette erreur. On n'obtient rien sans peine, ici-bas, surtout la liberté...

Tu me dis, dans ta récente lettre, une chose qui me flatte : 'Bravo petite soeur !' Tu prends la peine maintenant de réfléchir et de raisonner...' De fait, dans les

circonstances où nous sommes, il faut une forte dose de frivolité et d'inconscience pour ne pas raisonner et réfléchir. Quand la vie est uniforme, on la laisse couler en dormant ; si un heurt survient, on s'éveille. Je suis éveillée, Paul ; je regarde, je vois, je compare, non pas avec l'intelligence qui m'attribue ton affection fraternelle, mais avec la raison que mûrissent les événements...

Grâce à Dieu, la santé de notre mère se maintient bonne. Papa s'effrayait de ces débats qui pouvaient, craignait-il, retarder la guérison. Mais maman, comme moi-même, après le premier choc qui nous a énervés, a repris son calme ; elle a une énergie, une décision que je suis bien loin de posséder.

— Je vous admire, ma chère amie, lui dit papa.

Elle répond qu'elle ne fait d'admirable même rien de personnel, puisqu'elle évoque l'esprit de bonne-maman et s'efforce de suppléer la chère disparue.

Papa est si touché, toujours, quand on parle de sa mère ; je crois qu'il est plus affectueux encore depuis que nous sommes à Beauchamp. Il a aussi plus de patience. Je m'imagine qu'il n'aurait pas jadis, calmé, raisonné, conseillé et déployé un zèle infatigable comme il le fait maintenant. Je le vois souvent sortir de sa chambre qui lui est sanctuaire : il a médité sans doute sur les événements, sur la conduite à suivre, sur ses propres responsabilités. Il ne nous quitte plus : les affaires de la banque passent en seconde ligne, tout comme les moissons ici. On a peur de se laisser surprendre, car on apprend tous les jours que telle ou telle école est fermée, qu'on a expulsé les Soeurs, et on garde Soeur Odile comme on garde un trésor... Même on ne la laisse pas sortir, sinon pour aller à l'église ; mais il y a des hommes en vedette sur le chemin... Moi,

je tremble que la fête n'ait pas lieu : ce serait pour nos petits enfants un si grand chagrin et pour nous tous un vrai crève-cœur... Mais c'est après-demain ! Et tout semble calme... Je t'écrirai bien vite, Paul, quand tout sera fini...

C'est fini ! Je reprends mon journal et je ne l'enverrai pas à Paul. Je suis bouleversée... j'ai peine à me ressaisir.

C'était le mardi. Les guirlandes de mousse étaient prêtes ; les hommes les suspendaient aux arbres du préau, les disposaient en festons aux fenêtres et décoraient la partie extérieure en y plaçant le drapeau... Soudain, comme une traînée de poudre, le bruit court que les gendarmes sont sur la route de Beauchamp. Un landau les suit : commissaire et serrurier. Alors on ferme les portes, on les barricade avec des pièces de bois disposées à cet effet. Papa est dans la forteresse ; je demande comme une grâce de rester près de lui. Il hésite un peu, réfléchit : la Soeur aimerait-elle me voir à ses côtés, serais-je utile ici ? Je tranche la question en disant que bonne-maman eût voulu rester sur la brèche. Puisque maman ne peut tenir sa place, au moins que ce soit moi, la petite-fille, qui la tienne ! J'ai vaincu. Papa consent. Et nous commençons ce que j'appelle " la veillée des armes ". Au dehors, un grand remous se fait ; M. le curé calme l'agitation. Il faut rester dignes, prudents, sages, agir comme les forts qui dominant leur colère et maintiennent dans les limites permises leur juste irritation.

La nuit vient. Des voix de femmes récient le chapelet, puis chantent des cantiques. Le ciel est noir ; on dirait qu'il s'assombrit de douleur. Ce n'était pas ainsi qu'on avait rêvé cette veille de fête. Les nocés d'argent de l'école, les nocés d'or de la Soeur devaient se célébrer en joie,

et des larmes coulent de tous les yeux...

La nuit se passe ainsi. Au jour levant, la cloche se met en branle : elle sonne le tocsin... Quel battement de cœur ! Nous étions assiégés, l'ennemi s'avancait, qu'allait-il se passer hélas !... Et nous entendons une clameur immense, le cri de : " Vive la liberté ! " Papa murmure :

— Ah ! la liberté, tout le monde la veut, tout le monde tend les bras vers elle, mais à mesure qu'on s'avance, elle recule ; c'est un fantoche qui devient toujours la proie du plus fort !...

... Nous nous approchons de la fenêtre barricadée de fer et de laquelle nous n'apercevons qu'une houle confuse. On crie de nouveau : " Vive la liberté, vivent les Soeurs !... " Une voix essaye de haranguer la foule ; elle est couverte par les clameurs de plus en plus fortes, et puis, chose terrible, on entend les piétinements des chevaux...

— Ils chargent, papa !...

La Soeur est à genoux, les mains jointes ; je l'entends qui murmure :

— Mon Dieu ! Dans quel siècle vivons-nous ?...

Il se passa un temps que je juge incalculable. On entend, malgré les clameurs, de violentes poussées contre la porte : c'est lugubre ; la barricade résiste ; on l'a faite de forts madriers. A la fin, un craquement épouvantable, un tumulte à l'intérieur parmi les assiégés. Ils résistent, on les refoule : pas à pas, face à l'ennemi, jusqu'au pied de l'escalier qu'ils défendent encore. Leur belle vaillance est raillée par une voix... une voix... Non, je me trompe ! Il y a de la similitude entre les voix... Et voici que l'on monte les marches qui aboutissent à la chambre où nous nous tenons enfermés...

Ici, second crochetage, un peu long, car la porte est munie d'une serrure de sûreté. J'ai reconquis mon calme, quand papa

m'eut dit :

— Ils vont venir ; pas d'effarement ; nous représenterons le droit, eux l'arbitraire ; que cette pensée ne te quitte pas.

Soeur Odile aussi est debout, mais tenant en mains son rosaire. La serrure cède... Ils entrent... Le premier, le eigare aux lèvres, est... Mon Dieu ! Je ne me trompe pas : c'est bien Raymond Dutailly !...

Ce qui s'est passé ensuite est comme un rêve. J'ai senti le bras de papa se poser sur le mien... Craignait-il me voir chanceler ? Je devais être très pâle, mais je crois avoir fait bonne contenance. Je ne puis retracer ici les pensées qui se succédaient en moi, fondues en une pensée unique : "C'est lui le chef des crocheteurs, le malheureux !..." Et cette voix que j'avais reconnue dictait froidement des ordres : le premier, celui d'expulser la Soeur...

— Je proteste ! dit mon père. Je suis chez moi et j'ai le droit d'y loger qui je veux...

L'émissaire du gouvernement hausse les épaules. Je suis émue encore, mais pas tremblante, et mes yeux, qui se croisent avec les siens, le voient bien, leur semblait-il, seulement pour la première fois...

Il y a quelques mois à peine, son front me parut orné d'une auréole... Le nimbe de l'intelligence se dessinait, radieux, et m'éblouissait. L'intelligence !... Depuis que je l'ai vue se prêter à cette besogne, mon admiration est tombée...

Une courte polémique s'engage, mais je l'écoute à peine. Toute la rhétorique du monde ne peut changer les choses ; elle est odieuse, la rhétorique, en ce cas particulier. Peut-elle nous prouver que notre Soeur n'est pas une sainte, elle qui depuis trente années se dépense, corps et âme, pour les petits de Beauchamp ?... Peut-

elle nous convaincre que le dévouement est démodé, que la vertu est inutile, que le bien est illusoire, que la justice n'existe pas et qu'un homme, un seul, peut supprimer, d'un trait de plume, la volonté de tous les pères, de toutes les mères de famille, pour la remplacer par sa volonté à lui ?

Papa a raison : la liberté est un fantôme quand on la dégage du sentiment chrétien. Aussi, depuis ces événements, mon cher papa se rapproche de la religion. Après qu'il eut traversé la foule, ayant à son bras Soeur Odile qui, cette fois, pleurait en recevant une ovation, il la conduisit à l'église, s'agenouilla auprès d'elle, le front dans ses mains. La foule entonnait le "Miserere" :

— Ayez pitié de moi, mon Dieu ! selon votre grande miséricorde...

J'ajoutai :

— Ayez pitié de la France, qu'on veut déshonorer.

Et maintenant, Soeur Odile est logée chez nous. Maman l'entoure de respect et d'attentions :

— Pauvre Soeur ! Pauvre école, pauvres petits ! répète-t-elle.

Mais la Soeur, bien que navrée, est confiante. Elle dit que les hommes passent... Nous, ou d'autres, les verront passer...

Geneviève laissa là son journal. Elle avait décrit ces dernières lignes dans le rapide élan de son émotion ; puis l'heure passée, elle n'avait pas repris la plume, sinon pour écrire à Paul et lui donner brièvement des nouvelles de la maison.

Ensuite, une joie — une grande joie — leur était venue à tous, donnée par le succès du fils et du frère. Paul reçu à ses examens, Paul bachelier ! On fut bien quelques jours sans y croire : mais à force d'en parler, et quand on le vit venir, rayonnant, un peu fier, on se convainquit de

la vérité. "Tu verras, maman, il n'y aura pas de "scènes" puisque j'ai franchi le pas et jeté le froc de cancre aux orties !"

Sa mère l'embrassait, heureuse. Puisqu'il avait enfin dominé la paresse et mis le pied dans la bonne voie, il continuerait. Il faut travailler beaucoup pour devenir médecin, et il jurait qu'il le deviendrait :

— Je veux être utile, indépendant... Je ne veux pas être à la solde d'un gouvernement de sectaires et trembler qu'une de mes actions, qu'une de mes paroles, le moindre de mes gestes me soient imputés à crime... n'est-ce pas ?

M. Andebert approuvait. Les professions libérales avaient ses sympathies et son approbation. Aussi était-il heureux d'encourager les idées de Paul, de le voir rechercher la compagnie du jeune docteur qui avait soigné sa mère et venait de se fixer non loin de Beauchamp, dans un pays de filatures où il pouvait se créer d'emblée une belle situation.

— Imité cet exemple, disait-il à Paul, et je serai fier de mon fils...

Paul revenait toujours ravi des visites qu'il faisait à ce bienveillant ami. Il les narrait longuement durant les repas, ne tarissait pas d'éloges sur tout ce qu'il avait vu et se sentait heureux de l'attention que ses parents lui prêtaient.

N'était-elle pas le gage d'une approbation sans réserves de ses projets d'avenir ? Mais il reprochait à Geneviève d'y rester maintenant indifférente. Quand on parlait du docteur, elle gardait le silence, un silence qu'il jugeait significatif. Seul avec elle, il la prenait à partie :

— Pourquoi ton sentiment a-t-il varié quant à la médecine. N'essaye pas de prétendre le contraire ; je vois ce que je vois, je sais ce que je sais !...

— M'est-il permis de poser un point d'interrogation ?

— Pose, ma chère, pose. Ce pauvre Dr

Florent n'a pas l'heur de t'enchanter...

— Je n'ai pas à m'enchanter non plus.

— Tu joues sur les mots : c'est un talent dans lequel les filles excellent... Si, si, je suis bon observateur ! Est-ce que je ne vois pas que tu t'éclipses quand sa visite est annoncée ?... Tiens, l'autre jour qu'il passait en tournée près d'ici et qu'il a bifurqué pour venir prendre des nouvelles de maman, tu a pris la porte... Je t'aurais battue de bon coeur !...

— Oh ! battue...

— Dame ! Voilà quelqu'un qui s'est mis en quatre à l'hôpital pour soigner sa malade, qui continue de s'intéresser à elle, sans compter qu'il accourt au premier signal. De plus, ce quelqu'un est parfait pour moi... Il m'invite à sa table... Me prête des bouquins... M'encourage... Est prêt à m'aplanir la voie que je veux suivre... Et, quand ce quelqu'un paraît, tu lui tournes le dos !...

— Oh ! le dos....

— Parfaitement : le dos ! Il l'a bien vu... Ce n'est pas une buse, le docteur... Et il a rougi : je te dis que je l'ai vu rougir...

— Il a eu bien tort !...

— Pas du tout ! C'était très apparent, très sensible... Même que papa a haussé les épaules et que maman a pris son air soucieux. Mais je n'ai jamais compris qu'on laissât les filles faire ce qu'elles veulent... Un garçon ne serait pas poli vis-à-vis d'une dame qu'on crierait qu'il est mal élevé...

— Ce n'est pas la même chose, Paul...

— C'est "kif-kif" ma chère ! Je pense que vous êtes tenues à la politesse, vous le beau sexe, comme le sexe laid...

— Mais enfin, Paul, je ne comprends pas que tu me tourmentes ainsi !... Moi qui ai tant de chagrin.. tant de chagrin de l'expulsion de notre pauvre Soeur !

— Tiens ! mais moi aussi, papa aussi,

maman aussi nous avons du chagrin, et ça ne nous rend pas, pour cela, impolis ! Et si tous les gens qui ont du chagrin, à cause des écoles et des bonnes Soeurs, prenaient le petit chemin à gauche quand il vient des visites, où irait la société, sapristi ! où irait la société !...

Des larmes jaillirent des yeux de Geneviève...

—Tiens ! tu pleures ?... Pourquoi pleures-tu ?... Je n'ai pas voulu te faire pleurer ! Si l'on ne peut plus te dire un mot... Un pauvre malheureux mot sans que tu t'énerves !... Après tout, je suis bien bon !... Agis à ta guise ! Je m'en lave les mains ! J'aurai soin de dire au docteur, sans en avoir l'air, que tu es une sauvage et que tu agis pour tout le monde comme tu le fais pour lui...

Elle ne répliqua pas : que lui importait de passer pour "une sauvage" ? Elle se sentait vraiment en veine de sauvagerie et confiait ces tendances à Soeur Odile qui la grondait un peu.

—C'est vrai, mon enfant, qu'on voit sur cette terre de bien vilaines choses et de bien mauvais coeurs ; mais, à votre âge surtout, il ne faut pas trop s'appesantir.. Et puis, croyez-moi, il y a beaucoup, beaucoup de bien-belles âmes, de nobles caractères, de grands dévouements. Ainsi, tenez, ce jeune médecin établi aux Aulnettes, et qui vient voir de temps en temps votre bonne mère, c'est l'un des hommes les plus estimables et les plus estimés. Vous savez qu'il y a en ce moment dans le pays, une épidémie de croup... Non ? Vous ne le saviez pas ?... Mais il l'a confirmé l'autre jour, m'a dit votre père, en taisant, bien entendu, ses fatigues et son mérite... que je connais, moi !...

— Vous, ma Soeur ?...

— Est-ce que les mères ne gardent pas l'habitude de venir me confier leurs angoisses ?... L'une d'elles, entre autres,

doit la vie de sa petite fille au docteur...

Soeur Odile attendait une question qui ne vint pas. Le visage de Geneviève s'était raidi, glacé instantanément. Il semblait dire, ou plutôt il disait :

— Que m'importe à moi ce qu'il fait, le Dr Florent ?...

C'est sa mission de sauver les enfants qui ont le croup ou autre chose, et il n'y a rien d'admirable à la bien remplir...

— Je crois, ma Soeur, dit-elle après un silence, que ma vocation se dessine... Qu'elle s'affermir de jour en jour... Prendre le voile comme vous l'avez fait, et devenir l'amie, la mère des petits, des pauvres, des humbles : quelle belle destinée, quel enviable avenir !...

— Une destinée qui demande de grands sacrifices et un avenir qui exige des luttes dont vous n'avez vu, ces derniers jours, qu'un aperçu, bien qu'il soit très cruel. Je vous l'ai dit déjà, pour s'engager dans cette voie, il faut aimer Dieu de tout son coeur, de toute son âme et n'aspirer qu'à lui, ne penser qu'au ciel...

— Je n'ai pas d'autres aspirations... Je ne puis en voir d'autres, murmura Geneviève en secouant la tête avec mélancolie.

Soeur Odile insista :

— Attendez encore, ma fille ! Parlez à votre mère... Priez votre grand'mère d'intercéder pour vous... Et dans un an, dans deux ans, peut-être...

— Oh !... Attendre ainsi ?... s'écria-t-elle avec effroi.

— L'on ne précipite rien dans une si grave affaire. Pourquoi tant se hâter ? Le fiancé divin ne se lasse ni ne se décourage : il est éternel...

Parler à sa mère ?... Geneviève ne le pouvait pas. L'attrait qu'elle éprouvait pour la vie religieuse, en tant que vie solitaire, se doublait d'un secret effroi. Cacher ses désillusions sous la robe noire

s'accompagnait aussi d'un vrai déchirement de coeur. Son père, sa mère, il les faudrait quitter presque sans retour et se résigner à ne les voir qu'à de très rares intervalles ; tous deux vieilliraient sans elle, peut-être à Beauchamp, car Beauchamp les avait repris dans ses rets les plus intimes, où le bonheur présent se doublait en quelque sorte du bonheur passé. Et Geneviève aussi s'attachait à Beauchamp des ancêtres, comme s'attache l'églantier aux vieux murs. Quitter cela aussi, cette maison où le foyer s'était repris à l'intimité la plus douce, à l'union la plus tendre, où le ciel redevenu bleu restait, depuis lors, calme et serein, lui serait si dur qu'elle n'y pouvait penser. Plus tard, Paul y retremperait son courage et ses forces, y chercherait du repos, du calme, de l'affection, du bonheur, celui que l'on trouve toujours à se rapprocher des siens et à planter sa tente, ne serait-ce qu'un jour, sur le sol familial...

La Soeur avait raison : il fallait attendre ; attendre que son coeur fût plus ferme et plus fort, sa volonté moins chancelante et son âme plus éclairée. Cette résolution lui parut si sage qu'elle en reprit sa gaieté, et, afin de ne pas s'attirer d'autres réflexions, d'autres reproches de ce terrible frère qui gardait son franc-parler vis-à-vis de sa soeur, elle ne s'éclipsa plus quand vint le Dr Florent. Mais elle se tint sur une réserve excessive, se mêlant peu à l'entretien, s'absorbant volontiers à son ouvrage de tapisserie, profitant du moindre prétexte pour se retirer. Toutefois, les visites du docteur devinrent plus fréquentes ; Paul déclarait ne plus pouvoir se passer de lui, et M. Audebert avait toujours quelque nouveau point de vue à lui montrer à Beauchamp. L'automne accourait, semant les allées du parc de feuilles jaunissantes comme pour engager les citadins à regagner au plus vite un gîte plus

abrité. Et cet avertissement de l'automne contristait toute la famille Audebert : le banquier, qu'allaient absorber de nouveau les affaires ; sa femme, dont le corps et l'âme s'étaient retrempés plus complètement encore dans les vieux souvenirs ; Paul, à la veille de reprendre la lutte et de combattre le rude combat d'avenir ; enfin Geneviève, si attachée au pays de son enfance qu'elle eût voulu y rester toujours. Si ses parents le voulaient, pourquoi avec Soeur Odile, ne rouvrirait-elle pas l'école si brutalement close, et ne grouperait-elle pas autour d'elle tous les enfants du pays ? Ce serait une vie utile ; la vie utile lui paraissait maintenant la seule vie enviable la seule qui pût la mettre en paix avec son coeur. Elle s'était juré de le réduire au silence, de l'absorber dans le seul amour des petits et des humbles, même si sa vocation religieuse restait incertaine ; elle se l'était juré et songeait à tenir son serment...

Ce fut tout d'abord sa première pensée lorsque son père, très ému, lui fit part des désirs du docteur :

— Mon enfant chérie, son ambition suprême est d'être agréé de nous, de toi, et il attend notre décision avec anxiété. A vrai dire, continua M. Audebert, je lui ai assuré que ta mère et moi ne mettrions nul obstacle à son bonheur. Il n'est pas pour nous un inconnu. Tu sais les soins assidus qu'il a donnés à notre chère malade durant de longs jours, s'associant à nos angoisses, ranimant notre espoir, et, enfin, partageant notre joie à tous. Ici, à Beauchamp, nous avons pu encore l'apprécier davantage, bien que sa modestie ait toujours laissé dans l'ombre ce qui eût pu le faire valoir. C'est la marque du vrai mérite, ma fille, et elle suffirait à nous mettre en confiance ; mais je dois reconnaître, avant tout, que le docteur s'inspire d'un profond sentiment chrétien ; il a

suiwi fidèlement, durant ses années d'études, la voie étroite, et ce passé austère nous est un sûr garant de l'avenir... Je lui ai donc promis, à ce jeune homme que nous aimons tous, de plaider chaleureusement sa cause auprès de toi, mon enfant, et il m'est doux de le faire sans la moindre arrière-pensée...

La voix du père tremblait en prononçant cette dernière phrase, tandis qu'il cherchait à lire dans les yeux de sa fille, jusque-là obstinément baissés, mais Geneviève se couvrit le visage de ses deux mains pour dissimuler la violente rougeur dont il s'était couvert ; puis, d'une voix qu'elle voulait rendre ferme, elle répondit :

— Je ne me marierai pas !

Le banquier ne put retenir une exclamation douloureuse.

Il avait redouté cette réponse et il était navré de la recevoir.

Pourquoi ne pas se marier ?... Se pouvait-il qu'elle gardât encore un souvenir fidèle à cet homme qui avait eu son premier rêve, hélas !...

— Oh ! ma fille, est-ce possible ?... Tu penserais encore à ce triste employé du gouvernement ?

— Non ! oh ! non, dit-elle avec vivacité. Toutes mes illusions se sont envolées au matin de l'expulsion de Soeur Odile, et c'est avec une indifférence profonde, un sentiment de répulsion intime que je songe à présent à... à... lui.. Je reconnais que vous avez été sages en vous opposant à mon rêve imprudent ; j'aurais été malheureuse, bien malheureuse, et, sans retour..

— Mais alors ?... s'écria M. Audebert. L'obstacle est détruit et tu peux te marier ?...

Elle garda le silence. Il reprit, très doucement :

— Ecoute Geneviève ! je devine qu'un

sentiment de délicatesse te retient et te guide... Tu as aimé... ou cru aimer... celui dont nous parlons, et tu crains qu'un fiancé s'attriste d'arriver en seconde ligne dans ton cœur !... Mais rassure-toi... J'ai confié moi-même au docteur comment ton affection a pu s'égarer une première fois et de quelle manière elle s'est éteinte. Car le contraire ne me semblait pas possible, même avant que tu m'aies confirmé cette impression.

— Et qu'a-t-il répondu ? demanda-t-elle, hésitante.

— Ce qu'il m'avait dit avant : qu'il serait heureux d'obtenir ta main...

Elle rougit. M. Audebert la laissa à ses réflexions et alla retrouver sa femme dans le hall, où elle se tenait habituellement.

— Eh bien, mon ami ?...

— Eh bien, j'espère !... Elle est ébranlée. Laissons-la réfléchir encore, car maintenant elle ne peut plus s'engager par ir-réflexion... Quoi d'étonnant à ce qu'une déception l'ait rendue craintive, lui ait muré la raison et montré la vie sous un jour plus vrai ?... Le plus grand pas est fait, celui qui l'a éloignée, sans retour, du triste personnage qu'elle a vu dans un rôle ridicule et odieux... Le reste...

— ...Est entre les mains de la Providence ! acheva Mme Audebert.

Confiants, ils attendirent.

— Priez beaucoup, ma Soeur, disait la mère à la religieuse ; c'est l'avenir de Geneviève qui est en jeu...

Elle priait. Jamais elle n'avait cru en la vocation religieuse qui attirait sa fille. La vie parfaite peut sembler séduisante à une âme de vingt ans ; de là à l'embrasser il y a des étapes, et Soeur Odile, avec son expérience, ne croyait pas que la première même fût franchie par cette enfant. Mais les jours qui suivirent, elle lui vit les yeux rouges. Evidemment, une lutte se livrait : laquelle ? Dieu le savait...

Ces larmes ne passaient pas inaperçues de Mme Audebert.

Elle en souffrait comme d'une conséquence du passé, de ce passé frivole dont le souvenir la poignait en ce moment surtout où le bonheur de sa fille était en jeu.

Et tous deux, le père et la mère, trouvant que la situation se prolongeait outre mesure, se résolurent à la trancher par égard pour le docteur.

Ils retinrent un soir Geneviève qui leur offrait son front à baiser ; et rien qu'à la pression de leur main elle comprit que le moment était venu de répondre franchement, sans réticences, dût-il lui coûter beaucoup d'évoquer encore une scène gravée en sa mémoire en traits douloureux. Elle avoua, ce qu'elle n'avait pas fait encore, sa rencontre fortuite avec Georgette et le trait empoisonné qui vibrait en son âme au moindre porjet d'avenir. Ce trait, elle en rougissait encore, n'avait pu la détacher complètement du fétiche, tant était grand son prestige d'homme supérieur. Ce prestige était tombé tout seul à l'aube du jour où l'arbitraire avait primé le droit, la justice, en chassant les petits de l'école où leur était enseignée la loi de Dieu. Mais le trait, par une fatalité cruelle, était resté pour la faire souffrir. Jamais, jamais elle n'oublierait ce qu'avait dit Georgette, dans sa malice de fille haineuse, qui croyait son frère oublié ou dédaigné...

— Mais qu'a-t-elle donc dit ? interrogèrent ensemble le père et la mère, en proie à de nouvelles et sérieuses inquiétudes.

— Elle a dit, halbutia l'enfant, qu'une fille riche n'est épousée que pour sa fortune... Mieux vaut ne pas me marier, si je dois garder cette crainte... Et je la garde... Je la garderai toujours !...

Mme Audebert jugea tout perdu. Le docteur n'avait aucune fortune personnelle : comment éloigner le soupçon même injuste, blessant pour son caractère et né-

anmoins redoutable comme tout ce qui prend le manteau de la vérité ?... Ah ! cette Georgette avait trouvé, avec un art infernal, la revanche qu'elle avait juré de prendre, la vengeance qu'elle voulait tirer de Geneviève Audebert.

Une parole est souvent plus meurtrière que l'arme la plus acérée quand elle s'adresse à une enfant candide, sensible à l'excès, fidèle à ses affections...

Le banquier ne partagea pas l'émoi de sa femme, non qu'il trouvât le mot dénué de sens et dépourvu de valeur, mais parce qu'il avait de bonnes raisons pour le combattre, de celles qui s'adressent à la fois à l'esprit et au bon sens.

Il attira sur ses genoux la sanglotante Geneviève, l'embrassa longuement, touché de ce scrupule qui dénotait, lui aussi, une grande délicatesse de sentiment.

— Ma chérie !... Quand donc ton inexpérience saura-t-elle s'appuyer sur notre affection et y avoir recours dès les premiers doutes, les premiers troubles et les premières hésitations ?... Le docteur peut-il t'épouser par calcul dès que son avoir surpasse le tien ?... Chiffres en mains, — et tu peux sur ce fait, en croire ton père, — c'est toi que ferai le beau mariage, pour parler le langage des agioteurs !...

Elle tremblait de surprise, peut-être aussi d'espoir...

— Crois-tu donc, continua M. Audebert que la seule fortune appréciable se trouve dans les capitaux ? De bonnes valeurs de Bourse, d'excellentes obligations de chemins de fer, de beaux biens au soleil ne valent pas mieux, ne valent même pas une situation honorable et lucrative, capital plus sûr que bien des mines d'or !... J'y ajoute, parce que cela m'est un devoir, tout le passé irréprochable de l'étudiant, tout le labeur glorieux de l'interne qui a conquis, un à un, ses grades, non par une faveur quelconque, mais par sa valeur à

lui, sa science qui n'emprunte rien à la rhétorique et que ne suffirait pas à obtenir le clinquant du bel esprit. Et maintenant, pèse encore mes paroles, ne rejette témérairement une recherche qui nous honore tous, toi en particulier...

Elle cachait son front brûlant sur l'épaule de sa mère assise à ses côtés, et son cœur s'était mis à battre si vite que ses parents l'entendirent et échangèrent enfin un sourire heureux.

XXI

— Ah çà! il se passe quelque chose d'extraordinaire, ici?...

Et Paul, les bras croisés sur la poitrine, regardait Geneviève d'un oeil investigateur.

Ne me rend pas fou... ne me rend pas fou!
Le vent qui souffle à travers la montagne,

— Que veux-tu qui se passe d'extraordinaire, frerot?...

— Hum!

Elle se mit à rire et voulut s'éloigner. Mais il se plaça résolument devant la porte:

— Pas avant d'avoir avoué, Mademoiselle; pas avant d'avoir avoué!...

Elle se recueillit un peu, rougit comme elle en avait l'habitude depuis quelque temps:

— Est-ce que tu en serais heureux Paul?

Il bondit et lui prit les deux mains:

— Tu me le demandes, sapristi!... Heureux et fier, tu entends? Heu... reux... et... fi... er..., si tu me donnes pour beau-frère le Dr Florent! Mais me le donnes-tu, voyons, me le donnes-tu?...

Elle baissa la voix et eut un sourire:

— Je crois bien que oui, mon petit Paul.

— Bravo! C'est d'une fille sensée et d'une bonne soeur!

Il souligna légèrement "fille sensée", mais cette fois elle ne rougit pas. Le passé était mort, bien mort, à l'état de rêve lointain et bizarre, avait-elle pu placer son idéal? Dans l'intelligence, sans doute, mais l'intelligence n'est pas tout l'homme, elle le comprenait à présent. Et à l'intelligence, qui était aussi le partage du docteur, se joignaient tant d'autres qualités! Aussi allait-elle dire "oui", ce oui qui précède le sacrement et en est l'avant-coureur. Une joie douce, une paix profonde régnaient en son âme, ses parents heureux, Paul content, et elle-même ravie d'associer son existence à celle de l'époux dont elle serait fière à bon droit: que de bienfaits du ciel!

Soeur Odile souriait à ce jeune bonheur qu'elle avait souhaité, presque prédit.

— Il faut de bonnes mères de famille tout comme il faut de bonnes religieuses, disait-elle et je ne sais laquelle de ces deux vocations demande le plus de vertu.

— La vôtre, la vôtre, ma bonne Soeur!

— Ce n'est pas sûr mon enfant! Ce n'est pas une sinécure d'élever une famille; quelle sollicitude de tous les instants est nécessaire à la femme qui comprend ses devoirs, qui les veut bien remplir

— Oui, vous avez raison, ma Soeur, appuya gravement Mme Audebert, une distraction ou une négligence ont parfois des conséquences fatales pour le présent et l'avenir. Une mère de famille ne s'appartient pas... Ni la vanité, ni l'amour-propre, ni le plaisir ne doivent la dominer au point de lui faire perdre de vue sa mission. Heureuse quand elle le comprend au seuil de la jeunesse... ou que Dieu, dans sa bonté l'aide plus tard à se ressaisir...

Ces mots exprimaient bien l'état de son âme. Volontiers, elle méditait ce qui avait

été lettres mortes pour elle au temps de ses succès. Elle y revenait sans cesse pour admirer les voies de la Providence et se pénétrer sans cesse de plus en plus du sens de la vie qu'elle jugeait ne devoir s'appliquer jadis qu'à la beauté...

Bienfaisante crise qui l'avait sauvée d'elle-même, sauvé les siens, resserré les liens de la famille distendus par le monde, ce grand accapareur ! Et maintenant, insoucieuse de ses cheveux blancs, elle jouissait d'un bonheur longtemps ignoré, très doux, très profond, très réel...

Car non seulement elle remerciait Dieu de l'avoir éprouvée par la souffrance, mais d'avoir placé ses enfants sur le chemin du devoir. Geneviève allait devenir la compagne d'un homme de mérite et de coeur ; Paul, dégagé des rets de la paresse, serait plus tard, l'émule de celui dont il admirait le caractère et le dévouement. Et si Dieu voulait aussi lui faire la grâce de vieillir côte à côte avec l'époux qui lui était, plus que jamais, l'ami cher et fidèle qu'on aime jusqu'à la fin et par delà le tombeau, elle se trouverait heureuse, plus heureuse qu'au temps où elle s'enorgueillissait d'être la belle Mme Audebert.

Napoléon Délivré

SOUS ce titre l'émouvant historien de la légende de Ste-Hélène, M. Albéric Cahuet, vient d'ajouter un nouveau volume à la série de ses études documentaires d'un si puissant intérêt historique.

Dans "Napoléon délivré", il nous raconte avec une émotion profonde, et que le lecteur partage, l'agitation nationale que provoque le retour des cendres de Napoléon en 1840, et le frisson qui secoua toute la France romantique devant son cercueil.

C'est avec l'évocation vivante de grandes scènes oubliées, la reconstitution de toute une époque, avec l'antagonisme de ses hommes, le choc de ses idées et le tumulte de la rue.

Nous détachons de ce nouveau livre la scène shakespearienne de l'exhumation du cercueil de l'empereur que le prince de Joinville fut chargé, comme on le sait, de ramener de Ste-Hélène à Paris.



A minuit précis, tous ceux qui doivent être témoins de l'exhumation sont introduits à l'intérieur de la clôture de bois où deux tentes ont été dressées. Il y a là, outre le commissaire français et le général Gourgaud, le baron Emmanuel de Las Cases, Marchand, l'abbé Coquereau et ses deux enfants de chœur, le commandant Chama, de la "Belle-Poule", le commandant Guidet, de la "Favorite", les serviteurs Archambault, Saint Denis, Novenaz et Pierron... Avec eux pénétrèrent dans l'enceinte le chef de justice Valez et deux



Yamstocks, M. Darling, le magasinier qui procura jadis les fournitures funèbres et un serrurier qui, en 1821, souda l'enveloppe de zinc.

Le prince chef de la mission française, n'a point quitté son bord et l'on peut s'étonner de son absence en ce lieu et à cette heure. Dès le premier jour, Joinville avait offert ses équipages pour les travaux de l'exhumation qu'il eût, en ce cas, dirigés en personne. Mais le général Middlemore, étant, d'après les instructions formelles de son gouvernement, chargé lui-même, et sous sa responsabilité, de toutes les opérations jusqu'à l'arrivée du cercueil impérial au lieu d'embarquement, avait dû décliner les offres du prince. En conséquence, et malgré son désir certain d'assister aux scènes mémorables de cette nuit, Joinville a décidé de ne paraître sur la terre anglaise, le 15 octobre, qu'à la tête des états-majors de ses bâtiments et dans une position qui lui permettra de présider lui-même à tous les honneurs qu'il doit rendre à Napoléon. D'ordre du gouverneur, c'est le capitaine Alexander qui est chargé d'ouvrir le sépulcre.

Le travail funèbre commence à minuit quinze, et dès lors, le petit groupe français est étreint par l'émotion croissante qui, durant cette nuit interminable, va briser les nerfs à tous. Dans le silence, retentissent secs et nets les commandements en langue étrangère. Un uniforme brodé s'agite, paraît au centre entouré de falots que dressent une douzaine de soldats rouges du 91^e régiment d'infanterie. La brume s'est fondue en pluie fine. On grelotte. Le premier geste des étrangers est un geste de pitié. Ils commencent par recueillir des reliques, les géraniums et les plantes bulbeuses qui bordent étroitement les dalles funéraires. On enlève avec précau-

tion fleurs, feuilles, racines. Une sentinelle les garde; car Joinville les a réclamées pour les distribuer aux officiers retenus à bord, cette nuit, par une consigne générale. Et maintenant, on s'attaque à la grille sans ouverture, qui étreint les pierres tumulaires comme un fer de prison. Elle n'a pas été inutile, d'ailleurs, cette grille, car pendant dix-neuf ans, elle protégea la sépulture contre les inscriptions des imbéciles et les gestes des profanateurs. Chaque côté, ébranlé par les pinces, se renverse et tombe sur la terre molle avec un bruit de chaîne. Le premier verrou de la suprême geôle est forcé. Il faut maintenant briser sa porte de pierre.

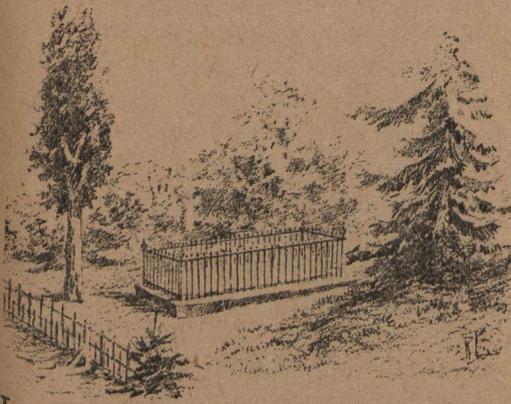


M. Darling explique la position des dalles. Il indique celle qui couvre la tête. Il bruine toujours. Il afit de plus en plus froid. Les Français, que Bertrand vient de rejoindre, claquent des dents. Le prêtre n'est pas le moins impressionné; et il note, pour une page inoubliable de son journal, les bruits, les lueurs, les souffles et les frissons de cette nuit shakespearienne, où l'on cherche un mort dans une vallée peuplée d'ombres: les deux immenses tentes blanchâtres battues par la tourmente et qu'éclairaient, en veilleuses, des lampes de sépulcre; le cliquetis d'armes des sentinelles qu'on relève; des silhouettes en longs manteaux, immobiles, pensives, ou promenant en silence des épées...

Une voix brève, impérieuse, se fait entendre, seule, et elle parle un langage étranger. Et c'est le bruit sec des marteaux sur la pierre, les pelles se heurtant et criant dans un centre de lumière où s'agitent en des gestes de cauchemar qui semblent des convulsions de damnés, 'des

moitiés d'hommes aux vêtements rouges, blancs, paraissant encore, et jetant sur l'herbe foulée quelque chose qui retombe lourdement en rendant un son sourd et étouffé".

Et la scène, qu'enveloppe la seconde nuit d'un brouillard épais, à travers lequel les objets se voient dans un certain lointain et comme recouverts d'un crêpe, semblerait démoniaque si, dans le chaos trouble de cette agitation, ne se dressait, calme et lumineuse, une croix d'argent. Mais le spectacle prête au délire. Et le prêtre lui-même nous avoue qu'en certaines minutes, il sentit courir sous ses cheveux "de mortels frissons".



Le tombeau de l'Empereur à Ste-Hélène

Les dalles sont enlevées. Voici de la terre meuble. On est perplexe. Le sol est affaissé. Il y a eu, semble-t-il, comme un écrasement. La voûte de ciment, au-dessous, aurait-elle cédé? Ce sera-t-il encore le désastre et la ruine de Longwood? Dans quel état pitoyable va-t-on retrouver le dépôt qui fut confié à cette vallée? On continue d'enlever par pelletées la terre qui bientôt s'accumule autour de la fosse. Les pics ont heurté un obstacle: on vient d'atteindre la maçonnerie. C'est pour tous un soulagement; mais il faut maintenant

éventrer la cloison de ciment; et c'est de trois heures et demie à six heures trois quarts, un travail très pénible, dont le détail minutieux a été donné par toutes les relations des témoins. Enfin, on est parvenu à dégager la large pierre anglaise, qui, jadis, arrosée aux cuisines de la nouvelle maison de Longwood construite trop tard pour l'empereur, ferme à elle seule la dernière cellule de Napoléon prisonnier.

A ce moment, des assistants oubliant, semble-t-il, dans la nervosité de l'attente, la sainteté du lieu, se mettent à causer tout haut. Une voix anglaise les rappelle à l'ordre:

—Réfléchissez, messieurs, dit le capitaine Alexander, que six pouces nous séparent à peine du cercueil de Napoléon.

Maintenant, le jour paraît, et la brume, chassée par le vent, laisse tomber une clarté blanche et grise sur la scène funèbre. Cinquante hommes, après de longs efforts, déplacent et enlèvent la grande dalle. À la demie de neuf heures, enfin, on voit le cercueil. Des points de lumière fulgurent dans l'ombre de la fosse. Ce sont des vis d'argent qui n'ont même pas été ternies. Le temps s'abolit. Ceux qui ont vécu la captivité jusqu'en ces derniers jours, Marchand, Bertrand, les serviteurs, se trouvent ramenés à dix-neuf ans en arrière. Alors, on descendait la bière par un après-midi de mai, où il y avait un peu de soleil. Mme Bertrand était là, qui pleurait à quelques pas d'Hudson Lowe, sec et grave, en grand uniforme rouge. Un jeune prêtre jetait l'eau bénite. Aujourd'hui, la même scène se reconstitue. La femme française, morte n'est point dans le tableau. Mais il y a le prêtre qui bénit et dit des prières. Il y a presque les mêmes assistants.

Depuis un long moment déjà le cercueil a été transporté dans la tente lorsque le gouverneur Middlemore arrive suivi de son fils le lieutenant, du commandant de place Barnes et d'un officier de Joinville, le lieutenant Touchard, le futur amiral, qui, à plusieurs reprises, cette nuit-là, a fait le voyage de la vallée à la frégate.

Le cercueil est composé de quatre enveloppes, une d'acajou, une de plomb, une autre d'acajou, et une de zinc. Cette dernière, après qu'on a ouvert ou foré les trois autres, est attaquée au ciseau par ce même ouvrier qui la souda en 1821. Chacun de ces coups de marteau porte terriblement sur les nerfs des Français. Que va-t-on découvrir d'effroyable? Peut-être simplement, et au mieux, la grimace d'un squelette, avec quelques boutons d'uniforme, des décorations oxydées qui permettront, seuls, d'identifier les restes. Allez! la dernière enveloppe saute. On s'approche. On voit. Et c'est une surprise étrange, qui n'a rien de brutal.

Une forme est apparue, reconnaissable, mais indécise encore, comme lointaine. Entre elle et le regard s'interpose une sorte de brume, un écran fantastique. C'est le coussinet d'ouate dont était doublé le dernier couvercle qui s'est détaché et recouvre légèrement le corps. Pieusement, le docteur Guillard roule lentement sur elle-même, en commençant par les pieds, la couche soyeuse. Mais il s'arrête presque aussitôt. Quelque chose d'inouï veint de se produire qui glace de terreur tous ces gens debout et frissonnant depuis les dix longues heures de cette entente et qui ne sont pas maîtres de leurs nerfs: "le corps a remué"!

Une sorte de convulsion a violemment agité la "forme", des pieds à la tête. On a pu croire que Napoléon se réveillait.

"Pour tous, le corps avait eu un mouvement très prononcé, semblable à une convulsion nerveuse." Un vent de folie passe dans les cerveaux. Mais cela ne dure heureusement qu'une seconde. Des gens de sang-froid, le médecin, se rendent bien vite compte du phénomène qui a produit ce semblant de vie terrifiante. L'enveloppe seule avait bougé; mais, en proie à une sorte d'hallucination fébrile, personne ne s'était rendu compte de ce fait singulier.

La vérité, c'est que, dans le geste du docteur, l'air s'était précipité avec force entre l'ouate et le corps, chassant les gaz plus légers et soulevant par ondulations, l'enveloppe sur tout le chemin parcouru. Le chirurgien Guillard continua de dégager le corps—et Napoléon apparut.

Car c'était bien Napoléon lui-même que l'on revoyait et non point un squelette anonyme ou de vagues poussières, Napoléon avec son visage connu, sa silhouette et son uniforme de l'histoire.

Gourgand sanglote.

"Il faut, a-t-il écrit, avoir aimé Napoléon comme moi pour comprendre tout ce qui s'est passé pour mon âme, lorsque le docteur Guillard nous laisse voir à travers des flots de larmes, les restes mortels de notre héros.

Tout était parfaitement conservé. Il aurait suffi d'avoir vu une seule fois l'empereur pour le reconnaître à ce moment."

— o —

A Leipzig, écrit Mme de SStaël, un propriétaire ayant mis sur un pommier, qu'il avait planté au bord de la promenade publique, un écriteau pour demander qu'on ne lui en prît pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans.

Emules De Latude

—§—

LES exploits de Latude, à la scène et dans le roman, ont fait frissonner nos pères, et le pauvre prisonnier de la Bastille restera toujours le type accompli de l'homme que rien n'arrête quand il s'agit d'escalader une haute muraille ou de scier des barreaux de cellule.

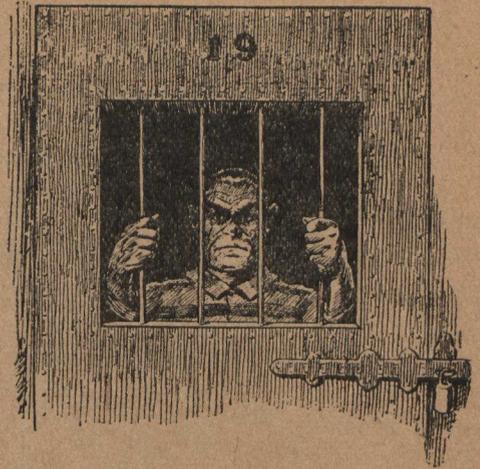
Celui que la terrible marquise de Pompadour persécuta avec tant d'acharnement possédait en effet toutes les qualités indispensables pour concevoir et exécuter une évasion, le sang-froid, la patience, la volonté de vaincre.

Sa première fuite, déjà si hardie, révéla ce qu'il serait capable de faire par la suite, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer ce jeune détenu qui, sorti par miracle de son cachot, aborde tous les factionnaires qu'il rencontre par cette simple phrase: "Avez-vous vu, mon ami, l'abbé de Saint-Sauveur? Cherchez-le! cherchez-le! un malheureux prisonnier est à la mort et le réclame!"

Les factionnaires s'émeurent, le prirent pour un employé de la prison et, tandis qu'ils cherchaient l'abbé, perdaient de vue le fugitif.

Son évasion avec le jeune d'Aligre qu'on lui avait donné pour compagnon est restée la plus célèbre et l'on se prend à douter qu'une si audacieuse tentative ait même pu être conçue.

Durant deux longues années, les deux amis, se jouant de la plus étroite surveillance, fabriquent une échelle et une corde



à noeuds qui doit avoir plus de 300 pieds de longueur!

Par la cheminée, à la façon des ramoneurs, ils montent jusqu'au sommet de la tour et, favorisés par une nuit très noire, mais retardés aussi par le vent qui leur fouette le visage et le froid qui engourdit leurs membres, ils parviennent à descendre avec leur corde à noeuds les 350 pieds qui les séparent du sol.

Latude s'est chargé par précaution de son échelle pliante et bien lui en a pris, car un mur d'une formidable hauteur s'élève encore... ils l'escaladent, se trouvent dans le jardin du gouverneur, doivent, pour ne pas donner l'éveil, creuser encore et percer une muraille, et se voient enfin libres au moment où la cloche d'alarme retentit déjà pour annoncer leur fuite!

Il semble donc que l'auteur de telles prouesses n'ait aucun rival à redouter ni dans le présent ni dans le passé, et cependant nous supposons bien que si le compagnon d'Aligre revenait en ce triste monde, il écouterait avec quelque surprise les exploits de ce Harry Houdini, qui ont fait tant de bruit il y a quelques années.

Avec une force qui serait vraiment herculéenne ou une adresse presque mystérieuse, cet homme extraordinaire a victorieusement prouvé que les fers les mieux rivés, les menottes les mieux cadénassées et la cellule la plus hermétiquement close ne sauraient retenir un Harry Houdini quand il a envie de courir.

Les polices d'un grand nombre de capitales ont pris l'intérêt le plus vif à ce cas singulier, et le "briseur de chaînes" a triomphé de toutes les épreuves auxquelles on l'a soumis. Si donc un tel homme pouvait former des "élèves", il semblerait à peu près inutile de verrouiller les portes de prison et l'on n'y compterait plus en réalité que des pensionnaires volontaires; mais, même en laissant de côté les êtres surhumains comme cet Houdini, on peut dire que Latude a eu, de notre temps, des émules d'assez grande valeur.

N'avons-nous pas, il y a quelque temps, appris avec stupeur qu'un habile prisonnier avait réussi, avec de la simple mie de pain, à prendre l'empreinte de son cachet intérieur de la serrure qui fermait la porte, à fabriquer ainsi un moule de la clef et à faire cette clef elle-même avec le métal de sa tasse d'étain qu'il avait laissé fondre sur le poêle?

Il répéta cette opération si délicate pour la clef qui fermait le corridor et gagna ainsi la cour intérieure d'où il s'échappa en escaladant la haute muraille couverte cependant de débris de verre. Après avoir changé de vêtements dans une maison voisine, il adressa de loin un dernier adieu à la prison et disparut.

La tentative—car ce ne fut qu'une tentative malheureuse—d'un autre prisonnier révéla surtout une patience extraordinaire.

A l'aide d'un tournevis qu'on lui avait

fait tenir du dehors, il parvint à desceller et à enlever, fragment par fragment, une pierre de l'épaisse muraille de son cachot, puis celle qui se trouvait derrière et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il vit la lumière extérieure filtrer par l'étroite ouverture.

Il réduisait en poussière les morceaux enlevés et dissimulait ainsi plus facilement les progrès de son travail, ayant soin en outre de reboucher chaque soir le trou avec un feuillet de sa bible qu'il enduisait d'un peu de plâtre gratté sur la muraille.

Au bout de bien des jours, l'oeuvre fut achevée et, profitant d'un moment favorable, il s'échappa... Parvenu dans la cour, il se trouva devant un mur dont il n'avait pas bien mesuré la terrible hauteur et moins d'une heure après il était aperçu et repris. C'est là une de ces infortunes qui, sur la scène, ferait certainement pleurer un bon public de théâtre.

Certaines évasions sont presque aussi comiques que dramatiques, comme celle de ce pensionnaire de la vieille prison de Nottingham en Angleterre.

Etant parvenu à s'échapper, le condamné gagna le toit du bâtiment... Mais, une fois sur ces hauteurs, il réfléchit quelques instants, car il devait faire un saut terrible de plus de 20 pieds pour atteindre le toit de la maison voisine et cela au-dessus de la rue qui se trouvait à plus de 45 pieds...

Il s'élança pourtant, fut assez heureux pour se raccrocher à une corniche et s'évada en traversant la maison hospitalière—où se trouvait précisément un poste de police!

Peut-être n'a-t-on pas encore perdu le souvenir de ce forçat qui, presque le jour même de son arrivée au bagne, trompa la

surveillance de ses gardiens et fit un plongeon en pleine mer.

Grâce à quelques vigoureuses brassées, il eut vite fait de rejoindre le transport qui venait de l'amener, s'y accrocha comme il put, se blottit dans un coin sombre et fit ainsi son voyage de retour en son pays, aux frais de l'Etat, sur le même vapeur!

Quelquefois la hardiesse de ces amateurs de la douce liberté semble presque invraisemblable et certaines personnes croiront peut-être avec peine qu'un homme puisse se faire emmurer tout vivant afin de pouvoir s'échapper ensuite avec plus de sécurité.

Un tel fait est cependant des plus véridiques et s'explique même assez aisément. Le prisonnier en question était occupé avec quelques compagnons à un travail de maçonnerie dans la maison centrale dont il était pensionnaire. Les camarades, "pour lui rendre service", l'enfermèrent dans l'épaisse muraille qu'ils réparaient et les gardiens le crurent déjà évadé, alors qu'il attendait avec impatience, dans son étroite cachette, que tout fût endormi autour de lui.

Enfin, au milieu de la nuit, il profita de ce que le mortier était encore humide et n'offrait pas une extrême résistance, pour donner plusieurs coups d'épaule et faire, au bon endroit, sauter quelques briques.

Une telle audace fut d'ailleurs couronnée d'un plein succès et, dès l'aube, le prisonnier avait disparu définitivement et pour toujours.

— o —

Le clocher le plus élevé du monde est celui de la cathédrale d'Anvers, qui s'élève à 4470 pieds au-dessus du sol.

NOSTRADAMUS

—§—

Prédictions d'Autrefois

—§—

Il y a peu de figures aussi amusantes dans l'histoire que celle de Michel de Nostre-Dame dit Nostradamus, ce méridional avisé qui au début du XVI^e siècle comprit toute l'importance du "bluff".

Ce médecin de valeur avait compris que nul n'est prophète en son pays, et s'était rendu compte que le dévouement qu'il avait prodigué à ses concitoyens, au cours de plusieurs épidémies, et sa très réelle science médicale seraient impuissants à vaincre l'antipathie qu'il inspirait, sans cause déterminée d'ailleurs, sauf peut-être son origine juive.

Averti par ses études philosophiques du prestige de l'illusion sur la foule, il se résolut à l'intriguer et à l'étonner pour la dominer. Très versé dans les connaissances astrologiques, il se prétendit animé d'un souffle divin et écrivit ses fameuses "Centuries". Afin de se singulariser davantage, il choisit la forme poétique, et certains de ses détracteurs affirment que pour les rendre plus énigmatiques, il mélangeait les vers de plusieurs quatrains, quand ils étaient terminés, obtenant ainsi un résultat merveilleux d'incohérence.

Ce fut le 25^e quatrain de sa première "Centurie" qui lui valut la gloire :

"Le lynx jeune, le vieux surmontera,
"En champ belliqueux par singulier duel-
[le

"Dans cage d'or, les yeux lui crèvera
"Deux classes use, puis mourir, mort cru-
[elle."]

Ses contemporains virent très nettement dans ce pathos—lorsque l'événement se fut accompli—qu'il avait annoncé la mort de Henri II. Il n'en fallut pas davantage pour décider la superstitieuse Catherine de Médicis à mander le devin à la cour. Il y fut comblé d'honneurs, tant et si bien qu'il continua de prédire jusqu'à sa mort, et même après. On affirme qu'il se retira vivant dans son caveau, avec une lampe, du papier, des plumes (comme on n'a pas parlé d'aliments, il ne serait pas impossible qu'il eût composé quelques savantes pilules nutritives), et qu'il travailla longtemps ainsi, ayant défendu sous peine de mort l'accès de sa funèbre retraite à tout être vivant. On peut se rendre compte de la publicité que lui valut cette excentricité posthume habilement exploitée par ses disciples.

Parmi eux se trouvait son fils cadet Michel, dit Nostradamus le Jeune. Celui-ci voulut marcher sur les illustres traces paternelles, mais la fibre prophétique était sans doute épuisée et dégénérée, car il se couvrait de ridicule par des prédictions toujours démenties par les événements. Furieux et désolé, il prit le parti de commander au sort, et ayant annoncé que la petite ville protestante de Pouzin dans le Vivarais, assiégée en 1574 par l'armée royale, périrait par le feu, il incendia lui-même plusieurs maisons. Saint-Luc, qui commandait les troupes, l'aperçut et le tua aussitôt.

Il est peu d'écrivains qui furent aussi commentés que Nostradamus. Dans un livre introuvable du XVIII^e siècle, un auteur qui signe modestement "un Solitaire" l'étudie longuement et déclare que pour le pénétrer il suffit de savoir "la grammaire, la prosodie, la syntaxe, l'étymologie, le grec, le latin, et posséder un

don de réflexion suffisant pour démêler les sens métaphoriques ou allégoriques se rapportant à l'Écriture Sainte, à l'Histoire ou à la Fable",—peu de chose, comme vous voyez! Ce "Solitaire" possédait cette vaste érudition, car il explique de façon bien amusante certaines prophéties.

Il affirme d'abord que la mort de Henri II ne fut pas annoncée par le XXV^e quatrain, mais par le VII^e, et il cite des textes irréfutables:

"Le coup volant prélat crèvera l'oeil."



Nostradamus.

—C'est en effet, même plus précis—et le commentaire "prélat n'est pas pris dans le sens ecclésiastique, mais c'est la traduction littérale d'un mot latin désignant une partie de la lance, qui a crevé l'oeil."

Il nous révèle ensuite que Nostradamus ne dédaignait pas les calembours — qui l'eût dit? qui l'eût cru?—On sait que le meurtrier de Henri II fut le comte de Montgomery et dans le quatrain XII^e on le désigne sous le nom de Bossu, tandis

qu'il était fort bien fait: écoutez l'exégète: "On dit d'un bossu qu'il porte une montagne sur lui, le comte en porte toujours une, car elle est dans son "Mont" Gommery." (!!!)

Nostradamus ne s'est naturellement pas contenté de prédire les événements de son temps et on sait qu'il a écrit: "L'an II sera faite plus grande persécution à l'église chrétienne que n'a été faite en Afrique... L'an mil sept cent nonante-deux (1792) que l'on euydera être une rénovation du siècle". Comme à nulle époque les "spiritualistes," les "trembleurs," les "révélations" ne furent plus à l'ordre du jour qu'au moment où paraissait l'Encyclopédie de d'Alembert et de Diderot, on peut se rendre compte de l'ardeur avec laquelle toutes les classes de la société commentaient, comparaient les prédictions de Nostradamus, de Paracelse à celles des devins de l'époque, parmi lesquelles celle que fit un certain officier d'artillerie nommé Sinetti au Grand-Orient de Lille en 1776 était une des plus remarquées. On préférerait discuter sur ce galimatias au lieu de réfléchir à la phrase de Leibnitz qui vers 1700 avait écrit que "les principes irréguliers et frivoles qui se répandaient de plus en plus dans les premières classes de la société menaçaient l'Europe d'une Révolution générale".

Malgré tout cela, ne médisons pas trop de l'astrologie; cette mère un peu folle a deux filles très sérieuses: l'Astronomie et la Météorologie.

— o —

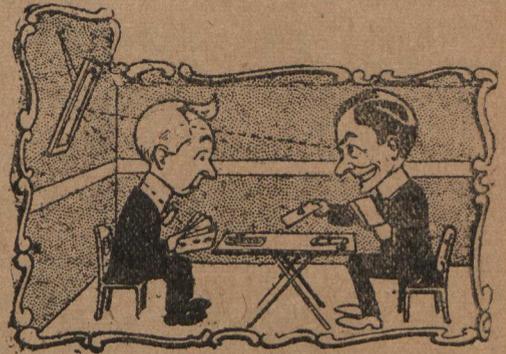
Les plantes se développent rapidement si on les arrose avec de l'eau légèrement tiède dans laquelle on ajoute, une fois par semaine, quelques gouttes d'ammoniaque.

LES CARTES

—§—
Quelques procédés des escrocs pour gagner aux cartes
 —§—



Bien souvent, au cours d'un voyage en chemin de fer ou en bateau, vous êtes accosté par un individu qui vous offre, histoire de passer le temps, de faire une partie de cartes. Tant qu'il n'est pas question d'argent, tout va bien et vous pouvez, évidemment, si cela vous amuse, faire partie sur partie. Ma's dès qu'il s'agit d'un enjeu, il faut être prudent. Le jeu d'argent est, en soi-même, une passion dangereuse, mais, comme nous n'avons pas l'intention ici de nous poser en mora-



Estes, nous d'sons qu'il faut être prudent seulement parce que, en voyage, l'individu qui vient vous offrir de faire une petite partie peut très bien être tout bonnement un escroc. Quand une fois vous aurez accepté son offre, il trouvera un troisième joueur, qui ne sera, en vérité, que son complice, et, à eux deux, tout en ayant l'air de ne pas se connaître et de chercher à gagner l'un et l'autre pour leur compte personnel, ils vous escamoteront bel et bien votre argent.

Les escrocs ont bien des moyens de trier, mais, lorsqu'ils sont assez habiles, ils

ne s'embarrassent pas d'objets qui, tout en les aidant dans leurs procédés malhonnêtes, seraient des pièces à conviction trop graves, au cas d'une arrestation. Ils se contentent de placer et de manipuler les cartes de telle façon que la meilleure main ou que la carte qu'ils désirent leur revienne toujours, mais il faut pour cela une dextérité extraordinaire qui ne s'obtient que par une longue pratique.

Quant aux autres escrocs, ils se servent pour tricher, de différents petits accessoires, de miroirs, par exemple. Ces miroirs sont très petits, ils peuvent se placer au bord d'une table, dans le fourneau d'une pipe, à l'intérieur d'un cure-dent en plume ou être incrustés dans une bague ou collés simplement sur la paume de la main. Certes, pour voir dans de si petits miroirs il faut avoir d'excellents yeux et beaucoup d'habitude.

Certaines bagues sont creuses et em-

plies d'encre. Une perforation très petite permet, en pressant une carte contre la bague de la marquer d'un point à peine perceptible.

D'autres fois, au lieu de compter sur ses yeux, l'escroc compte sur la délicatesse de son toucher pour reconnaître les cartes qui lui passent dans les mains, mais, au préalable, il faut que les cartes soient marquées à l'aide d'un poinçon. Généralement, ce poinçon consiste en une pointe très fine et très courte dont la monture peut se placer sous l'ongle du pouce et y être invisible. Seules les cartes les plus importantes sont marquées, car un trop grand nombre entraînerait fatalement à la confusion.

Nous pourrions citer d'autres moyens analogues, mais nous n'en finirions pas, car l'ingéniosité des escrocs semble être illassable. Pourquoi faut-il que cette ingéniosité soit si mal tournée?

L'AUTOMNE

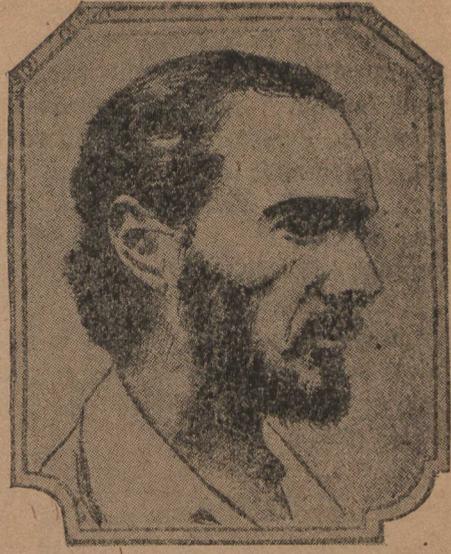
Heure où l'Année en deuil, près des heures finales,
Revit son passé vaste et ses métamorphoses,
Et mêle en ses grands vents, faits des soupirs des choses
Les brises des étés aux bises hivernales;

Doux Automne, saison des sanglots et des râles,
Saison des ciels nacrés et blancs comme tes roses,
Rose morte que le vent froid des jours moroses
Effeuille lentement en ciels toujours plus pâles;

C'est à toi que revient notre amour monotone,
O notre soeur, saison de nos âmes, Automne,
Tristesse d'or, sourire en pleurs, joie exilée!

Ton ciel tiède où la brume implacable s'élève,
N'est-ce notre âme ardente encor, déjà voilée
Par tous nos pleurs fondus aux brouillards lents du Rêve.

Fernand GREGH.



M. Savage-Landor tel qu'il était avant l'expédition et photographié au retour par le docteur Wilson de l'expédition de secours.

RECIT DE TORTURE D'UN EXPLORATEUR

M. H. SAVAGE-LANDOR DE CRIT SON SUPPLICE

Le célèbre voyageur raconte comment parvenu au centre du Thibet, il faillit n'en jamais revenir.

A l'époque de mon voyage au Thibet, ce pays était interdit à tout étranger: c'est pour cette raison que j'avais grand désir d'y pénétrer.

Ce pays étrange, froid et stérile, se trouve sur un haut plateau, au coeur de l'Asie. La hauteur moyenne de ce plateau désolé est de 15,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Il est plus élevé, par conséquent, que les plus hautes montagnes d'Europe. Rien, ou presque rien, ne pousse sur ce plateau, sauf dans les vallées les plus basses où croissent une

herbe très courte et quelques petits arbustes dont le diamètre dépasse rarement celui d'un crayon.

Du côté sud, c'est seulement pendant les mois d'été qu'il est possible de pénétrer au Thibet avec une expédition, quand les défilés des montagnes ne sont pas ensevelis sous la neige.

Tous ces défilés étaient jalousement gardées par des soldats. Quelques expéditions avaient déjà voyagé dans la partie nord du Thibet qui est presque inhabitée. Parmi ces expéditions, celle du duc d'Or-

léans était peut-être la plus importante. Ces expéditions n'avaient pas trouvé grande opposition à leur marche, car elles n'avaient rencontré que quelques misérables nomades. Personne cependant n'avait pu pénétrer dans la province de Lhassa, au sud du Thibet, la seule province de ce pays qui ait une population relativement compacte. C'était cette province, la plus interdite de ce pays défendu, que je voulais explorer et dont je voulais faire le relevé topographique. J'ai failli payer de ma vie le désir que j'avais d'être utile à la science.

L'ABANDON

Vers le milieu du mois de juin, nous avons eu à supporter déjà tant de souffrances, et mes hommes étaient si épouvantés par les Thibétains—qui les menaçaient de leur couper la tête s'il persistait à me suivre—que la plus grande partie d'entre eux se révoltèrent et décidèrent de m'abandonner.

A partir du lac Munsarowar, il ne me restait plus que deux hommes avec moi; deux Rajiput de l'Inde, l'un nommé Chandan S'ing et l'autre Mansing. Je possédais encore mes instruments scientifiques, mais il ne me restait presque point de nourriture. Je continuai néanmoins ma route vers la Ville-Sacrée.

Je portais sur moi une quantité d'or et d'argent cousue dans mes vêtements. Mes instruments et les objets plus lourds étaient sur le dos de yaks que j'avais achetés à une bande de brigands que nous avions rencontrés. Nous étions déjà au milieu de la province de Lhassa, quand un désastre vint nous frapper. Un de mes yaks fut entraîné par le courant du fleuve Néo, et tout ce qu'il portait avec lui. Nos

dernières provisions disparurent, ainsi qu'une partie de mes instruments et presque toutes nos cartouches.

Mes deux hommes me suivaient sans crainte. Ils me faisaient pitié, car ils mourraient de faim, et leurs pieds étaient lacérés par la route fort longue que nous parcourions chaque jour. C'est pour cette raison que le 19 août, rencontrant un grand campement de Thibétains, je résolus de m'aboucher avec eux pour essayer de me procurer de la nourriture et des chevaux. Nous n'avions pas mangé depuis quatre jours et nous n'en pouvions plus.

LA CAPTURE

C'est dans ce campement, composé de plusieurs centaines de Thibétains, que nous fûmes pris. Pendant que j'examinais des chevaux pour les acheter, on nous sauta dessus à l'improviste. Nous engageâmes la lutte, mais nous succombâmes sous le nombre. Chaque fois que nous tombions à terre, assommés par nos agresseurs, ces derniers nous donnaient des coups de pieds sur la tête et par tout le corps. Un de ces coups de pied m'a fracassé la mâchoire et fait sauter deux dents.

Etourdis par les coups reçus et suffoquant, dans cet air raréfié, par suite de l'exercice violent qu'exigeait notre défense, on nous couvrit de liens. Dès le moment où nous ne pouvions plus nous défendre, les Thibétains devinrent très braves. Ils prirent tous mes instruments, mon sextant, mes chronomètres, mes anéroïdes, que j'avais conservés avec tant de peine, et en un instant tout fut détruit. Des plaques photographiques eurent le même sort. Puis on commença à

nous mettre à la torture. Chandan Sing fut le premier à en souffrir. Il fut étendu sur le sol et reçut deux cents coups d'un fouet dont la lanière était garnie de plusieurs boules de plomb. Il montra un courage et une indifférence extraordinaires. Il offrit même sa vie aux Thibétains s'ils consentaient à renvoyer son maître chez ses chers père et mère, en Angleterre. Comme j'étais présent, je refusai de l'abandonner et le résultat fut que je reçus un fort coup de fouet sur la tête.

LA TORTURE

Le jour suivant, ce fut mon tour d'être passé à la torture. Je fus mis à cheval sur une selle primitive en bois, dont l'arrière était relevé et le point le plus haut garni de pointes en fer. Je n'étais pas assis sur ces pointes, mais après qu'on m'eut lié les mains derrière le dos et dès que nous fûmes partis au galop, un soldat qui tenait une longue corde, à laquelle j'étais attaché, tirait brusquement sur celle-ci, et les pointes m'entraient dans les reins, me faisant des blessures très douloureuses.

En arrivant près d'un monastère situé sur le flanc d'une colline, à vingt-cinq milles environ d'un point d'où nous étions partis, deux soldats, l'un après l'autre, tirèrent presque à bout portant dans ma direction deux coups de feu qui, heureusement, ne m'atteignirent point. C'est vers le coucher du soleil que, sanglant, j'arrivai à ce monastère, après une cavalcade qui avait commencé vers midi. On m'arracha brusquement de cheval en m'informant que dans quelques minutes on me couperait la tête. En effet, mes bourreaux commencèrent tous les préparatifs d'exécution. On me lia les pieds à une grosse poutre triangulaire qui gisait sur le sol. Un

officier me saisit par les cheveux, tandis que le "pombo" ou "grand-lama", envoyé spécialement de Lhassa, me passa devant le visage un fer rouge qui m'abîma sérieusement la vue à tel point que l'oeil gauche, même maintenant, treize ans après cette scène, n'est pas complètement guéri. Le fer rouge ne me toucha pas la figure, mais la chaleur qui s'en dégageait était si forte que les paupières, les sourcils, la peau du front et du nez ont été grillés.

L'oeil droit voyait tout rouge, mais je distinguais encore tout ce qui se passait autour de moi. Enfin, après quelques autres tortures, le bourreau s'approcha de moi. Il tenait à deux mains un grand sabre dont il me toucha le cou avec la lame, comme s'il allait faire sauter ma tête. Pour montrer avec quelle précision il maniait le sabre, d'un mouvement très rapide, il fendit l'air de son arme dont la pointe seule vint effleurer mon cou.

L'EXECUTION

A ce moment, je croyais ma dernière heure venue et ma surprise fut grande quand je me trouvais encore vivant. Il recommença cet exercice très peu agréable de l'autre côté de ma figure. C'est, en général, au troisième coup que la tête est séparée du corps. Heureusement en constatant que je ne bronchais pas, le coup fatal ne fut pas donné. Toute cette horde criait comme atteinte de folie.

Le bourreau me prévint que si je n'avais pas peur de la mort il me ferait souffrir pendant ma vie. La foule me tira de tous côtés, m'écartant les jambes qui furent attachées à la poutre, me tirant les bras par derrière, et les liant à un poteau. On me laissa dans cette position depuis le

coucher du soleil ce soir-là, jusqu'au coucher du soleil le jour suivant, c'est-à-dire à peu près vingt-quatre heures. Lorsqu'on me délivra de mes liens, qui étaient fortement serrés, la peau de mes jambes s'enleva avec les cordes. Ma tête était encore vivante, mais mon corps était insensibilisé. J'avais l'impression d'avoir un corps mort avec la tête vivante. Aucun de mes membres ne répondait au cerveau et je ne pouvais pas bouger. Ce ne fut que quelques heures après que la circulation a lentement commencé à se rétablir. La douleur était terrible. C'était comme si des centaines de couteaux et d'aiguilles piquaient le long de mes membres. Mes pieds et mes jambes étaient énormément gonflés et la douleur était insupportable.

Après cela, j'eus à subir d'autres petites tortures. On m'arracha un ongle de la main gauche et l'ongle du gros doigt du pied gauche. On chercha à m'empoisonner ; on me força à avaler de l'eau bouillante qui me brûla cruellement les gencives, la langue et la gorge.

LE SALUT

Les Thibétains, qui sont très superstitieux, commencèrent à redouter de nous achever, car il leur était déjà survenu toutes sortes d'accidents qu'il serait trop long de narrer ici, mais qui les effrayèrent fort. Ils pensèrent donc qu'il était préférable de nous renvoyer aux Indes.

Pendant ce temps, le gouvernement anglais avait appris par des traitants à la frontière que mon expédition avait subi un désastre. L'agent politique à la frontière anglo-thibétaine fit tout de suite des représentations afin qu'on me renvoyât le plus vite possible sous la menace qu'une expédition militaire pénétrerait dans

le pays au cas où je ne serais pas relâché.

Après une huitaine de journées pénibles et de torture, sous une escorte très forte, on nous renvoya vers l'Inde.

Jamais je n'oublierai l'intense joie que nous ressentîmes lorsque nous aperçûmes les tentes de l'expédition anglaise qui était accourue à notre secours.

Quand j'arrivai au campement anglais je ressemblais plus à un squelette qu'à un homme : sale, les cheveux et la barbe incultés, le visage abîmé, les habits tellement arrachés qu'il ne me restait que quelques morceaux d'étoffe sur le dos.

Le docteur Wilson et l'agent politique eurent des larmes aux yeux lorsqu'ils m'aperçurent. Ils eurent beaucoup de mal, au premier moment, à me reconnaître. Moi-même, qui me vis pour la première fois depuis longtemps dans un miroir, je croyais que c'était une personne placée derrière moi dont l'image se réfléchissait dans la glace ; je ne me reconnaissais pas. Je me suis jeté sur la nourriture que le docteur Wilson avait dans sa tente, comme un chien affamé, et j'en dévorai des quantités avant que l'on pût m'arracher à cette pâture et me préparer une nourriture plus substantielle.

La surexcitation nerveuse étant apaisée, je devins de jour en jour plus malade, et en rentrant en Europe, tout le côté gauche de mon corps resta, pendant plusieurs mois, presque tout à fait paralysé.

Et qu'étais-je allé faire au Thibet ?

J'ai découvert les deux sources principales du grand fleuve Brahmapoutra qui est un des quatre fleuves les plus grands du monde. J'ai fixé astronomiquement les points principaux de la chaîne des montagnes Gangri que l'on veut maintenant appeler Trans-Himalaya. J'ai découvert la vraie source de l'autre grand fleuve, le

Saïtlet, et j'ai pu aussi établir la vérité sur les controverses géographiques, au sujet du lac sacré Mansarowar et de son voisin le Rakastal, ou lac du Diable.

Le voyageur suédois Seven-Hedin a dernièrement confirmé ces découvertes que j'ai faites dix ans avant lui.

H. SAVAGE-LANDOR.

— o —

L'Indigène d'Australie

— o —

Un Peuple qui disparaît

— o —

IL y a des races humaines qui s'éteignent, absolument comme il y a des races d'animaux qui disparaissent du globe. Ainsi les sauvages habitants de l'Australie diminuent en nombre chaque année.

On les a souvent représentés comme les plus primitifs des hommes. Comme intelligence, ils paraissent devoir être situés au plus bas degré de l'échelle humaine. Et l'anthropologiste Topinard a écrit: "Ils ont une des plus faibles capacités crâniennes observées chez les hommes; ils sont les plus dolicoéphales et les plus prognathes".

Les savants les ont donc étudiés depuis longtemps avec intérêt, afin d'avoir une idée exacte de ce que pouvait être l'animal humain au plus bas degré de la civilisation.

Un naturaliste, M. A. S. Meek, qui a passé de nombreuses années parmi eux, nous fournit, à cet égard, de curieux ren-

seignements, bien faits pour prouver que, quelle que soit sa déchéance, "l'homme de la brousse", a droit à l'admiration des civilisés.

Il a son intelligence spéciale, à coup sûr très éloignée de la nôtre, mais qui le sert avec une remarquable précision. Et cette intelligence n'a point, comme chez nous, empiété sur l'instinct, au point de l'atrophier presque complètement.

"Sur la plage de Tara Cay abondaient des oeufs de tortues, profondément enfoncés dans le sable. Il s'agissait d'en découvrir. Je procédais généralement à l'aide d'un bâton que j'enfonçais dans le sol, écrasant ainsi quelques oeufs.

"Mon "boy", lui, devinait du premier coup en quel endroit se trouvaient des oeufs frais. Jamais, il ne put, malgré sa bonne volonté évidente, m'expliquer son procédé. Et comme il n'y avait, sur le sable récemment découvert, absolument aucun indice qui pût renseigner sur l'ancienneté ou sur la nouveauté d'un nid, j'aurais pu tenir le pouvoir de mon boy pour de la sorcellerie, s'il n'avait pas été plus simple de l'expliquer comme le fruit d'une longue expérience et de sagaces raisonnements".

L'aborigène australien, quand il chasse, a pour ainsi dire une intelligence surnaturelle. Sa méthode n'est pas seulement une affaire d'endurance, de vitesse ou d'adresse dans l'emploi de ses pauvres armes. C'est une observation constante, dont découlent, pour lui, une série d'indications précieuses.

Il connaît la piste et le cri de chaque animal; il sait tirer profit de toutes ses particularités et de tous ses points faibles pour provoquer sa mort. A son savoir "zoologique" il ajoute une inépuisable persévérance.

Il sait découvrir l'opossum, rien qu'aux marques de ses griffes sur un tronc d'arbre, ou bien, si aucune empreinte n'est visible, un vol de moustique, tournoyant à dix mètres de haut, autour d'un marsupial, indiquera sa présence à l'Australien.

Il amènera les pélicans jusqu'à portée de son boomerang, en imitant le clapotis



Australiens à la pêche.

de l'eau provoqué par un poisson qui saute, et cela, en jetant des coquilles sous l'eau d'une certaine façon, ou en frappant cette eau avec ses doigts.

La tête recouverte d'herbe, il nage vers une bande de canards et, plongeant alors, il les attrape un à un par les pattes, leur

tord le cou sous l'eau, les abandonne en laissant flotter leurs cadavres, jusqu'à ce qu'il ait jugé sa chasse suffisante. Alors il repêche les bêtes tuées.

Il découvre et capture les serpents, en observant les mouvements de leurs inséparables compagnons, les "oiseaux bouchers". Il attrape une abeille à la main, lui fixe une plume sur le corps, lui rend la liberté et suit son vol, jusqu'à ce qu'il ait découvert la ruche et le miel.

Il marche dans la mer, s'arrête à un endroit où aucun homme blanc ne pourrait apercevoir un seul coquillage et, en quelques minutes, en grattant le sable, ramasse les éléments d'un repas.

En outre, l'Australien est un sourcier expert. Mais il n'emploie pas de baguette divinatoire. Il lui suffit d'examiner le sol ou la végétation, et il vous dit bientôt où l'on peut trouver une couche d'eau souterraine.

Il est probable que nos ancêtres de l'âge de pierre avaient, à bien des égards, les capacités des Australiens. Mais ils ont évolué et de siècle en siècle, leurs descendants ont trouvé la clé de notre merveilleuse civilisation.

Les Australiens, eux, sont demeurés stationnaires—et ils en meurent.

— o —

Aujourd'hui que l'on mange couramment et en grandes quantités des bananes, il est curieux de signaler ce fait que la peau de ces bananes fournit un fourrage excellent pour les animaux de la ferme. Rien de plus simple que de mettre de côté, au moment des repas, la peau des fruits qui ont été mangés et de les distribuer ensuite aux animaux.



L'exploitation mécanique d'une forêt.

EST-CE LA MORT DE LA HACHE ?

Par Louis Roland

QUAND on a vu à l'oeuvre nos braves bûcheurs canadiens, on comprend qu'ils soient classés les premiers du monde car il n'est guère possible de manier la hache avec autant de force et de précision.

Dans les "vieux pays" lorsqu'il s'agit d'abattre un géant de la forêt, hêtre, chêne ou autre, c'est un travail long et pénible; s'il s'agit d'un arbre ayant un diamètre de trois pieds, un bûcheron expérimenté devra manier le fer pendant plusieurs heures avant d'en obtenir la chute et il ne répètera pas volontiers la même prouesse au cours de la même journée.

Avec une couple de bons "bûcheux" canadiens, les choses se passent différemment; s'agit-il d'une pruche ou d'un pin

de quarante-deux pouces—ce qui n'est pas rare—la chose ne traîne pas en longueur; une entaille à la hache, en voilà pour quatre minutes au maximum puis nos gars saisissent le "godendart" et a'lez-y! Dix à onze minutes plus tard l'arbre craque; s'incline et s'abat dans un fracas de branches brisées pendant que déjà ceux qui l'ont couché à terre en entreprennent un deuxième.

A la fin de leur journée, ils compteront leurs victimes par plusieurs douzaines...

+

Réellement le bûcheron canadien est un merveilleux abatteur d'arbres et c'est

vraiment dommage qu'on lui suscite un rival dangereux dans la fabrication d'une toute petite machine avec laquelle on prétend faire de l'ouvrage plus rapide encore !

En effet, on est en train d'introduire dans l'exploitation forestière les mécanismes commandés par de petits moteurs à vapeur, ou par ce moteur automobile dont les applications sont nombreuses ; parfois même des appareils électriques, assurant une rapidité plus grande encore dans la bataille avec les arbres, et manifestant plus nettement le progrès, la transformation des procédés antiques.

Dans les grandes forêts de Galicie, où l'on se trouve en présence d'un nombre énorme de gros arbres à abattre rapidement, on a créé des stations productrices d'électricité, qui distribuent dans les diverses parties de la forêt le courant, lequel fait à son tour mouvoir un appareil destiné à assurer l'abatage des arbres.

Ici, l'on ne fait pas appel à une scie, mais à une sorte de tarière montée, avec le moteur électrique qui la commande, sur un petit chariot qu'on fixe au tronc de l'arbre ou tout près de lui. La mèche de l'outil décrit un arc de cercle et fait une saignée dans le tronc ; on met des cales ou des coins dans la saignée ouverte, et l'on va en faire une seconde de l'autre côté du tronc.

On fabrique également des petits moteurs à pétrole ou à vapeur pour actionner la scie ou la tarière et il paraît, qu'avec ce système, dix minutes suffisent pour abattre un arbre ayant un diamètre de six pieds.

Un autre inventeur prône encore un procédé supérieur ; il remplace la scie par un fil d'acier large à peine d'un seizième de pouce qui entoure l'arbre et auquel un

moteur donne un rapide mouvement, de va-et-vient.

Au contact avec le bois, le fil d'acier s'échauffe, devient incandescent et pénètre très rapidement dans l'arbre qu'il brûle sur son passage.

Les expériences qui ont été faites de ces divers systèmes ont donné des résultats très satisfaisants mais il faut remarquer que ces expériences n'ont eu lieu que dans des endroits qui les rendaient possibles.

On ne voit pas bien ces moteurs et ces fils mis en opération dans certains endroits des forêts canadiennes particulièrement "rough" où seuls nos bons "bûcheux" peuvent circuler à l'aise.

Malgré tous les moteurs fabriqués et à faire, il y aura longtemps encore du travail pour la hache canadienne.

— o —

La Baguette Divinatoire

— o —

QUI l'aurait pensé qu'en ce siècle de l'électricité, en ce siècle du progrès à outrance où l'on fait table rase des procédés de toutes sortes employés jadis en quelque science que ce soit, qui l'aurait pensé qu'on en serait revenu à croire en la vertu de la branche de coudrier pour la découverte des sources.

Si encore cette croyance s'était manifestée plus vivace que jamais parmi le peuple seulement, la chose n'offrirait pas matière à sensation, mais comme elle a pris racine même chez des gens instruits, qui se targuent parfois d'incrédulité sur tant de points, on a sujet de se demander

si on ne nous ramènera pas quelque jour aux sorciers d'autrefois, si bientôt on n'érigera pas à Paris, par exemple, un temple sur le modèle de celui de Delphes, où, juchée sur un trépied sorti des ateliers d'un orfèvre en renom, exaltée par les émanations du sol parisien, une Pythie de Montmartre dévoilera les mystères de l'avenir aux grands hommes de l'univers entier...

On la supposait pourtant bien, une fois pour toute, résolue, cette question de la divination des sources, depuis que, il y a une soixantaine d'années, une Commission de l'Académie des Sciences de Paris, Commission composée de trois illustres savants, Babinet, Boussingault et Chevreul, avait rendu un verdict complètement hostile aux sorciers. Mais la baguette magique de coudrier est revenue sur l'eau (hum!), en Allemagne, lors de la désastreuse sécheresse de l'été 1911; l'empereur Guillaume lui-même a essayé ses talents de sourcier, mais il a encore eu moins de succès qu'avec l'opéra, il n'a pas découvert le moindre filet d'eau; d'autres personnages moins augustes furent, paraît-il, plus heureux, si bel et si bien que, émue (cela va sans dire), l'Académie des Sciences a décidé qu'une autre Commission d'enquête sur le sujet s'imposait. En attendant de connaître le résultat de l'enquête menée par l'Académie, voyons un peu la baguette divinatoire à l'oeuvre.

C'est un rameau droit en fourchu de coudrier, c'est-à-dire de noisetier, mesurant un pied de long et gros comme un doigt; quelquefois, on se sert d'une branche d'aulne, de chêne ou de pommier, lisse comme une canne. C'est, d'ailleurs, dans l'un ou l'autre cas, une pousse de l'année; on prétend que, pour la cueillir, il est important d'observer certains rites, comme

se rendre au bois le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit.

Et maintenant, veut-il découvrir une nappe souterraine dont on soupçonne l'existence dans quelque endroit, notre sour-



Un chercheur de trésors au dix-huitième siècle.

cier empoigne délicatement de chaque main une fourche de la baguette qu'il pousse doucement devant lui par monts et par vaux. Et, tout à coup, le rameau s'agite, vibre, tourne ou s'incline vers le

sol comme s'il avait senti quelque chose. On creuse, on fouille et l'on trouve de l'eau... ou rien du tout. Car la baguette se trompe assez souvent. Ce n'est pas sa faute, puisque les chercheurs d'eau affirment qu'elle ne ment jamais. Peut-être n'est-elle pas de bonne qualité, ou bien a-t-elle été cueillie à un mauvais moment. Il faut aussi savoir la tenir et les manières de s'en servir varient, comme l'indiquent les figures que nous donnons ici, d'après un ouvrage du dix-huitième siècle.

La baguette magique, assure ses partisans, n'exerce pas son pouvoir que sur l'eau; elle se mêle encore de bien d'autres affaires. Certains la croient capable de découvrir des trésors, des gisements métallifères. Heureux que de nos jours on se borne à énumérer ces deux ou trois vertus-là: jadis, on était beaucoup plus prodigue sur les dons de la baguette: on la lançait aux troussees des voleurs, des assassins, et l'on prétend qu'elle se comporta parfois en excellent policier. On lui attribuait aussi l'art de faire deviner les pensées, de révéler les secrets d'Etat; etc. Aujourd'hui, il est vrai, nul n'aurait l'idée de rechercher un trésor ou de courir après des bandits avec une branche de coudrier et, cependant, qui sait, peut-être ne doit-on pas se montrer trop affirmatif sur ce point.

— o —

Un journal des plus sérieux nous apprend qu'une actrice d'Europe possède mille paires de chaussures... oui, mille! Exigences de la scène, de la mode, caprice de jolie femme... Sans doute, sans doute, mais que vont penser les braves femmes à qui une paire de chaussures à 2 piastres 1/2 fait six mois?

La Sainte-Catherine

(25 Novembre)



DANS tous les pays, la Ste-Catherine donne lieu à des fêtes ou se célèbre avec des coutumes parfois intéressantes à étudier. A Paris, la sortie des "Catherinettes", dans le quartier de l'Opéra et de la rue de la Paix

constitue une véritable attraction. Le 25 novembre, les hottes et les petites voitures des marchandes sont littéralement pillées. Les jeunes ouvrières arrivent à l'atelier dans leur plus jolie toilette, les bras chargés de chrysanthèmes, de fleurs d'orange, de bottes de verdure piquées de mandarines.

Dès le matin, l'activité est grande, mais la besogne n'avance pas plus vite, au contraire. Les petites midinettes commencent par se congratuler mutuellement, par échanger entre elles des bouquets, avec mille gestes charmants et mille petits cris d'oiseaux. Puis, quand l'heure du déjeuner arrive, l'une d'elles s'approche à pas de loup de l'ouvrière qui, sans avoir connu la douceur des épousailles, a atteint ses 25 ans dans l'année, et, à l'improviste, elle la coiffe d'un magnifique "bonnet de sainte Catherine".

Ce bonnet est l'objet des préoccupations de toutes, au moins une huitaine de jours d'avance. On tient conciliabule, en secret, pour réunir les bouts de rubans et de dentelle que possède la communauté et pour arrêter la façon de cette fameuse coiffure.

Souvent, la "Catherinette" ignore jusqu'au dernier moment qu'elle a été désignée par ses petites amies pour le jeu symbolique, car elle a soigneusement caché son âge et elle se croit à l'abri des indiscretions. Mais les jolis "trottins" sont rusés, et l'enquête a été menée avec une véritable adresse de détective. Il y a toujours une ou plusieurs Saintes-Catherines par atelier. Quand aucune ouvrière n'a l'âge requis, on coiffe celle dont l'âge se rapproche le plus du cinquième lustre.

La jeune fille qui a reçu la coiffe catherinelle est menée triomphalement au restaurant par la bande joyeuse. Après le déjeuner, on revient travailler—théoriquement, du moins—jusqu'à quatre heures. C'est à ce moment que commence en réalité la fête. Le produit d'une collecte préalable a permis de garnir les tables et les comptoirs de fleurs, de sandwiches, de gâteaux et de bouteilles.

Souvent, la générosité du patron ajoute à la collation le pétilllement joyeux du champagne. Les jeunes filles ont apporté dans leurs sacs-à-main des mirlitons, et, après le goûter, le bal commence.

Vers six heures, la farandole descend dans la rue, remonte à l'atelier après avoir reçu les applaudissements des passants, en redescend encore vers sept heures, puis voltige jusqu'au restaurant.

Après le dîner, les amies de la "Catherinette", fleuries et enrubannées, accompagnent la reine de la fête, qui n'a pas quitté son bonnet, soit au théâtre, soit à l'un des bals de Montmartre. Et ainsi se termine, dans la joie, cette journée de rires, de danses, de chants et de délicieuse folie.

Pauvres petites Catherinettes de 1914, il est probable que leurs ébats ne seront pas aussi joyeux cette année! La terrible

guerre a déjà fait verser bien des larmes à leurs yeux charmeurs et mis le deuil au profond de leur coeur pour nombre d'entre elles...

Hélas! avec toute cette belle jeunesse tombée sur les champs de bataille pour la défense du sol sacré de la Patrie, que de fiancées d'hier; veuves avant d'être épouses, devront se résigner à coiffer Ste-Catherine!

— o —

La Dernière Demeure de Christophe Colomb

— o —

LE corps de Christophe Colomb a été inhumé pendant longtemps en Espagne; après sa mort, survenue à Valladolid, en 1506, son corps avait été déposé dans le couvent de Saint-François, puis, en 1516, il fut transporté dans un monastère de Séville. Mais Christophe Colomb lui-même avait exprimé le désir, dans son testament, que son corps fût transporté dans cette Amérique centrale, dans ces Antilles, où il avait pris contact pour la première fois avec le monde nouveau qu'il allait donner à l'Espagne et à la civilisation.

On a bien gardé le souvenir, dans le monde un peu instruit des questions géographiques, de l'inhumation de Colomb à Séville; mais on a oublié les clauses de son testament et l'exécution même de cette volonté. En 1536, ses restes furent transférés de Séville à Saint-Domingue, dans cette île qu'il avait appelé Hispaniola, lorsqu'il découvrit réellement l'Amérique, après avoir touché l'archipel des Bahamas, que l'on appela alors Lucayes. Quand

nous disons 1536, c'est la date du transfert que l'on cite volontiers; la date tout à fait exacte est 1540, la cathédrale de Santo Domingo où les cendres de Colomb furent déposées dans un caveau voûté la Chapelle Majeure, n'ayant été terminée que cette année-là.

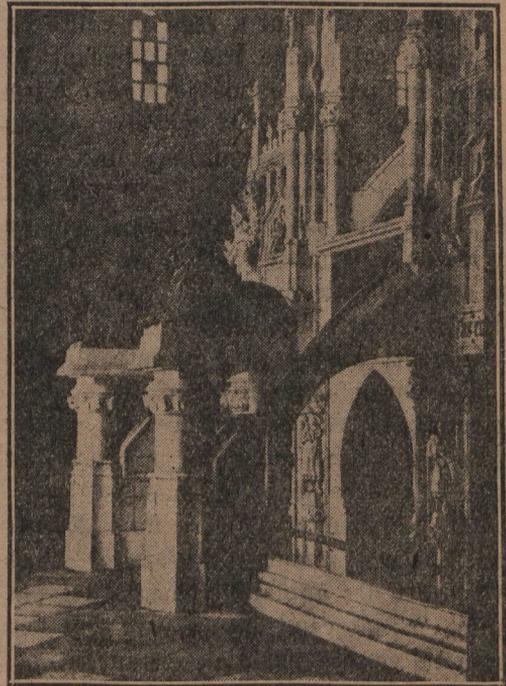
Et, maintenant, certaines personnes, habituellement bien informées, prétendent que les restes mortels du grand homme furent exhumés en 1795, et transportés de la cathédrale de Santo Domingo à la Havane.

L'erreur s'explique par ce fait que, en 1795, eut lieu le transfert à Cuba des cendres d'un Colomb, mais c'étaient celles du frère du découvreur de l'Amérique. A l'époque de 1795, l'Espagne avait cédé à la France l'île de Saint-Domingue; mais les Espagnols ne voulurent pas laisser reposer sous les plis du drapeau français les restes de celui qui avait donné l'Amérique à l'Espagne. Toutefois, ce transfert ce fit au petit bonheur, on se contenta pour ainsi dire d'exhumer les premiers restes que l'on découvrit dans un caveau voûté de la cathédrale de Santo Domingo. Or, il était bien prouvé que cette cathédrale abritait à la fois, dans trois caveaux voûtés distincts, les cendres de l'illustre Christophe Colomb, celles de son fils. La confusion était excusable, parce que, en 1655 notamment, on avait pris des mesures pour faire disparaître aussi complètement que possible les indices pouvant révéler la présence des cendres de Colomb: on craignait que les Anglais ne s'emparassent de l'île et des cendres du grand homme.

C'est cette confusion qui a valu à Santo Domingo la gloire de toujours posséder les restes de Christophe Colomb. Il est, au reste, à remarquer qu'au moment même

du transfert à la Havane des prétendues cendres de Christophe Colomb, les gens du pays étaient demeurés persuadés que les véritables restes de Colomb continuaient de reposer dans le presbytère de la cathédrale. Cette croyance populaire devait se vérifier en 1877 de façon précise.

C'est à l'occasion de travaux de réparations exécutés dans la cathédrale de Santo Domingo, qu'on rencontra le 14 mai 1877,



• Le tombeau de Christophe Colomb

dans une muraille, un trou qui n'était pas autre chose qu'un des caveaux voûtés ménagés lors de la construction de la cathédrale pour abriter les restes des Colomb. Ce caveau contenait les ossements du fils de Colomb, l'amiral Luis Colomb, duc de Veragua. Mais au bout de quelques jours, et après qu'on eut rencontré le caveau

voûté d'où l'on avait enlevé les restes qui avaient été transportés à Cuba, on trouva un troisième caveau voûté. Cela confirmait la tradition. Et cette fois, le caveau contenait une caisse carrée, couverte d'une couche de poussière sous laquelle on put lire bientôt quelques initiales qui montraient bien qu'on était en présence des restes du découvreur de l'Amérique.

Peu après une souscription fut ouverte, et un appel fut fait à toute une série d'architectes et de sculpteurs, italiens, espagnols ou français, pour exécuter un monu-

ment où seraient déposées les cendres vénérables. Deux artistes espagnols, Fernando Romeu, architecte, et Pedro Carbonell, sculpteur, furent chargés de l'exécution de ce monument, qui se présente sous un aspect vraiment grandiose, dans un style répondant parfaitement à celui de la cathédrale de Santo Domingo.

Au centre du monument, dans une chambre sépulcrale, on a déposé l'urne où, en 1877, les ossements de Christophe Colomb avaient été religieusement recueillis.

— o —

L'Art et L'Industrie des Indiens

En Amérique du Sud

CHEZ les Indiens du Rio Pilcomayo, ce sont principalement les femmes qui fabriquent les poteries.

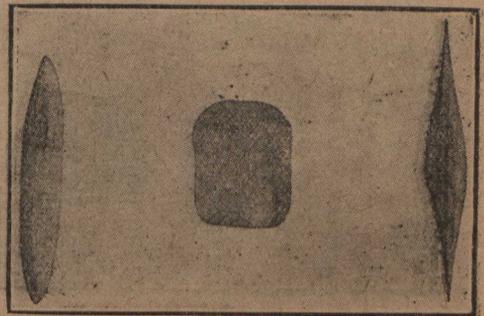
Leur travail est certainement peu élégant si on le compare à ce que nous voyons dans nos superbes magasins mais cela n'en démontre pas moins une certaine habileté de la part de ces femmes vivant à l'état primitif.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule industrie de ces peuplades, il'en est une autre dans laquelle les Indiens du Chaco sont extrêmement avancés: c'est la fabrication de paniers et de chemises en fibres de caraguata.

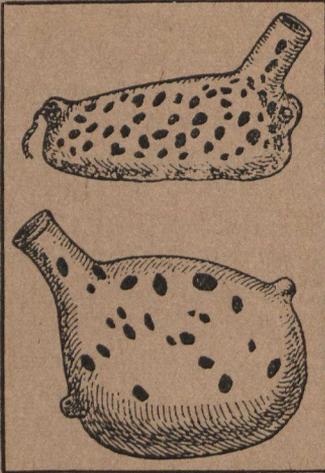
Ceux qui ont parcouru les forêts arides du Chaco se rappelleront sûrement toute leur existence les plantes caraguata, avec leurs épines crochues; ils se souviendront de la difficulté d'avancer sur un terrain couvert de ces utiles mais bien désagréables végétaux, qui déchirent à la fois les

vêtements et la peau des voyageurs.

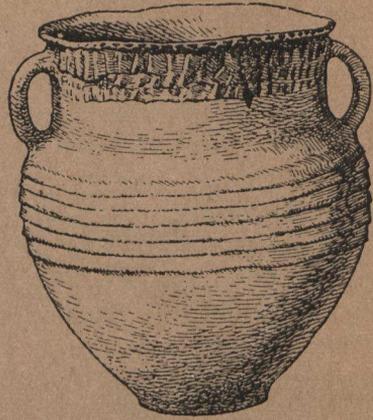
Ce sont les femmes qui extraient les fibres de caraguata. Voici la description de ce travail, tel qu'on l'exécute dans les villages ashluslays. Les meilleures fibres sont tirées d'une petite variété de caraguata. On déracine d'abord la plante avec un bâton fourchu, puis on coupe la tige et la feuille avec une seie en bois: pour faire cette dernière opération on place la seie



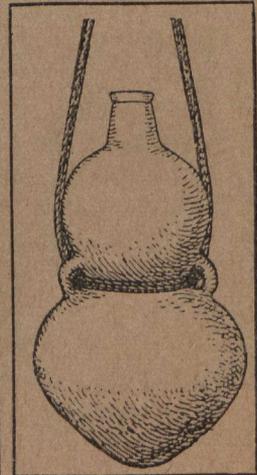
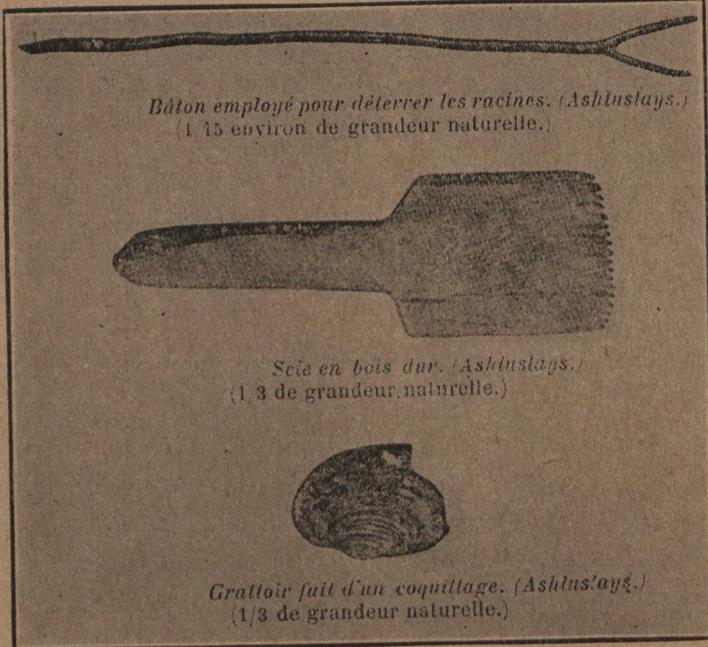
Outils des Indiens



Poteries indiennes



Autre genre de poterie



Poterie pour les liquides

entre le gros orteil et le doigt voisin et l'on frotte la tige avec cet outil. Ces travaux se font dans la forêt.

Les feuilles sont portées à la maison, et là les fibres brutes sont grattées avec une coquille ou avec un couteau en bois, puis on met les fibres en paquets et on les laisse sécher; ensuite on les tord pour en faire le fil.

Pour cette dernière opération on n'emploie d'autre outil que la main; on tord les fils en les roulant sur la cuisse, frottés de cendres auparavant. On lie les fils préparés en gros paquets et on les emploie ensuite pour toutes sortes d'usages. Une partie des fils est teinte en brun clair et en brun sombre.

Les Chorotis et les Ashluslays tressent aussi des cordes en cheveux humains. Ce sont les femmes qui fournissent surtout la matière première de ces cordes.

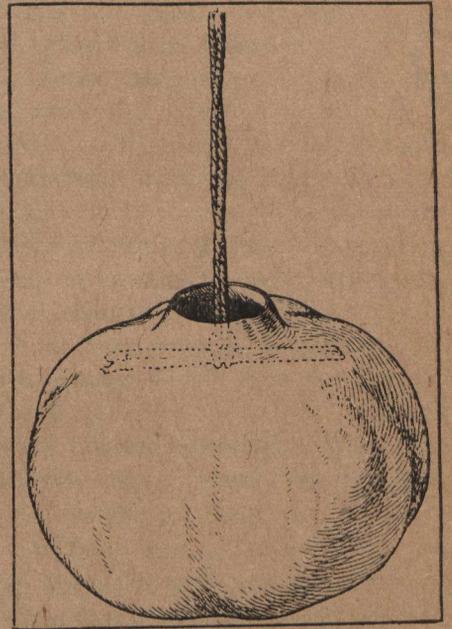
On observe, chez les Chorotis, un mode de tissage primitif et intéressant. Le métier à tisser est constitué par le corps d'une femme. La bande qu'elle tisse est attachée à son gros orteil, elle emploie la main pour resserrer l'ouvrage. Elle tisse ainsi sans autre outil que ses propres extrémités.

La matière que tissent les femmes est toujours de la laine. Il est probable que les matières textiles étaient autrefois la fibre de caraguata ou le coton. Les Ashluslays cultivent encore ce dernier. S'il en est autrement, peut-être l'art du tissage ne fut-il connu de ces Indiens que peu après l'introduction des moutons par les blancs.

Les hommes aussi bien que les femmes travaillent la peau. Ce sont toutefois les hommes qui la préparent. Ils ignorent le tannage, mais connaissent l'art d'amollir la peau, en coupant de fines entailles çà

et là le côté inférieur. On assouplit aussi le cuir en le faisant passer à travers un bâton fendu.

La principale industrie des hommes est la sculpture sur bois. Ils fabriquent des pipes, des sifflets, des estampes pour la peinture du corps et des outils en bois. Ce sont eux aussi qui coupent les calebasses et les ornent. Ils emploient les grandes



Gourde servant de flacon

calebasses comme récipient pour la bière, comme gamelles, comme boîtes pour y conserver de petits objets, etc.

Les Indiens apportent beaucoup de soin à réparer une calebasse quand elle est fêlée. Ils la recousent avec de la fibre de caraguata et la rendent étanche avec de la cire. Il est peu de choses auxquelles les Chorotis et les Ashluslays attachent autant de prix qu'à une très grande calebasse.

Le travail des plumes n'est pas, chez

ces Indiens, spécialement artistique. Les aigrettes que les Chorotis et les Ashluslays portent fichées dans la bande frontale sont souvent découpées en forme de crochets.

Ce crochet ne semble pas avoir une valeur autre qu'ornementale. Eux-mêmes déclarent seulement que c'est beau; ne les contredisons pas...

— o —

LA FÊTE DES MORTS



On a beau s'en défendre, l'âme s'emplit d'une vague mélancolie aux approches de l'hiver.

Quand novembre apparaît, secouant sur les champs son manteau de givre, instinctivement on se prend à regretter les tièdes journées, les clairs soleils, les fleurs odorantes, toute cette exubérance de vie qui va sombrer et disparaître dans les premiers brouillards glacés, comme dans un linceul.

Il semble que quelque chose de nous est emporté avec ces choses inertes,—quelque chose qui ne reviendra plus jamais...

Sans doute, au printemps prochain, le soleil se lèvera de nouveau dans une gloire d'or, les fleurs s'épanouiront aux caresses de mai, la nature entière se réveillera, toujours plus jeune et plus ardente; mais, hélas! nos coeurs auront vieilli, et nous ne reprendrons plus la route, déjà parcourue. De nos illusions semées à chaque pas, de nos douleurs d'un jour, que restera-t-il encore? A peine un souvenir qui s'efface d'heure en heure et que, seules, les âmes fières gardent fidèlement au fond de leur poitrine, comme une précieuse relique du passé.

L'Eglise a été sage de fixer, au commencement de la saison rigoureuse, un pèlerinage—pieuse et sainte coutume— au

petit coin de terre où ceux que nous avons aimés dorment du dernier sommeil.

En ce jour, tout prend une teinte mélancolique. Les joies les plus légitimes du foyer domestique semblent revêtir un aspect de tristesse. Les absents sont attendus avec une plus grande anxiété; la mère voudrait voir tous ses fils réunis autour d'elle; et si, dans la famille, un enfant ne répond pas à l'appel, les idées noires naissent dans les esprits.

Le 2 novembre 1793, à sept heures du soir, au premier étage d'une maison à l'aspect confortable, deux jeunes filles travaillaient à un ouvrage de tapisserie. Au près du feu, triste et abattue, une femme, dont le visage pâle et amaigri portait les traces des pleurs, égrenait un chapellet.

Elles gardaient le silence.

Durant la journée, après avoir assisté pieusement à l'office des morts, elles s'étaient acheminées avec la foule vers le cimetière, portant dans leurs bras des gerbes de violettes odorantes, de pâles anémis et des chrysanthèmes aux teintes odorables sur une tombe transformée en véritable jardin; ces trois femmes en deuil s'étaient agenouillées pour prier et pleurer. Alors, devant leurs yeux voilés de larmes, en la solitude de leur rêverie, avaient surgi les images de ceux qui n'é-

taient plus et qu'elles aimaient tant.

Et la mère, surtout, avait prié pour le cher compagnon de sa vie qui dort là, sous les dalles, sous les fleurs, la poitrine trouée de balles, enlevé dans la plénitude de sa force au seuil d'un avenir brillant, mais ayant montré à ses enfants et à ses soldats comment meurt un officier français et chrétien!... Il était mort au service du Roi-martyr, enseveli dans les plis du drapeau blanc, auquel il s'était entièrement donné dans l'enthousiasme de son ardente politique!...

Pendant cette soirée d'automne, à la fin d'une journée douce et brillante, sous les ombres aux teintes originales de la lampe, la mère et les deux jeunes filles songeaient. On heurta à la porte. Catherine, la vieille bonne, entra et remit une lettre que le facteur venait d'apporter.

—De lui! dit la mère, et sa figure prit une expression de tendresse indicible. Il arrive, Marie, il va arriver!

—Je ne sais pas, moi, maman, dit la plus âgée des jeunes filles, à qui la mère avait parlé. Comment! tu as la lettre là, et tu ne la regardes pas. C'est moi qui l'ouvrirais bien vite à ta place.

En disant ces mots, son coeur battait bien fort.

La tendre mère avait peur. Elle avait tant pleuré. Allait-elle pleurer encore!

Marie saisit la lettre, s'approcha de la lampe, et, tremblante, lut ce billet laconique:

“1er novembre 1793.

“Ma chère mère,

“L'enfant prodigue te revient. Tes larmes et tes prières ont remporté la victoire. Echappé à la mort qui n'a pas voulu de moi, je revis à la lumière. Mère, j'ai fait beaucoup de mal, mais j'es-

“père que tu me pardonneras, comme
“Dieu m'a pardonné dans sa miséricorde.
“Je n'ai pas la force d'en dire plus.
“Mère, demain je serai dans tes bras. Je
“te raconterai tout. Il me tarde de dé-
“charger mon coeur. Comment vas-tu me
“recevoir après cinq ans d'absence mal-
“heureuse? Embrasse ma soeur Marie ;
“embrasse ma cousine Marguerite que je
“n'ai plus le droit d'aimer, car elle est
“pure, chaste, bonne, et moi je suis un mi-
“sérable.

“Adieu, à demain!

“Ton Paul qui ne vous quittera plus.”

La lecture de cette lettre avait plongé les trois femmes dans une émotion difficile à décrire.

—Remercions Dieu, mes enfants, de ce bonheur inespéré.

Elles tombèrent à genoux.

Quand elles se relevèrent elles étaient plus fortes. La prière est un baume qui cicatrise les plaies, rend l'espérance, le calme et le bonheur. Et puis, que leur importait maintenant le passé douloureux? La lettre de l'absent avait déjà effacé les terribles angoisses, les larmes et les fâcheux souvenirs. Paul était perdu et il était retrouvé; Paul était mort et il était ressuscité.

L'excellente veuve tourna ses regards vers le portrait de son mari, comme pour lui faire partager sa joie; Marie courut embrasser sa mère, et Marguerite émue et rougissante se jeta dans les bras de sa tante et de sa cousine.

Quelques instants plus tard, chacun reposait dans sa chambrette. Le sommeil ne vint pas tout de suite clore leurs paupières: les préoccupations du lendemain les tinrent longtemps éveillées.

—Comme il doit être changé, pensait la-

nère. Peut-être a-t-il beaucoup souffert ! De combien de soins il faudra l'entourer pour le ramener à une santé florissante !

— Comme il doit ressembler à notre pauvre père, pensait Marie. Quelle vie il a menée !

— Comme il doit être beau, puisqu'il est revenu à de bons sentiments ! pensait Marguerite.

Le lendemain, dès l'aurore, elles se trouvèrent réunies dans la chambre de l'absent, où déjà les avait devancées la vieille Catherine, qui ne voulait pas laisser à d'autres le soin de préparer le nid de celui qu'elle considérait comme son fils. Depuis plus de trente ans dans cette famille, elle avait environné l'enfance et la jeunesse de Paul du dévouement le plus absolu. N'avait-elle pas pris sa part des soucis, des inquiétudes et des larmes ? N'avait-elle pas partagé les alternatives de joie et de douleur ?

Toutefois, chacune des quatre femmes apporta son contingent de ces mille petits riens, que seules les mains féminines savent répandre autour d'elles pour donner à un appartement le charme de la délicatesse et du bon goût.

Quand tout fut prêt, elles partirent. Les heures ne marchaient pas assez vite à leur gré. La vieille Catherine resta seule à la maison, car il fallait veiller à la cuisine et tuer le veau gras.

Plus d'une heure avant le passage de la diligence, elles étaient déjà sur la route, les yeux fixés sur le même point. Dans le lointain un nuage de poussière s'élevait, on entend les grelots des chevaux, le claquement du fouet.

Tout s'arrête. La portière s'ouvre. Paul est dans les bras de sa mère, embrasse sa soeur et sa cousine, tandis que la diligence, messagère de joie et de douleur, con-

tinue son chemin.

Bientôt les trois femmes et le jeune homme entrent dans la maison paternelle, non sans avoir rencontré sur le seuil la vieille cuisinière venue au-devant d'eux. Le rôti sera peut-être un peu brûlé aujourd'hui, la sauce un peu tournée ; mais, tant pis, il tardait trop à Catherine de revoir "son" Paul : vingt fois déjà elle avait abandonné son fourneau pour courir à la porte.

Que s'était-il donc passé ? Pourquoi tant de joie à ce retour inespéré ? Quel récit va faire l'enfant prodigue à sa mère, consolée par la lettre reçue et par le retour de son fils ?

Écoutez.

Après la mort de son père, Paul avait quitté sa famille. Les larmes et les supplications de sa mère et de sa soeur n'avaient pu le retenir ; en vain sa cousine avait manifesté un grand chagrin de son éloignement ; il était parti. Paris l'attirait, la grande ville avec tous ses dangers avait pour lui des charmes inconnus.

Paul n'avait pas encore pris l'habitude du travail ; l'oisiveté l'entraîna au vice ; les compagnons de ses débauches le compromirent. Les maisons de jeu sont les premières étapes de l'infamie, il en fit la triste expérience. On était en pleine Révolution. Paul parut dans les clubs. Ce billant cavalier devint un sectaire farouche.

Après quelques jours, il avait arrêté des prêtres, abattu des croix, brisé les statues de la Vierge, fait le coup de feu.

A l'attaque d'une barricade qu'il défendait, il avait reçu une balle dans la cuisse et restait sur le pavé parmi les mourants et les morts. Or, parmi les mourants de l'armée de l'ordre tombés pêle-mêle avec les insurgés, plusieurs appe-

laient leurs mères, invoquaient Dieu, disaient leurs prières; parmi les morts, beaucoup avaient récité l'acte de contrition avant de mourir, et leurs bouches semblaient encore murmurer les pieux souvenirs de leur enfance.

Seul, Paul blasphémait.

Tout à coup, il crut voir se dresser devant lui l'ombre de son père, sanglant, défiguré, serrant encore dans ses bras le drapeau de son Roi et de sa Religion.

La nuit vint, quelle nuit! De la pluie, des ténèbres, et dans le coeur de Paul, quels remords! Les mourants râlaient, les oiseaux de nuit criaient, un vent lugubre sifflait; Paul fut frappé de terreur.

La situation devint intolérable. Son sang coulait, et, malgré ses efforts désespérés, il ne pouvait se lever. Il allait donc mourir, loin des siens, peut-être maudit par sa mère!

Ah! au moment suprême, l'homme le plus endurci dans le mal se livre forcé-ment à quelques réflexions salutaires. Paul n'en était pas encore là. Il blasphémait, refoulant au fond de son coeur les bonnes pensées qui jaillissaient dans son âme; les souvenirs de son enfance chrétienne luttèrent déjà contre la passion satanique.

Paul voulait faire quelques pas. Il se traîna.

Enfin, épuisé, suant à grosses gouttes sous la pluie froide, il retomba anéanti, presque sans vie. Un dernier cri de haine expira sur ses lèvres.

— Silence, mon fils. N'outragez pas le bon Dieu qui permet que j'arrive à temps pour vous sauver.

Qui donc parlait ainsi? Cette voix, il la reconnaissait, c'était celle de sa dernière victime, d'une Soeur de charité qu'on avait emprisonnée sur sa dénonciation.

Etait-ce possible? Les martyrs ne sortent pas de leurs sépulcres pour venir sauver leurs bourreaux; les prisonniers ne quittent pas leurs cachots pour soigner leurs dénonciateurs.

Cependant il fallut bien qu'il se rendit à l'évidence. La bonne Soeur, en effet, avait été délivrée par l'armée de l'ordre. Aussitôt, elle avait repris sa mission sacrée, parcourant les rues ensanglantées, prodiguant ses soins aux blessés, sans distinction d'amis ou de persécuteurs.

Son sublime dévouement l'avait conduite à la barricade où Paul avait été frappé.

Vite elle avait couru.

Hélas! une balle égarée avait frappé cette héroïne de la charité; elle respirait encore et consacrait son dernier souffle au soulagement et au salut des âmes.

Paul poussa un grand cri.

Alors il entendit une voix suave qui lui disait, mais si doucement: "Repentez-vous de vos fautes!... Dieu est plein de miséricorde!" C'était la voix de la Soeur de charité.

Paul sentit dans tout son être un frémissement inconnu, et répondit à voix basse: "Pardon, ma Soeur, pardon!... C'est moi qui vous ai persécutée!"

— Je vous bénis!... Je suis heureuse, car vous m'avez donné la joie de souffrir pour la religion. Pour prix de mon sang, je ne demande à Dieu qu'une grâce: c'est votre conversion. Promettez-moi d'aller trouver un prêtre, de réciter votre "Confiteor" et de vivre désormais en bon chrétien.

Et, pressé invinciblement par une puissance qu'il ne comprenait pas, Paul répondit:

— Je vous le promets.

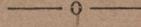
— Maintenant je meurs contente. Dieu a exaucé ma prière.

La bonne Soeur poussa un gémissement. Elle était morte.

Paul, ramassé par des brancardiers, fut porté dans un hôpital où il recouvra la

santé de l'âme et du corps.

Nous le retrouvons aujourd'hui dans les bras de sa famille qu'il ne quittera plus.



Les Cuisines Bizarres

Chez les Indiens de l'Amérique du Sud

COMMENT ON MANGE CHEZ LES ASHLUSLAYS ET LES CHOROTIS

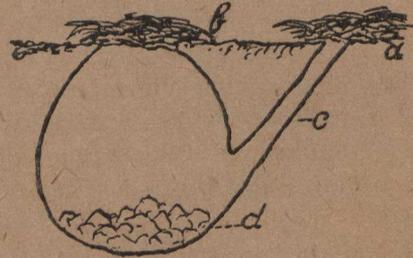
Personne ne sait rôtir le poisson comme les Indiens, mais la façon dont se nourrissent ces indigènes est vraiment répugnante. Ainsi, pour les poissons, on ne les nettoie jamais.

Quand on les vide, on sert le contenu comme légume pour accompagner la "viande". Ils mangent aussi des mulots avec leurs intestins. Le tout est placé sur le feu jusqu'à ce que la chaleur les fasse enfler; ils font alors un trou dans le ventre pour que l'air, mais rien que l'air, en sorte. Ils absorbent aussi des lézards dans les mêmes conditions. Les grenouilles, les renards et les vautours sont considérés comme impropres à servir de nourriture; il y a cependant parfois des exceptions en faveur des vautours.



Pinceau pour manger le miel, Ashluslays

Les fruits, et particulièrement ceux de l'algarobe, se mangent de la façon suivante: après les avoir écrasés, on les mélange avec de l'eau dans une grande cale-



Four creusé dans la terre. (Ashluslays.)
a, surface du sol; b, couverture en écorce, en herbe, etc.; c, conduit par lequel on souffle pour entretenir la combustion; d, combustible.

basse. Autour de celle-ci s'assemblent des personnes du même sexe, car les hommes et les femmes ne doivent pas manger ensemble. Chacun plonge la main dans le récipient et en retire une bouchée qu'il suce bien, pour la recracher ensuite dans le plat commun.

Un Indien ne comprend pas que l'on ait du dégoût à porter à sa bouche ce qu'un autre y a déjà porté. Si l'on veut rester longtemps chez les Chorotis ou les Ashluslays et si l'on cherche à vivre leur vie, on doit aussi laisser de côté tous les "préjugés" que l'on peut avoir, et l'on devient rapidement—ce qui est incroyable, mais exact—endurei à ces contingences.

Les indiens Ashluslays mangent du miel avec des pinceaux en fil de caragouata; on trempe ce pinceau dans la matière sucrée, on la suce, on la retrempe encore, puis on le passe au voisin. C'est comme si nous mangions en commun avec des pinceaux à barbe, car il y a une grande ressemblance entre ces deux objets.

Les mets servis avec des sauces ou des condiments sont inconnus chez ces sauvages, et ce qui l'est aussi, c'est une heure fixe pour les repas. Quand la nourriture est abondante, c'est pendant la nuit que se fait son absorption.

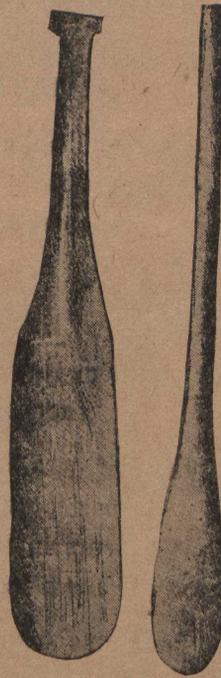
En voyage, les provisions emportées consistent en poisson séché, gâteaux de maïs, boules confectionnés avec les fruits de chanar cuits et d'une espèce de pain, fait avec la farine d'algarobo. Ces dernières provisions sont très bonnes.

Les femmes prévoyantes travaillent à faire des conserves quand la nourriture est abondante. Elles séchent les fruits par grandes quantités, comme réserves pour le moment où les aliments seront rares. Les hommes les accompagnent pendant plusieurs jours dans les forêts, aux époques où, en présence des arbres à fruits, elle se livrent ardemment au travail.

Quand on voit ces "fabriques de conserves" en fonction, on songe involontairement à la fabrication des confitures dans nos pays. Tout le sol est couvert de

tas de fruits, mais rôtis ou desséchés, et c'est dans des fours construits à cet effet que se fait leur cuisson. Quand les fruits sont ainsi rôtis et desséchés, ils peuvent se conserver pendant des mois.

Ce qui précède étonnera sans doute le lecteur qui a entendu dire que les peuples primitifs ne s'occupaient jamais que des besoins du jour présent, sans s'inquiéter du lendemain.



Trancheurs en bois, pour partager les melons d'eau. $\frac{1}{2}$ grandeur naturelle.)

Les Indiennes font leur cuisine dans de simples marmites de terre. D'ordinaire, on mange dans des morceaux de calebasse, avec les doigts ou bien avec une cuiller faite tantôt d'un coquillage, tantôt d'un éclat de calebasse. N'ayant que très rarement à leur disposition des couteaux de fer, les femmes emploient des morceaux

Avis aux Annonceurs

Nous pouvons disposer, en faveur des annonceurs, de plusieurs pages dans notre

ALMANACH DU SAMEDI POUR 1915

Cette publication pénètre dans quantité de familles qui la conservent soigneusement en raison des multiples renseignements utiles que l'on y trouve; la publication dans

L'ALMANACH DU SAMEDI

est donc très efficace puisqu'elle est permanente et finit par s'imposer au lecteur.

Le tarif de \$15.00 seulement la page entière la met à la portée de tous les commerçants soucieux de leurs intérêts; des prix spéciaux sont établis pour les espaces moindres demandés.

Pour plus amples détails, écrivez à :

MM. POIRIER, BESSETTE & Cie,
Edit.-Prop.,
200, Boulevard Saint-Laurent,
Montréal,

ou téléphonez **Main 2680**

et notre Représentant se fera un plaisir d'aller vous renseigner.

de bois taillés en biseau, qui leur servent surtout à écailler le poisson.

On emploie aussi des mortiers de bois dur avec des pilons de même matière. Chez les Ashluslays, ces mortiers sont simplement représentés par des trous creusés dans le sol et garnis d'argile desséchée au soleil. Naturellement, les fruits que l'on écrase dans de semblables mortiers sont mélangés de terre, mais ceci n'a pas d'importance dans le genre si particulier de cuisine indienne. Les corbeilles sont aussi inconnues de ces Indiens que les véritables cribles.

Quand ils désirent cribler des farines, par exemple, celle de l'"algarobo", ils



Couteau de bois. (Ashluslays). Employé pour écailler le poisson

sement les corbeilles; ils sont faciles à emporter avec soi en voyage et ne tiennent que bien peu de place dans les huttes.

Quand il y a abondance de boisson, c'est-à-dire de bière d'algarobo, de cha-emploient simplement un morceau de panier en "caraguata". L'absence de pareils instruments est difficile à comprendre, car ils connaissent au moins indirectement les paniers fabriqués par d'autres tribus. De plus, on trouve dans ce pays, par quantité, les feuilles de palmier qui permettraient aisément de les fabriquer. Toutefois, il faut remarquer que les filets en fibre de caraguata remplacent avantageusement ou de maïs, les hommes ne mangent

Maigreur Vaincue

DEVELOPPEMENT,

BEAUTE, FERMETE

— de la —

POITRINE

OBTENUS PAR L'EMPLOI DU

Transformateur Japonais



Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

\$1 TRAITEMENT COMPLET \$1

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD

Tiroir Postal 2105,

Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

Henri Rivod, Boire 2105, Montreal, Que



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

LE SAMEDI

Journal Illustré Hebdomadaire
de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

Embellissez votre Poitrine en 25 jours



TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES. TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages avec échantillons

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE
CHAQUE SEMAINE DE 2 à 5 P. M.

Adr : Mme Myrriam Dubreuil, 44b, Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353,

pas beaucoup, la boisson qu'ils consomment étant très nourrissante; mais alors c'est l'ivresse qui en dérive, et la chasse comme la pêche qui en souffre.

Les Indiens doivent livrer un dur combat avec la nature pour que leur estomac se déclare satisfait. Quand celui-ci est



Râpe en bois.

plein, l'homme est gai et outrecuidant; alors les enfants jouent avec pétulance, les jeunes gens dansent toute la nuit; alors les vieillards s'assoient et boivent la bière dans de grandes calebasses, fument, crachent, et se vantent de leurs exploits.

Par contre, quand l'estomac est vide, les endroits où l'on joue sont silencieux, il n'y a pas de danses ni de rendez-vous amoureux, pas de bière ni de récits de hauts faits.



**Guérissez votre
MIGRAINE**

Pourquoi souffrir le martyre? — quand vous pouvez y mettre fin avec une ou deux

POUDRES NERVINES de MATHIEU
25c la boîte de 18 poudres
Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.

W. Legault,
(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.
Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.
Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES
548 Parc Lafontaine, Montréal

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

LA PECHE EN OCEANIE

Les indigènes de certaines petites îles de l'Océanie ont une façon de pêcher vraiment curieuse et originale. Ils remédient à l'absence d'engins perfectionnés par une grande patience et une dextérité toute primitive...

L'assemblée des notables fixe un jour et désigne ceux qui prendront part à la pêche. La liste est longue car, pour que l'expédition soit vraiment profitable, il faut la faire tout à fait en grand. Deux cents rabatteurs ne sont pas de trop. Ils opèrent de la façon suivante.

Ils se glissent dans la mer lorsque la marée commence à descendre, l'un suivant l'autre, chacun armé d'une grande feuille de palmier. A une distance de cent ou deux cents mètres, les pêcheurs se déploient en éventail en regardant le rivage. Quand ils forment une ligne ininterrompue en demi-cercle, ils plongent la feuille de palmier dans l'eau, puis ils se rapprochent de la grève à un signal que fait entendre le chef de la bande.

Habitué à cet exercice, les indigènes vont à une allure très ordonnée, sans s'écarter les uns des autres; les feuilles de palmier forment dans l'eau une sorte de filet aux arêtes égales. Les poissons qui se trouvent dans ces parages sont captifs, ils fuient effrayés vers le rivage où ils s'échouent. Les femmes viennent les prendre, et au fur et à mesure que le filet vivant se rapproche, les poissons deviennent plus nombreux dans l'eau qui vient se jouer sur le sable. On finit cette pêche à coups de bâton.

Quelques-unes de ces expéditions réussissent au point qu'après la sortie de l'eau,

The Canadian Advertising Limited

Agence - Canadienne - de - Publicité

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs — experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES: LA BANQUE
NATIONALE, MONT-
REAL**

**Avant de placer vos ordres
d'annonces, écrivez-nous—
il y va de votre intérêt**

C. P. R. TELEGRAPH BUILDING

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal

les deux cents indigènes pêcheurs peuvent à peine trouver la place de se frayer un chemin, sur le rivage. Les poissons, dont certains atteignent une belle taille, sont entassés frétilants. Pendant quelques jours, il y a de grands festins dans les huttes des pêcheurs océaniques.

— o —

Une maison de Wiltshire a payé \$50,000 une méthode de saler et de fumer les jambons.



L. DE LIMBOURG
(de Paris)
Spécialiste pour maladies des pieds
Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR
des cors, ongles-de-perdrix, ongles incarnés, pieds plats, transpiration.
Consultations: 9 h. à 12 h. a.m. 1 h. à 4 h. p.m., 6 h. 30 à 7 h. 30 p.m.

291, rue St-Denis, Phone Est 2109
Montréal.

Un Buste Bien Dessiné
FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

LE BARBIER CHINOIS

Le barbier chinois est un personnage des plus singuliers et qui n'a pas son équivalent au monde. Dès le matin, il court les rues à toutes jambes, portant sur l'épaule, aux deux extrémités d'un long bambou terminé par la figure d'un animal chimérique, tout l'attirail de son métier. Son regard exercé a bientôt découvert un passant dont le crâne n'est pas parfaitement net; il bondit vers lui, le saisit au passage, et la pratique ainsi prise au vol se trouve aussitôt installée sur un escabeau, sous un large parasol fiché en terre.

En un clin d'oeil, tout est prêt; l'eau tiédit sur un réchaud; la cuvette, les pinces, la brosse à oreilles, la perle de corail fixé à un manche d'ivoire et destinée à nettoyer l'oeil, sont sorties de leurs étuis; alors commence le shan-pao, opération mystérieuse, passes magnétiques, dont l'effet rapide est une douce somnolence procurée au patient. Dans cet état, sa tête appesantie se laisse balloter en tous sens, elle obéit aux mouvements du barbier, qui, d'une main prompte, y promène son rasoir triangulaire, au large dos fort lourd et d'autant plus facile à manier; sous les éclairs d'acier qu'il jette au soleil, le crâne devient d'une blancheur parfaite et prend les apparences d'une boule d'ivoire. On passe ensuite à la toilette de la natte, dont les Chinois prennent un grand soin, oubliant que c'est un signal de servitude, et que plusieurs milliers de leurs ancêtres, lorsque fut rendu, en 1620, l'édit qui ordonnait à tous les Chinois, sous peine de mort, d'adopter la coiffure tartare, préférèrent porter leur tête sous le glaive du bourreau, que de la

**N'ACHETEZ PAS D'ATTELAGE
AVANT D'AVOIR VU NOS
SPLENDIDES MODELES**



Solidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

La montagne Limitée

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. CAN

confier au rasoir du barbier. On la lave, on la parfume, on la tresse serrée, cette natte qui a fait tant de victimes, et à laquelle on est si bien accoutumé aujourd'hui. C'est, d'ailleurs, il faut le reconnaître, un appendice fort utile, et qui rend les services les plus imprévus: le domestique s'en sert pour épousseter les meubles, le maître d'école en donne sur les doigts à ses élèves récalcitrants, l'ânier n'a pas d'autre fouet pour émoustiller sa bête, l'homme lassé de l'existence n'a pas besoin de chercher d'autre corde pour se pendre; c'est cette natte qu'empoigne le barbier pour maintenir l'opéré dans la bonne position; c'est elle, enfin, que le bourreau saisit pour décapiter le condamné. Elle n'est gênante que pour le travailleur, qui est obligé de l'enrouler autour de son crâne.

— 0 —

PÈLERINAGES JAPONAIS

Les plus célèbres pèlerinages japonais obligent leurs pieux visiteurs à acquérir les poumons et les jarrets d'un alpiniste, car ils sont perchés sur des sommets qu'on ne peut atteindre qu'aux prix de plusieurs journées laborieuses.

L'un des plus fameux est celui de Ootake, la montagne la plus haute du Japon, à la seule exception du Fujiyama. Le dernier numéro de "Travel", notre grand confrère new-yorkais, contient un intéressant article sur ce sujet.

Le long du sentier en lacets qui conduit au sommet de la montagne, se dressent çà et là des "torii", portes monumentales élevées par la piété de riches pèlerins en l'honneur des dieux qui habitent ces hauts lieux.

On y rencontre aussi des "chayas",

huttes, où les pèlerins peuvent se reconforter en prenant du thé et des gâteaux et où ils achètent en outre des amulettes et des petits paquets de plantes sacrées qui les guériront plus tard de toutes les maladies.

Les visiteurs sont tenus de s'habiller en blanc; ils doivent, en outre, se chauffer de bottes blanches et de sandales en paille.

A quelques centaines de verges du sommet, ils font rencontre avec un "nakaza", qui a pour fonctions de servir d'intermédiaire entre eux et les dieux du Ou-Take. Parvenus aux points culminants, les pèlerins doivent garder le plus profond silence, et se contenter de battre des mains et d'agiter de petites clochettes.

SALAIISON D'ENFANTS

"La Clinique Infantile", journal de médecine de l'enfance, publié par le savant docteur Variot, relate une curieuse coutume, qui est encore en vigueur, paraît-il, dans certaines contrées d'Asie et même d'Europe: elle consiste à saler les enfants nouveau-nés.

Les mères s'imaginent que, par ce procédé, elles donnent à l'enfant la santé et la force pour toute la durée de son existence, et que, en même temps, elles éloigneront de lui les esprits malfaisants.

Ainsi, chez les Arméniens russes, on couvre entièrement de sel très fin la peau du bébé, pendant au moins trois heures: c'est un véritable salage; ensuite, on soumet le corps à un lavage énergique à l'eau chaude.

Dans une tribu montagnarde d'Asie Mineure, c'est encore mieux: les femmes laissent reposer pendant vingt-quatre heures leurs nouveau-nés dans la saumure.

Les Grecs ont également l'habitude de saupoudrer leurs enfants de sel, et cet usage se retrouve dans certaines régions de l'Allemagne.

Un arbre qui fume peut passer à nos yeux d'Européens pour un phénomène. Au Japon, à Ono, la chose paraît la plus naturelle du monde. On peut voir, en effet, et toujours après le coucher du soleil, l'arbre dont il s'agit dégager une épaisse fumée qui s'échappe de ses branches les plus élevées.

Contre la Fatigue

L'excès de fatigue déprime les nerfs et les muscles; vous vous sentez faible, accablé, à bout de forces. Une ou deux doses de

POUDRES de MATHIEU NERVINES

dissiperont cet accablement et vous rendront frais et dispos.

Il n'y a pas de remède plus actif contre le MAL DE TÊTE, LA MIGRAINE, LA NEURALGIE, L'ÉTAT FIEVREUX.

25c la boîte de 18 poudres

EN VENTE PARTOUT

POUR LES

POITRINAIRES

Il soutient, calme et guérit.

CIE J. L. MATHIEU,
Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.

Prenez régulièrement du
SIROP MATHIEU, le Spécifique des
MALADIES de POITRINE

ABONNEZ-VOUS



LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

LISEZ TOUS
LE SAMEDI

LE SEUL VERITABLE MAGAZINE DE FAMILLE PUBLIE EN LANGUE FRANÇAISE SUR TOUT LE CONTINENT AMERICAIN

POUR 5 CENTS SEULEMENT VOUS AVEZ 40 PAGES DE TEXTE
 ABONDAMMENT ILLUSTRE

LE "SAMEDI" PUBLIE LES PLUS BEAUX FEUILLETONS DES
 AUTEURS CELEBRES

On y trouve, dans chaque numéro, des aricles d'actualité, une histoire sentimentale ou dramatique complète, quantité de mots d'esprit et d'anecdotes, des notes encyclopédiques instructives, une page féminine intéressante, des contes pour les enfants, des articles sérieux pour les grandes personnes et des concours pour tout le monde.

EN VENTE CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES ET
 CHEZ LES EDIT.-PROPRIETAIRES
 POIRIER, BESSETTE & CIE,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au Samedi.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.